Heinrich Von Kleist

MICHEL KOHLHAAS LE MARCHAND DE CHEVAUX

ET AUTRES CONTES

1805–1810
Traduit de l'allemand par A. I. et J. Cherbuliez
1830

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS D'HENRY DE KLEIST.

Ce qui distingue principalement les littérateurs distingués allemands, c'est, si nous pouvons employer un mot nouveau, *la sentimentalité*, cet état d'être intérieur qui semble être la vie de l'âme, et qui influe si fortement sur leur existence et leurs écrits. Un écrivain chez eux n'est pas un homme qui écrit pour faire un livre et prend la plume dans ce but ; c'est un enthousiaste qui obéit à une certaine inspiration presque de lui-même et au besoin impérieux d'exprimer les idées qui se pressent en foule dans son esprit.

C'est là, nous croyons, le véritable cachet dont l'empreinte se retrouve plus ou moins forte dans tous les écrits que l'Allemagne voit éclore chaque année ; mais elle est surtout très-remarquable dans les travaux des hommes de génie qu'elle a produits. Cette tendance à la vie idéale rend la biographie de tels hommes difficile à écrire, mais aussi bien plus intéressante, puisqu'elle nous offre le tableau réel des pensées, des sensations et des impressions de celui qui en est l'objet. C'est l'histoire de son âme et non celle de ses actions. Henri de Kleist doit être rangé dans cette catégorie. La sentimentalité se montre dans chacune de ses productions, et sa vie, qui eût été dénuée d'événemens sans la catastrophe horrible qui la termina, offre un intérêt tout psychologique. Nous extrairons la plus grande partie de cette notice de l'avant-propos qui précède l'édition de ses œuvres, publiée par L. Tieck, en 3 volumes in-8°, Berlin, Reimer, 1826.

Henry de Kleist naquit le 10 octobre 1776 à Francfort sur l'Oder. À l'âge de quinze ans, il vint à Berlin, comme gentilhomme de la garde (junker zur garde). Dans ses heures de loisir, il était studieux, s'occupait de diverses manières, et bientôt, il développa un beau talent pour la musique : il jouait de plusieurs instrumens. Il fit la campagne du Rhin. Après la paix, il ne se contenta pas de sa place de lieutenant, dans la garnison de Postdam, et demanda son congé, pour avoir le temps et les moyens de s'instruire. Le roi, qui le favorisait beaucoup, voulut lui accorder un temps illimité, après lequel il pourrait rentrer au régiment. Mais Kleist, plein d'impatience, et fermement convaincu qu'il ne pourrait acquérir de la science que lorsqu'il serait tout-à-fait libre, redemanda de nouveau son congé et l'obtint.

Ce fut alors, en 1799, qu'il vint à Francfort sur l'Oder, pour suivre les cours de l'université. S'étant de bonne heure destiné à l'état

militaire, son éducation n'avait pas été celle d'un futur savant. Si donc, âgé de vingt-trois ans, il surpassait plusieurs de ses compagnons d'étude en expérience, en talens agréables et en développement, il était bien inférieur à la plupart dans les sciences utiles. Il le sentait souvent, lorsqu'il était arrêté par quelque difficulté, et son esprit vif franchissait tous les obstacles qui le séparaient de son but. Autant il montrait quelquefois de gaîté, d'abandon et d'étourderie, autant on le trouvait dans d'autres momens sérieux et renfermé : tantôt il était content de lui-même, se réjouissait de ses progrès ; tantôt il se détestait, s'accusait d'être inutile et incapable, et il voulait obtenir en peu de temps et de vive force, ce que la patience, la persévérance et la résignation peuvent seules gagner de l'esprit le mieux doué.

Celui qui dans un tel état de trouble moral a besoin de lutter avec les autres et avec lui-même, perdra bientôt toute règle de conduite. Ce zèle qui, justement parce qu'il le poussait souvent trop loin, l'abandonnait quelquefois tout-à-fait, jeta Kleist dans une sorte d'incertitude qui lui attira souvent des scènes comiques. La tentative infructueuse d'un ami qui voulut se tuer d'un coup de pistolet, et qui s'étant manqué, fut malade durant quelques jours des suites de l'impression profonde qu'avait produite sur lui cette idée, l'ébranla fortement. Il parlait d'une telle action avec l'amertume la plus grande, l'appelant une lâcheté qui pouvait à la fois être le plus grand crime.

Son plus vif désir alors était de devenir un citoyen utile, et de se perfectionner autant que cela est possible à l'homme. À son arrivée à Francfort, il eut d'abord l'intention de s'instruire pour devenir un savant professeur dans quelque université ; il changea ensuite ce plan, et voulut se vouer à la carrière diplomatique, se flattant d'obtenir bientôt un poste honorable. Dans l'été de 1800 il quitta Francfort, alla à Berlin, voyagea et passa dans l'automne de la même année plusieurs semaines à Wurtzburg. Lorsqu'il revint à Berlin, il fut placé dans le département du ministre Struensée.

Mais son caractère était toujours plus inquiet ; il est naturel à l'homme enthousiaste de priser trop haut ce qu'il étudie avec passion et d'après sa propre idée ; mais on comprend aussi que dans d'autres momens, lorsqu'il s'aperçoit que la science et l'étude ne lui procurent pas ce repos dont notre âme est avide, il méprise profondément le savoir et l'application, et regarde comme l'état le plus vrai et le plus heureux un certain état naturel, idéal et impossible qu'il place au-dessus de toute culture. C'est dans cette malheureuse position que se trouvait alors Kleist, et lorsqu'il apprit à connaître la philosophie de Kant, à laquelle il s'adonna quelque temps avec le plus grand zèle, loin de devenir plus calme, il éprouva une anxiété plus vive encore.

Cette philosophie lui convenait-elle ? était-il mûr pour elle ? Ce

sont des questions qu'il serait difficile de résoudre. Depuis Kant, nous avons vu bien des disciples de ce système qui, s'en écartant, juraient toujours par le nom de ce grand chef, et réussirent à perdre le sens et la raison, aussi bien dans la science que dans les arts et toutes les transactions de la vie. Rarement il s'en est rencontré un qui sentit vraiment son esprit s'éveiller, et qui apprit à penser. Le disciple, une fois qu'il a découvert la vie, l'histoire, la science et tout ce qui l'entoure, va en avant avec ses liens qui lui laissent peu d'espace pour agir, droit son chemin, jugeant d'autant plus sûrement, rejetant et critiquant tout ce qui ne concorde pas avec son système. Il est donné à tous d'apprendre à penser, mais tous ne sont pas appelés à être philosophes.

Kleist aussi devint par ce moyen plus fier et plus présomptueux, sans que son intérieur en fût plus calme. Il parut alors se débarrasser de tout devoir, et ne vivre que pour les sciences les plus relevées. Être un citoyen ne lui sembla plus qu'une vile position dans laquelle chaque emploi le gênerait et l'empêcherait d'accomplir sa vocation sainte. Il lui semblait inconvenant pour un homme de travailler pour le gouvernement auquel il n'avait point donné son approbation, et de se laisser employer comme un instrument aveugle. C'est ainsi qu'une perplexité en chassait une autre.

Son inquiétude et ses angoisses s'accrurent à un tel point que bientôt son désir fut de changer de situation à quelque prix que ce fût. L'équilibre de son intérieur étant détruit, les plans de vie les plus aventuriers lui parurent bons et raisonnables. Il voulut aller en France ; et là, comme disciple, enseigner et répandre la philosophie de Kant, donner des leçons d'allemand, etc. Mais aussi dans ce même temps cette philosophie qu'il ne saisissait ni ne comprenait parfaitement, lui inspira des doutes cruels sur tout le savoir humain, sur la possibilité du perfectionnement et sur la vérité elle-même.

Ce fût pour lui comme une délivrance après une longue captivité, lorsqu'au printemps de 1801, il put entreprendre un grand voyage. Il se peut que le ministère lui fournit quelques secours, parce qu'il se représenta comme allant à Paris étudier les sciences naturelles, et en particulier la chimie, pour faire ensuite servir ses connaissances acquises au profit du gouvernement. Cependant il est douteux qu'on fit rien pour lui, car il employa presque toute sa petite fortune à cette entreprise. Sa sœur l'accompagna dans ce voyage, pour lequel il acheta une voiture, un cheval, et prit un domestique qui pût en même temps lui servir de cocher. Il partit avec la ferme persuasion que cette excursion le rendrait un homme tout-à-fait mûr et capable, et que tous les sacrifices qu'il faisait pour cela, seraient bien largement compensés. Cependant, même avant de partir il se repentit plusieurs fois de son

projet ; mais, orgueilleux comme l'était son caractère, il ne voulut pas revenir de sa décision, d'autant plus qu'il s'était déjà procuré ses papiers, qu'il avait reçu des recommandations de plusieurs hommes distingués pour les savans les plus célèbres de Paris, et qu'il avait parlé de son futur séjour dans cette capitale, à tous ses amis.

Au commencement de mai 1801 il vint à Dresde ; en juin, il était à Gottingue. À Leipsick, il fit la connaissance de Platner, et à Halberstadt le vieux Gleim le reçut très-amicalement sur la seule recommandation de son nom.

Il utilisa son voyage en faisant un détour pour se rendre à Paris. De Mayence il continua sa route sur le Rhin par Bonn et Cologne. Ce fleuve et ses magnifiques bords excitèrent son enthousiasme comme celui de tous ceux qui les voient pour la première fois. En quittant Coblenz avec le bateau de poste, il s'éleva un orage si violent, qu'on fut obligé d'aborder dans un petit village où les voyageurs se virent confinés depuis dix heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Lorsque dans la nuit ils voulurent partir, croyant le calme rétabli, le vent s'éleva de nouveau avec tant de furie que le bateau de poste faillit en être submergé.

« Chacun se lamentait (écrivit alors ce jeune voyageur à l'un de ses amis), oubliant les autres, et cherchant à s'attacher à quelque poutre pour se sauver. Ah ! rien n'est plus dégoûtant que cette crainte de la mort. La vie est le seul bien qui vaille quelque chose, si nous ne la prisons pas trop. Elle est méprisable quand nous ne savons pas facilement l'abandonner, et celui-là seul peut faire de grandes choses, qui peut sans peine et avec joie s'en détacher. Celui qui la chérit avec sollicitude est déjà moralement mort, car sa plus belle qualité, qui est de pouvoir la sacrifier, a disparu de son âme.

» Et cependant, combien est incompréhensible la volonté qui nous régit ! Cette chose énigmatique que nous possédons sans savoir comment, qui nous conduit nous ne savons où, qui est notre propriété sans que nous puissions en disposer ; ce don qui perd tout son prix dès que nous l'estimons trop, cette chose semblable à un contre-sens, plate et profonde, vide et riche, digne et méprisable ; cette chose que chacun pourrait rejeter comme un livre inintelligible,… ne sommes-nous pas forcés par une loi de la nature à l'aimer ? Nous devons trembler devant l'anéantissement, qui cependant ne peut pas être si pénible que l'est bien souvent l'existence. Plus d'un mortel qui gémit sur le triste don de la vie, est obligé de l'entretenir en mangeant et en buvant, de prendre garde que cette flamme ne s'éteigne pour ne plus se rallumer… cela n'est-il pas bien obscur ? Patience : il n'en sera pas toujours ainsi.

» PATIENCE !… le Ciel peut-il l'attendre de l'homme à qui il a donné un cœur plein de désirs ?… Ah ! des distractions, des

distractions !… Oh ! si la vérité des recherches et de l'étude m'apparaissait comme autrefois digne de mes efforts, que d'occupations je trouverais ici !… Dieu me donne de nouvelles forces ! J'essaierai… »

C'est dans cet état de doute et d'inquiétude qu'il vivait à Paris. Le célèbre Humboldt lui procura la connaissance de plusieurs savans très-distingués ; mais il n'en profita pas long-temps : bientôt son trouble intérieur l'emporta, tout son voyage ne lui parut plus qu'une folie, il en vint à mépriser souverainement ces mêmes sciences dont, peu de temps avant, l'étude lui avait semblé digne d'être recherchée jusqu'à Paris.

« Oui, écrivait-il alors, faire ce que le Ciel exige évidemment de nous, c'est assez. – Jouir de la vie aussi long-temps que notre cœur bat, faire quelque bien à ce qui nous entoure, parce que c'est aussi une jouissance ; travailler afin de pouvoir jouir, donner la vie à d'autres, afin qu'ils fassent de même et que la race se perpétue ; – et puis mourir. – Celui qui fait cela et rien de plus, a reçu du ciel l'explication d'un mystère…

» Oui, ce serait folie de ne pas vivre pour le quart d'heure présent, pour l'instant où nous nous trouvons. Jouir, c'est le prix de la vie ! Oui vraiment, si nous n'étions jamais joyeux, ne pourrions-nous pas avec justice demander au créateur : Pourquoi nous l'as-tu donnée ? Le devoir du Ciel a été de donner à ses créatures l'existence ; celui des hommes est de savoir en jouir. »

Ce fut dans l'automne de cette année que, malgré les représentations plus sensées de sa sœur, il résolut de se rendre en Suisse avec le reste de sa fortune, d'y acheter une maison, un champ, et d'y vivre et mourir comme laboureur. Il renvoya d'abord sa sœur à Francfort-sur-Mein, et partit pour Berne afin de chercher dans les environs de cette ville le séjour qu'il désirait.

Il vécut quelque temps sur les bords du lac de Thoun, dans la plus grande solitude, et ce fut là qu'il commença à s'occuper de poésie. Mais les profondes émotions qui depuis long-temps se livraient en lui un pénible combat, avaient ébranlé sa santé ; il tomba très-malade. Sa sœur revint pour le soigner, et après sa guérison l'accompagna en Allemagne.

En 1802 Kleist alla à Weimar, où Wieland reçut le jeune poète avec une affection toute paternelle. Kleist vécut assez long-temps dans la maison de Wieland ; ce fut d'après son conseil qu'il travailla son drame intitulé la Famille Schroffenstein, et qu'il plaça en Allemagne la scène, qui était d'abord en Espagne. De Weimar Kleist alla à Dresde, où il remit à l'œuvre sa tragédie favorite de Robert Guiskard, qu'il avait déjà deux fois abandonnée dans son découragement.

À Dresde, il fit la connaissance d'un homme d'un caractère ferme et distingué, auquel le lia bientôt l'amitié la plus intime, et qui eut sur sa vie, comme sur les progrès de son développement, l'influence la plus remarquable. Il entreprit avec lui un nouveau voyage en Suisse. Allant presque toujours à pied, ils passèrent quelque temps à Thoun et à Berne. Là, dans le repos et la paix, il travailla à R. Guiskard ; puis, continuant leur excursion dans les vallées de la Suisse, les deux amis allèrent jusqu'à Milan. De là ils retournèrent à Berne, à Thoun, et traversant le pays de Vaud, ils se rendirent à Genève, puis à Paris par Lyon.

Durant ce voyage, le poète montra souvent le désaccord de son âme, maladie qui fut toujours visible dans toutes les situations de sa vie et dans tous ses plans. Il était parfois saisi d'une humeur noire qui le maîtrisait entièrement, et à Paris cette lutte intérieure augmenta tellement, qu'il se sépara tout-à-fait de son ami. Dans son désespoir et son dégoût de lui-même et du monde, il brûla tous ses papiers, et détruisit aussi pour la troisième fois les tragédies qu'il avait commencées avec tant de plaisir. Ainsi troublé, il quitta Paris, se rendit à Boulogne, puis revint bientôt dans la capitale, où il ne retrouva point son ami, et ne put avoir de ses nouvelles. Alors se réveilla en lui le désir de revoir sa patrie. Il partit aussitôt pour s'y rendre, mais une cruelle maladie le retint à Mayence pendant près de six mois.

Après sa guérison, il alla à Postdam, et de là à Berlin, où il travailla encore au département des finances. Il retrouva son ami, avec lequel il se réconcilia bientôt, et animé d'un nouveau zèle il s'abandonna de nouveau à ses inspirations poétiques.

Un jour qu'il engageait son ami à composer aussi une tragédie, celui-ci lui raconta l'histoire de Kohlhaas, dont le nom est encore donné à un pont à Postdam, et dont le souvenir se conserve encore parmi le peuple. Ce récit captiva Kleist, et il se mit à écrire cette nouvelle, qui a été insérée en tête de ses Contes.

La guerre de Prusse éclata ; après la bataille de Jéna(1), tout le monde fuyant Berlin, il alla à Kœnigsberg en Prusse. Son patriotisme et sa haine violente contre l'ennemi de sa patrie, le rendirent très-malheureux ; il se retira de toute société, fuyant toutes ses connaissances ; il quitta sa place au ministère, et demeurait des journées entières dans sa chambre sans voir personne. C'est à cette époque qu'il écrivit *la Cruche cassée,* et traduisit l'*Amphitryon* de Molière, peut-être pour se distraire et ranimer par ce travail sa gaîté éteinte.

Pendant que la guerre durait encore, il se rendit à Berlin avec son ami. Je ne sais comment il attira l'attention des autorités françaises, mais il fut arrêté et renfermé pendant six mois dans la même prison où

avait été le fameux Toussaint Louverture. De là on le conduisit à Châlons. Il est probable que dans la solitude de cette longue détention, il fit de nombreuses poésies.

Lorsqu'enfin il eut obtenu sa liberté, il se rendit à Dresde pour s'adonner entièrement à l'étude. Il y retrouva son ami, et fit la connaissance de A. Muller. Il était alors plein de zèle ; il versifia sa *Penthésilée,* acheva *Kohlhaas* et la plupart de ses autres contes, et termina la plus grande partie de ce qu'il a laissé. Son *Robert Guiskard* fut de nouveau mis en œuvre, il en donna plusieurs extraits dans un journal annuel intitulé *Phébus* qu'il publiait en société avec A. Muller.

L'état de l'Allemagne, le triste avenir qui semblait se préparer pour elle, devaient nécessairement affliger tout homme ami de sa patrie. Ce sentiment et la haine que lui inspiraient les ennemis oppresseurs de son pays, enflammèrent la verve de notre poète, et chassèrent de son esprit toute autre idée. Il fit alors le poème d'*Hermann.* En 1809, la guerre contre la France éclata, il composa une ode intitulée *Germania,* et toutes ses espérances se réveillèrent, il se rendit à Prague pour chercher à s'utiliser comme écrivain de la bonne cause, et il a laissé plusieurs fragmens, qui tous dénotent ses efforts pour exciter l'enthousiasme des Allemands, pour les unir et déjouer les machinations et les ruses de l'ennemi… Kleist voulut de Prague se rendre à Vienne, mais l'armée française y était déjà, et pendant le combat d'Aspern il se trouva tout près du champ de bataille. Il retourna à Prague, où une grave maladie le retint long-temps.

Lorsque fut conclue la paix qui semblait détruire entièrement toutes les espérances de liberté pour l'Allemagne, il partit pour sa patrie, et vint à Berlin avec son ami, A. Muller, qui après quelque temps le quitta pour se rendre à Vienne. Sa famille désirait lui voir accepter quelque nouvelle place, mais il repoussa vivement cette idée. Il s'occupait à publier une feuille hebdomadaire, portant pour titre : *Abendblatter,* qui, souvent inégale et rédigée par divers auteurs, contint cependant quelques morceaux remarquables de Kleist. Il travailla aussi à perfectionner ses contes, et composa *le Prince de Homburg,* qui sans nul doute est son ouvrage le plus parfait et le meilleur.

Kleist, comme tous les auteurs allemands de cette époque, avait en vue, dans toute sa vie et dans tous ses efforts, la liberté d'une patrie opprimée, dont le développement moral était arrêté dans son essor par des vainqueurs étrangers à ses mœurs et à sa langue. Cette nation, si avancée en théorie et si retardée dans la pratique, fut tout-à-coup tirée de ses habitudes contemplatives, par les efforts réunis des jeunes littérateurs de cette époque, et l'enthousiasme, jusqu'alors dirigé uniquement vers un but idéal, fut reporté vers l'amour de la patrie et de la liberté. Une ère nouvelle semblait vouloir naître ; l'intelligence

profonde des Allemands se serait enfin appliquée à un but réel, et les progrès de la civilisation auraient sans doute été prompts et immenses dans cette contrée, si des gouvernemens ombrageux, après avoir d'abord encouragé cette tendance utile à leurs projets, ne l'eussent ensuite écrasée sous leur sceptre de plomb, dès qu'elle leur parut franchir les bornes qu'ils lui avaient assignées.

On trouve dans les lettres que Kleist écrivit durant son dernier séjour à Berlin, l'empreinte du découragement et de la tristesse dont son cœur était rempli. Toutes ses espérances les plus chères étaient évanouies ; la paix conclue sous des conditions humiliantes, avait détruit tous ses plans.

« Nos relations, écrivait-il, sont ici plus pénibles que jamais ; on attend la visite de l'Empereur, et s'il vient, deux mots peut-être détruiront tout ce que nos politiques se sont donné tant de mal à construire. Vous pouvez penser combien cette idée m'affecte ; tout paraît sombre et menaçant à ma pensée, il n'est pas un point dans l'avenir que je puisse regarder avec joie et espérance. Il y a quelques jours, j'étais avec G… et je lui soumis deux mémoires que j'avais composés ; mais tout cela n'est, comme le disent les Français, que moutarde après dîner. En vérité, c'est singulier, comme tout ce que j'entreprends maintenant réussit mal, comme en toute occasion ; lorsque je puis une fois me résoudre à faire un pas en avant, le terrain aussitôt manque sous mes pieds. »

L'année 1811 fut témoin de sa fin malheureuse. Sa mort volontaire et subite, qui ne fut point commandée par la passion ni le désespoir, frappa bien cruellement tous ses amis et tous ceux qui admiraient son talent, son noble caractère.

Depuis plusieurs années, une froide indifférence pour la vie s'était emparée de son âme ; il avait renoncé à sa patrie, à l'Allemagne, à lui-même. Une femme, une amie en qui il avait trouvé un cœur capable de le comprendre, se trouvait atteinte d'un mal horrible et incurable qui la menaçait d'une mort sûre et affreuse. Dans un moment de tristesse, elle lui demanda de lui accorder une grâce dès qu'elle la réclamerait. Elle exigea un serment, et Kleist jura d'obéir à son amie. Alors celle-ci lui demanda la mort ; car les médecins, fidèles à leur devoir, employaient tout leur art à prolonger son existence autant que possible. Kleist, esclave de sa parole, poignarda son amie, et se tua lui-même après avoir accompli cette horrible tâche.

Ainsi périt, trop tôt pour lui-même et pour la littérature, un homme qui aurait illustré son pays par ses talens. La patrie perdit en lui un de ses plus dignes enfans, peu avant sa restauration et au moment où allaient changer de face ces événemens dont il était si péniblement affecté.

Son serment et la sincérité avec laquelle il l'accomplit, trahissent un esprit malade ; et un voyage, une occupation importante, auraient sans doute sauvé ce malheureux : un ami intime l'eût détourné facilement de cet acte de démence.

Peu avant sa mort il anéantit tous ses papiers. Un long manuscrit qui renfermait aussi l'histoire de ses pensées, eût été sans doute du plus grand intérêt. Peut-être quelqu'un de ses amis possède-t-il encore un écrit qui plus tard pourra nous en apprendre davantage sur lui. Il était consciencieux dans ses travaux, ne les terminait pas avec trop de promptitude, corrigeait et élaborait sans cesse. Il était très-difficile à se satisfaire lui-même. Henri de Kleist était d'une taille moyenne, et fortement constitué ; son expression était sérieuse et taciturne ; il n'avait pas de vanité, mais sa conduite était empreinte d'un orgueil plein de dignité. Il ressemblait beaucoup au portrait du Tasse, et il avait aussi de commun avec ce grand poète quelque difficulté dans le langage.

Nous allons maintenant essayer de faire connaître les divers ouvrages de cet auteur, dont nous publions aujourd'hui les Contes, remarquables par le vif intérêt qu'ils inspirent et les nombreux détails qui en font tout le charme.

La Famille Schroffenstein est très-remarquable sous plusieurs rapports, comme le premier essai d'un jeune poète. Cette pièce n'est point, comme l'est ordinairement une première tragédie, empreinte de cette fougue de jeunesse et de cette poésie lyrique d'un enthousiasme encore vague. La haine, la perfidie, la vengeance, y sont admirablement développées et enchaînées aux événemens ; les personnages nous apparaissent vrais et bien tracés. L'amour d'Ottokar et d'Agnès est peint d'une manière nouvelle, très-originale. Ces caractères, surtout celui de la jeune fille, sont dessinés avec la plus grande précision ; et cette naïveté enfantine, cette vérité franche, la tendre résignation d'Agnès, lui prêtent un attrait séduisant qui est rarement aussi bien rendu par les poètes.

Deux familles unies d'assez près par des liens de parenté, se brouillent à l'occasion d'une succession. Dans l'une des familles, M. Rupert est d'un caractère sauvage, haineux ; la femme est douce et tendre, et le fils Ottokar ne suit un plan de vengeance contre la famille Sylvestre que sur la foi de son père. Le second fils de Rupert a été trouvé assassiné ; les gens de la maison Sylvestre sont soupçonnés de cet attentat. Toute la famille se réunit le soir autour du cadavre et jure de le venger. Tel est le sujet de ce drame bien conçu, et dont la marche jusqu'au quatrième acte ne mérite que des éloges ; l'intérêt va toujours croissant, et l'action rapide, forte, nous captive tout-à-fait. Mais dans le dénouement, Kleist semble oublier qu'il écrit un drame, et néglige la

clarté si nécessaire dans un ouvrage de ce genre. La maladie qui affligeait son esprit semble influer fortement sur le dernier acte, où les événemens se brouillent et deviennent tout-à-fait inintelligibles. Au milieu de cette lutte continuelle de sentimens et d'impressions diverses, il n'a pu suivre une même idée jusqu'au bout, et les défauts de son âme se sont glissés dans la plupart des ouvrages du poète. À côté de son amour et de sa connaissance de la vérité et de la nature, on reconnaît un puissant désir de les dépasser toutes deux, et de placer un idéal vide, une sorte de néant au-dessus encore.

Quant à l'*Amphitryon de Molière,* il y travailla plus pour se distraire que par inspiration ; mais *la Cruche cassée* est une production de beaucoup supérieure et très-originale. La circonstance suivante donna lieu à cette petite pièce, qui, n'ayant en quelque sorte aucun fondement, offre cependant un charmant attrait à la lecture, quoiqu'elle se refuse à l'analyse.

En 1802 Henri de Kleist et Louis Wieland, fils du poète de ce nom, se trouvaient à Berne avec Henri Zschokke, qu'ils comptaient au nombre de leurs amis. Dans la chambre de ce dernier se trouvait suspendue à la muraille une gravure au bas de laquelle était écrit : *La cruche cassée.* On y voyait un magister de village remplissant les fonctions de juge, et qui semblait fort en colère contre un jeune paysan debout devant lui. Une cruche cassée était sur la table, une jeune fille regardait en pleurant le coupable, tandis qu'une vieille femme paraissait occupée à expliquer ses griefs d'un air fort animé. Le dessin, plein d'expression, amusait beaucoup les trois amis et donnait lieu à mille conjectures sur l'objet que le peintre avait eu en vue. En plaisantant ils se promirent d'écrire chacun un récit à ce sujet selon sa propre idée. Louis Wieland fit une satire, Henri de Kleist une comédie, et Zschokke le joli conte qu'a traduit M. Loëve-Veimars dans ses *Contes suisses.* Plus tard Kleist publia sa *Penthésilée* et son *Robert Guiskard.* Mais l'ouvrage qui lui valut le plus de réputation comme poète et qui fut en même temps le dernier qu'il composa, ce fut *le Prince Frédéric de Homburg.* Nulle part plus que dans cet ouvrage on ne reconnaît toute la force de son génie ; aucune de ses autres pièces n'est si complète et si perfectionnée. D'après ce drame on pouvait concevoir de hautes espérances sur Kleist, un nouveau génie se serait montré sur le théâtre allemand.

Frédéric second raconte dans ses Mémoires de Brandenbourg, que le grand prince électeur, après la bataille de Fehrbellin, avait dit qu'on pourrait juger sévèrement le prince de Hombourg devant un conseil militaire, mais qu'il était loin de vouloir traiter de cette manière un homme qui avait si vaillamment concouru à la victoire. Cette courte assertion, jetée comme en passant, suffit à notre poète pour construire

tout un poème. Il suppose le jugement déjà prononcé et le prince condamné à mort.

La question importante de la subordination, de ce qu'elle est, et des cas où l'on peut s'y soustraire, est habilement développée par lui sous la forme d'un vaste procès dramatique. Toute l'action roule sur les sentimens qui agitent le prince, sur les circonstances elles-mêmes, sur les efforts de ses amis, et le noble caractère du grand-électeur, dont la générosité fait tout rentrer dans l'ordre d'un seul mot. Le prince reconnaît lui-même son tort ; il se dévoue à la patrie, aux lois établies, et la libre clémence du grand-électeur, qui se fait bientôt jour dans son esprit, vient tout réparer. Le caractère du prince électeur est un chef-d'œuvre, et suffirait seul pour faire la réputation d'un poète.

Mais nous voici arrivés à la fin de notre tâche, les bornes de cette Notice ne nous permettent pas d'entrer dans plus de détails sur les autres poésies de Kleist, et nous regrettons que de pâles analyses ne puissent donner à nos lecteurs qu'une faible idée de ses chefs-d'œuvre. Les contes dont nous donnons la traduction achèveront, au reste, de faire connaître cet homme si bien doué de la nature, et dont la carrière a été si horriblement rompue, tandis que, jeune encore, il promettait, à en juger par ses derniers ouvrages, de prendre une des premières places parmi ses contemporains.

MICHEL KOHLHAAS

LE MARCHAND DE CHEVAUX.

HISTOIRE VÉRITABLE.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les bords du Hasel vivait, au milieu du XVIe siècle, un marchand de chevaux, nommé Michel Kohlhaas. Il était fils d'un maître d'école, et son nom rappelle encore aujourd'hui l'un des hommes les plus justes, et en même temps l'un des plus criminels de son siècle.

Cet homme extraordinaire passa jusqu'à sa trentième année pour le modèle des bons bourgeois. Il possédait, dans un petit village qui porte son nom, une ferme où il vivait paisiblement du gain de son commerce, élevant dans la crainte de Dieu et dans l'amour du travail et de la vertu les enfans que sa femme lui donnait chaque année. Il n'était pas un de ses voisins qui n'eût à se louer de sa bienfaisance ou de sa probité, et le monde eût dû bénir son nom, s'il n'avait poussé jusqu'à l'excès une de ses belles vertus. Le sentiment profond de la justice en fit un brigand et un meurtrier.

Il partit un jour de chez lui avec une troupe de chevaux, tous beaux, gras et bien nourris. En cheminant, il calculait le profit qu'il comptait retirer de son marché, et l'usage qu'il en ferait ; une barrière, placée au travers de la route, et qu'il n'avait encore jamais vue, vint le tirer de ses méditations. C'était en face d'un château seigneurial de la juridiction saxonne.

Il fut obligé de s'arrêter, quoique la pluie tombât par torrent, et il appela le gardien, qui montra bientôt à la fenêtre un visage rébarbatif.

Le marchand le pria de vouloir bien venir lui ouvrir.

« Qu'y a-t-il de nouveau ici ? » demanda-t-il au gardien, qui sortit de la maison après un assez long délai.

– Privilège seigneurial du gentilhomme Wenzel de Tronka, répondit le douanier en ouvrant la barrière.

– Quoi ! dit Kohlhaas ; et il regardait tourner la clef dans la serrure toute neuve.

« Le vieux seigneur est-il mort ?

– Oui, il est mort d'apoplexie, répondit le douanier en soulevant la barrière.

– Hé ! tant-pis, reprit Kohlhaas ; c'était un bien digne homme ; il s'intéressait au commerce, et il aidait volontiers les marchands qui pouvaient avoir besoin de ses secours ; c'est lui qui fit bâtir la chaussée

qui mène au village, parce qu'une de mes jumens s'y était cassé la jambe.

» Eh bien ! que dois-je payer ? »

Puis il tira avec peine de dessous son manteau agité par le vent la pièce de monnaie que réclamait le douanier.

« Voilà, mon vieux » ; et, jurant contre la rigueur de la saison, il ajouta :

« Il eût mieux valu pour vous et pour moi que l'arbre qui a servi à faire cette barrière fût resté dans la forêt. » En parlant ainsi, il se remit en marche ; mais à peine était-il sous la barrière, qu'une voix lui cria de la tour :

« Halte là, maquignon ! » et il vit le châtelain ouvrir une fenêtre et lui faire signe de s'arrêter.

« Qu'y a-t-il donc encore ? » se demanda-t-il à lui-même en arrêtant ses chevaux.

Le châtelain accourut, achevant de boutonner sa veste sur son large ventre, et, tout en jurant contre le froid et la pluie, il demanda à Kohlhaas son passe-port.

» Mon passe-port ! dit celui-ci, je n'en ai point. » Alors le châtelain, le regardant de travers, lui apprit qu'aucun marchand ne pouvait passer des chevaux sur la frontière sans une autorisation légale. Kohlhaas protesta qu'il avait passé dix-sept fois la frontière sans rien de semblable ; qu'il connaissait parfaitement les réglemens du pays sur son commerce ; et que sans doute il y avait là-dedans une erreur à laquelle il le priait de réfléchir, sans l'arrêter plus long-temps, sa course du jour devant être encore très-longue. Mais le châtain déclara qu'il ne passerait point ainsi pour la dix-huitième fois, parce que les réglemens avaient changé, et qu'il devait livrer son passe-port, ou retourner le chercher. Le maquignon, que cette vexation commençait à aigrir, descendit de cheval ; après avoir réfléchi un instant, il dit qu'il voulait parler au seigneur de Tronka ; puis il entra au château, suivi du châtelain, qui murmurait entre ses dents et le mesurait d'un air de mépris.

Il se trouva que le jeune seigneur était à boire avec quelques joyeux amis, et qu'un rire éclatant retentissait au milieu d'eux, lorsque Kohlhaas s'approcha pour exposer son affaire.

Les chevaliers se turent à l'arrivée de l'étranger ; mais à peine celui-ci eut-il décliné sa profession, que toute la bande s'écria : « Des chevaux ! des chevaux ! Où sont-ils ? » et chacun courut aux fenêtres ; puis, avec le consentement du seigneur, ils descendirent tous à la cour, où le domestique de Kohlhaas était entré avec les chevaux.

La pluie avait cessé ; le châtelain, l'intendant et les valets du château étaient déjà rassemblés autour de ces magnifiques animaux, et contemplaient avec admiration la crinière fournie de l'un, la queue flottante de l'autre, la douceur et la beauté de tous. L'on s'accorda à déclarer qu'il ne s'en trouvait pas de comparables dans tout le pays.

Kohlhaas répondit gaîment que le mérite des chevaux était loin d'égaler celui des cavaliers qui devaient les monter ; et il offrit à ces seigneurs de les leur vendre.

Le gentilhomme, enchanté d'un magnifique coursier bai, en demanda le prix, ainsi que celui de deux chevaux noirs, dont l'intendant assurait avoir un grand besoin pour les travaux de la maison. Mais lorsque Kohlhaas déclara quelle somme il comptait en retirer, tous les chevaliers se récrièrent, et le gentilhomme lui dit qu'il pouvait aller chercher la Table ronde et visiter le roi Arthur, s'il voulait vendre ses chevaux à ce prix.

Kohlhaas, qui avait surpris des regards d'intelligence entre le châtelain et l'intendant, et qui se sentait le cœur oppressé d'un triste pressentiment, fit tous ses efforts pour conclure le marché.

« Monseigneur, dit-il, j'ai payé, il y a six mois, vingt-cinq écus d'or de ces chevaux ; si vous les voulez à trente, je vous les cède. »

Deux cavaliers qui étaient près du gentilhomme l'assurèrent que les chevaux valaient bien cela ; mais comme il n'avait nulle envie de débourser tant d'argent, il éluda le marché, et Kohlhaas, ayant dit qu'il espérait avoir plus de succès à son prochain voyage, salua les chevaliers et prit les rênes de ses chevaux pour s'éloigner. Mais le châtelain, sortant de la foule et arrêtant le maquignon, lui dit avec rudesse qu'il savait bien qu'il ne pouvait passer sans passe-port.

Kohlhaas se tourna vers le gentilhomme, et lui demanda s'il était vrai qu'il voulût par un acte si arbitraire mettre un obstacle à son commerce.

« Oui, Kohlhaas, répondit celui-ci d'un air incertain, tu dois livrer ton passe-port ; parle au châtelain, puis continue ta route. »

Kohlhaas expliqua alors qu'il n'avait point voulu se mettre en contravention avec le nouveau règlement qu'il ne connaissait pas, et il pria le seigneur de Tronka de vouloir bien le laisser passer en faveur de son ignorance, lui promettant de demander un passe-port à la chancellerie de Dresde, et de le livrer à son retour.

« Eh bien, dit le gentilhomme, pénétré du froid piquant de l'orage qui recommençait à gronder, qu'on laisse passer ce drôle. Venez, » dit-il aux chevaliers ; et il fit un pas pour rentrer au château.

Mais le châtelain l'arrêtant, lui fit observer que cet homme devrait

au moins laisser un gage, une sûreté jusqu'à la délivrance de son passe-port, et l'intendant murmura dans sa barbe qu'il fallait garder comme otages les deux chevaux noirs.

« Assurément, dit le châtelain, c'est le plus simple moyen, et une fois qu'il aura livré son passe-port, il pourra les reprendre. »

Kohlhaas chercha à en rappeler d'une décision si rigoureuse ; il dit au gentilhomme, dont tous les membres débiles tremblaient de froid, qu'il le frustrait ainsi de la vente de deux chevaux. Mais un violent coup de vent ayant jeté une bouffée de pluie et de grêle contre la porte du château, le gentilhomme, pour en finir, dit au marchand que s'il ne voulait laisser ses chevaux il ne passerait point la barrière et il rentra.

Michel Kohlhaas, voyant bien qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre, se décida à céder à la force. Dételant les deux beaux coursiers noirs, il les conduisit dans une écurie que lui indiqua le châtelain, puis remettant de l'argent à son domestique, il lui ordonna de rester pour garder les chevaux, et d'en avoir le plus grand soin jusqu'à son retour.

Il continua son chemin avec le reste de sa troupe vers Leipzig, où il voulait arriver pour la messe, de plus en plus incrédule à l'égard du nouveau réglement sur l'entrée des chevaux en Saxe.

Arrivé à Dresde, où il possédait une maison et des écuries, parce que c'était ordinairement de là qu'il se rendait dans les grands marchés, il courut à la chancellerie, et il apprit des conseillers, qu'il connaissait presque tous, ce que son propre jugement lui avait fait deviner, que toute cette histoire n'était qu'un tissu de faussetés. Sur sa demande, ils lui donnèrent un acte qui prouvait la nullité du prétendu règlement.

Le bon marchand riait en lui-même de la plaisanterie du petit gentilhomme dont il ne pouvait comprendre le but. Au bout de deux semaines, ayant vendu à sa satisfaction tous ses chevaux, il reprit la route de Tronkenbourg, sans autre sentiment d'amertume que celui qu'inspirent à tout homme les misères de la vie.

Le châtelain, auquel il remit l'attestation, ne fit aucune remarque ; il répondit seulement à la réclamation que Kohlhaas faisait de ses chevaux, qu'il pouvait entrer pour les prendre.

À peine dans la cour, le pauvre Kohlhaas eut le chagrin d'apprendre que son domestique avait été chassé de Tronkenbourg pour ses impertinences ; mais le jeune homme qui lui donnait cette nouvelle ne sut point lui dire ce qui avait causé cet événement, ni par qui les chevaux avaient été soignés depuis. Ouvrant une écurie, il y fit entrer Kohlhaas, dont le cœur était plein d'une vague inquiétude.

Quelle fut la surprise du marchand, lorsqu'au lieu de ses deux

coursiers, gras, beaux et fringans, il ne vit qu'une couple de haridelles maigres, exténuées, dont les os pouvaient se compter, et dont les crinières embrouillées et malpropres tombaient en désordre ! Vrai tableau de la plus affreuse misère ! Le cœur du sensible Kohlhaas fut pénétré de douleur à cette vue, et il se brisa lorsqu'il entendit ces pauvres animaux hennir faiblement à son approche.

« Qu'est-il donc arrivé à ces malheureuses bêtes ? » demanda-t-il au jeune homme qui était resté près de lui.

Celui-ci l'assura qu'il ne leur était advenu aucun mal, qu'ils avaient été bien nourris et bien soignés, mais que, vu la grande abondance de la récolte et le manque de bêtes de somme, on les avait fait un peu travailler à la rentrée de la moisson.

Kohlhaas jura contre cet acte inouï de barbarie ; cependant, réprimant la vivacité de sa colère, il fit mine de vouloir quitter aussitôt ce repaire de brigands, lorsque le châtelain, attiré par cette conversation, s'approcha, et demanda de quoi il s'agissait.

« De quoi il s'agit ! repartit Kohlhaas vivement ; qui est-ce qui a permis au gentilhomme de Tronka et à ses gens de se servir de mes chevaux pour les travaux de la terre ? Y a-t-il de la justice à les avoir réduits en cet état, ajouta-t-il, en donnant un coup de fouet aux bêtes, qui furent trop faibles pour se lever.

– Voyez donc ce manant, répondit le châtelain en le regardant avec hauteur : comme s'il ne devrait pas plutôt remercier le ciel de ce que ses rosses vivent encore, de ce que l'on a bien voulu en prendre soin depuis que son domestique est parti, et leur fournir une partie de la paille qu'elles ont aidé à recueillir. » Puis il jura que s'il répliquait un seul mot, il appellerait les chiens qui le forceraient bien à le laisser en repos.

Le maquignon fit violence à son cœur, qui lui criait de rouler dans la boue ce gros ventre, et de donner du pied dans ce visage de cuivre ; son sentiment de la justice, qui ressemblait à un trébuchet, l'emporta sur sa colère.

Il n'était pas encore bien certain au fond du cœur que son adversaire fût dans son tort ; écoutant sans mot dire ses paroles offensantes, il rentra dans l'écurie, et considérant tristement ces pauvres bêtes, il demanda d'une voix basse pourquoi son domestique avait été renvoyé.

« Parce qu'il a été un impertinent, et qu'il a voulu s'opposer à un changement d'écurie devenu nécessaire par l'arrivée de deux cavaliers à Tronkenbourg. »

Kohlhaas aurait donné la valeur de ses chevaux pour avoir là son

domestique, et pouvoir opposer son récit à celui de l'énorme châtelain.

Il réfléchissait à ce qu'il y avait à faire dans sa triste situation, lorsque la scène changea tout-à-coup. Le gentilhomme de Tronka, revenant de la chasse s'élança, dans la cour avec une suite nombreuse de cavaliers, de valets et de chiens. Il demanda qui était cet homme et ce qu'il voulait ; et le châtelain, prenant la parole au milieu des aboiemens répétés de la meute contre l'étranger, raconta de la manière la plus méprisante que c'était Michel Kohlhaas le maquignon qui ne voulait pas reconnaître ses bêtes, et se mettait en rébellion parce qu'elles avaient un peu servi.

« Non, s'écria Kohlhaas, ce ne sont point là les chevaux qui valaient trente écus d'or ; je veux avoir mes chevaux gras et bien portans, tels que je les ai laissés ! »

Le gentilhomme, dont le visage s'était couvert d'une pâleur momentanée, descendit de cheval.

« Si le chien ne veut pas reprendre ses bêtes, dit-il froidement, qu'il les laisse. Venez, Gunther, ajouta-t-il, venez, Hans ; qu'on nous apporte du vin ! » Et il entra au château avec les chevaliers ses amis.

Michel Kohlhaas dit qu'il préférait appeler l'écorcheur ou laisser mourir de faim ces pauvres bêtes, plutôt que de les emmener à Kohlhaasenbruck ; et remontant sur son coursier, il partit en déclarant qu'il saurait se faire rendre justice.

Il reprenait à toute bride la route de Dresde, lorsque, réfléchissant à la plainte que l'on portait au château contre son domestique, il changea de direction et se rendit à sa ferme de Kohlhaasenbruck, pour y entendre, comme cela lui semblait juste et raisonnable, la déposition de cet homme.

Un sentiment déjà connu pour l'ordre et la justice dans toutes les choses de ce monde, faisait qu'il aurait regardé la perte de ses chevaux et toutes les offenses qu'il venait de recevoir, comme la suite naturelle de la faute que le châtelain reprochait à son domestique ; d'un autre côté, un sentiment aussi fort, et qui jetait de nouvelles racines à mesure qu'il cheminait, et qu'il entendait, partout où il s'arrêtait, raconter des actes de violence exercés contre tous les voyageurs à Tronkenbourg, lui faisait envisager comme un devoir, si tout cet événement n'était, ainsi qu'il le paraissait, qu'une escroquerie concertée d'avance, de demander satisfaction de cette injure, non-seulement pour son propre repos, mais pour la sûreté future de tous ses concitoyens.

Arrivé à Kohlhaasenbruck, dès qu'il eut embrassé Lisbeth, sa femme chérie, et ses enfans qui sautaient autour de lui, il s'informa de Herse, le maître valet.

« Il est ici, répondit Lisbeth ; ce pauvre infortuné est revenu, il y a environ quinze jours, dans l'état le plus pitoyable et pouvant à peine se soutenir. Nous le fîmes mettre au lit, où il cracha beaucoup de sang ; il répondit à nos nombreuses questions par une histoire que personne ne pouvait comprendre. Il prétendait avoir été laissé par toi à Tronkenbourg, d'où il avait été forcé, par des traitemens inouïs, de fuir sans pouvoir prendre avec lui les chevaux confiés à ses soins.

– Hem ! dit Kohlhaas, en posant son manteau, est-il guéri maintenant ?

– Oui, Michel, il est guéri du crachement de sang. Je voulus envoyer aussitôt un autre valet à Tronkenbourg pour le remplacer auprès des chevaux, car ce pauvre Herse s'est toujours montré si vrai et si fidèle que je n'ai pas douté un seul instant de la sincérité de son récit ; mais il me conjura de n'envoyer personne dans ce nid de brigands, et d'abandonner les bêtes à leur destin plutôt que de leur sacrifier un homme.

– Garde-t-il encore le lit ? demanda Kohlhaas en se débarrassant de sa cravate.

– Non, il peut se promener dans le jardin depuis quelques jours. Tu verras, mon cher Michel, qu'il est pleinement dans son droit, et qu'il a été victime d'une des plus horribles violences que l'on se soit encore permises à Tronkenbourg contre les étrangers.

– C'est ce que je veux examiner ; appelle-le, Lisbeth. »

En parlant ainsi, Kohlhaas s'assit gravement dans un fauteuil, et la bonne femme, toute joyeuse de le voir si modéré, courût chercher le domestique.

« Qu'as-tu fait à Tronkenbourg ? demanda Michel à celui-ci au moment où il entrait suivi de Lisbeth ; je ne suis point content de toi. »

Le domestique, dont le visage pâle se couvrit d'une vive rougeur, se tut quelques instans, puis il dit :

« Vous avez raison, mon maître, car, touché par les cris d'un enfant, j'ai jeté dans l'Elbe la mèche soufrée que j'avais prise, par une inspiration du ciel, pour mettre le feu à cette caverne de voleurs dont j'étais chassé.

– Mais pourquoi as-tu été chassé de Tronkenbourg ?

– Par la plus horrible violence, mon maître ; » et il essuya la sueur qui coulait de son front : « parce que je ne voulais pas consentir à ce que l'on fît travailler vos chevaux, et que je dis qu'ils étaient trop jeunes et n'avaient point été accoutumés à cela… »

Ici Kohlhaas l'interrompit et lui fit observer, en cherchant à cacher

son trouble qu'il n'avait pas dit toute la vérité, puisqu'il savait bien que les chevaux avaient été attelés quelquefois au commencement du dernier printemps.

« Tu aurais dû, ajouta-t-il te montrer plus complaisant au château dont tu étais l'hôte en quelque sorte, et consentir à aider à la rentrée de la moisson.

– Et c'est aussi ce que j'ai fait, mon maître. Je pensais qu'après tout cela ne tuerait pas les chevaux, et le troisième jour ils rentrèrent trois chars de blé.

– Ils ne m'ont pas parlé de cela, Herse, » s'écria Michel, dont le cœur se gonflait d'indignation et il baissa les yeux vers la terre.

Herse l'assura que les choses s'étaient bien passées ainsi. « Mon manque de complaisance, ajouta-t-il, consiste à n'avoir pas voulu suivre le conseil du châtelain et de l'intendant, qui me disaient de nourrir les chevaux avec le maigre foin de la commune, et de garder pour moi l'argent que vous m'aviez remis ; ce à quoi je répondis en leur tournant le dos.

– Mais tu n'as donc pas été chassé ?

– Plût à Dieu ! s'écria Herse, ce serait un crime de moins contre le ciel. Sur le soir du même jour, les chevaux de deux jeunes cavaliers qui venaient d'arriver à Tronkenbourg furent amenés dans l'écurie ; on en fit sortir les miens, et comme je demandais au châtelain où je devais les loger, il m'indiqua une étable à cochons, formée de quelques planches soutenues par des pieux, et adossées au mur du château.

– Peut-être n'en avait-elle que l'apparence, Herse, et n'était-ce point une étable à cochons.

– Je vous demande pardon, mon maître, c'en était une véritable, et les pourceaux y étaient encore au milieu de l'ordure la plus fétide.

– Mais sans doute il n'y avait pas d'autre place pour abriter les chevaux, et ceux des cavaliers avaient en effet quelque droit à être les mieux servis.

– La place était rare, il est vrai, reprit le domestique d'une voix éteinte ; il y avait alors au château sept cavaliers avec leurs chevaux. Cependant si vous eussiez été là, vous les auriez bien tous fait entrer dans l'écurie. Je dis que je voulais aller chercher une écurie dans le village, mais le châtelain prétendit que les chevaux ne devaient pas sortir du château.

« Hem, que répondis-tu à cela ?

– Comme l'intendant m'assura que les chevaliers n'étaient venus que pour la nuit, ce qui était faux, car j'appris le lendemain qu'ils

devaient rester plusieurs semaines, je m'établis dans l'étable.

– Et ! tu ne la trouvas pas si mauvaise que tu l'avais d'abord supposé ?

– Non, parce que j'eus soin de la nettoyer et de donner quelqu'argent à la fille de basse-cour pour l'engager à mettre ailleurs ses cochons. Pour que les chevaux pussent se tenir debout pendant le jour, j'ôtais les planches qui leur servaient de couvert la nuit ; c'était une pitié que de voir ces pauvres bêtes allonger le col au-dessus des pieux, et ouvrir les naseaux avec inquiétude, comme si elles soupiraient après leur écurie de Kohlhaasenbruck.

– Mais alors, Herse, pourquoi as-tu été chassé ?

– Parce qu'il était impossible de compléter la ruine des chevaux tant que je restais là. Un jour que je les menais boire, le châtelain, l'intendant, les valets, se précipitèrent comme des possédés à ma poursuite, et lorsque je demandai à cette troupe furieuse ce qu'elle me voulait, le châtelain saisit la bride des chevaux, et me demanda où j'allais les conduire ?

« À l'abreuvoir, répliquai-je.

» À l'abreuvoir ! coquin ; je veux t'apprendre à t'aller abreuver sur la route de Kohlhaasenbruck, » et me tirant par la jambe, il me fit tomber de cheval tout étendu dans la boue. « Mort et tonnerre ! m'écriai-je, comment pouvez-vous me soupçonner ? N'ai-je pas laissé dans l'écurie les selles des chevaux et toutes mes hardes » Tandis que le châtelain faisait rentrer mes chevaux, les domestiques se mirent à me battre à coup de fouets et de bâtons, jusqu'à ce que je tombasse presque mort devant la porte.

« Chiens de voleurs, que voulez-vous faire de mes chevaux ? » m'écriai-je en me relevant. Mais, pour toute réponse, le châtelain détachant les chiens de chasse, les excita contre moi ; j'arrachai une branche d'arbre pour me défendre, et j'en étendis trois morts à mes côtés ; alors un coup de sifflet rappela les autres dans la cour, la porte se ferma, et je tombai privé de sentiment sur la grande route.

– N'avais-tu point l'intention de t'échapper, Herse ? » dit Kohlhaas, pâle, tremblant, en lui lançant un regard scrutateur ; et comme le domestique, au lieu de répondre, regardait à terre, tandis que son visage se couvrait d'une ardente rougeur :

« Avoue-le-moi, ajouta son maître, tu n'aimais pas à être dans cette étable à cochons, et tu pensais que tu serais mieux dans l'écurie de Kohlhaasenbruck ?

– Ciel et tonnerre ! s'écria Herse, n'avais-je pas laissé dans l'étable mon linge et les harnais des chevaux ? Si j'avais eu l'intention de fuir,

n'aurais-je pas pris sur moi trois écus d'or qui sont restés dans un mouchoir derrière la crèche ! Enfer et diable ! si vous me parlez ainsi, je saurai retrouver une mèche soufrée.

– Paix, paix, dit le marchand, je n'ai pas voulu t'offenser ; je crois mot pour mot tout ce que tu viens de me dire, et je jurerais de la vérité de ton récit s'il le fallait. Je regrette que tu aies tant souffert pour mon service. Va te mettre au lit, pauvre Herse, et fais-toi donner une bouteille de vin pour te consoler. Je te ferai rendre justice. »

Kohlhaas écrivit la note de ce que le domestique avait laissé dans l'étable, et le renvoya après lui avoir serré affectueusement la main.

Il raconta ensuite à Lisbeth tous les détails de son aventure, et lui déclara qu'il était décidé à réclamer la protection de la justice. Il eut le plaisir de voir qu'elle l'y encourageait de tout son cœur, et qu'elle était prête à supporter toutes les dépenses d'un procès ; car, disait-elle, c'est une œuvre de miséricorde que de mettre un terme aux violences qui se commettent à Tronkenbourg. »

Michel l'appela sa courageuse femme, et passa ce jour et le suivant à se réjouir avec elle et ses enfans, puis il partit pour porter sa plainte devant les juges de Dresde.

CHAPITRE II.

Arrivé à la capitale, Kohlhaas composa, avec l'aide d'un homme de loi de sa connaissance, une plainte dans laquelle il fit le récit détaillé de la violence exercée par le gentilhomme de Tronka contre lui et son domestique Herse, et des dommages soufferts par tous deux. La circonstance que les chevaux avaient été retenus injustement au château, indépendamment de toutes les autres, semblait devoir assurer au marchand le prompt redressement du tort qui lui avait été fait. Pendant son séjour à Dresde, il ne manqua point d'amis qui lui promirent de prendre chaudement ses intérêts. Son commerce étendu et sa parfaite probité lui avaient gagné la bienveillance des hommes les plus distingués du pays.

Il mangea plusieurs fois chez son avocat, et après lui avoir remis une somme d'argent destinée aux frais de la procédure, il revint, entièrement tranquille sur le succès de son affaire, auprès de sa femme, à Kohlhaasenbruck.

Cependant des mois s'écoulèrent, et la fin de l'année arriva, sans qu'il reçût aucune nouvelle de sa plainte, pendante devant les tribunaux. Après avoir fait plusieurs démarches inutiles auprès de son avocat, celui-ci lui écrivit que sa plainte avait été annulée par de *puissantes insinuations*, le gentilhomme de Tronka étant allié aux seigneurs Hinz et Kunz de Tronka, dont l'un était chambellan, l'autre grand échanson de l'électeur de Saxe.

Il lui conseillait de faire chercher ses chevaux à Tronkenbourg, et de renoncer à toutes poursuites juridiques, lui donnant à entendre que le gentilhomme, qui se trouvait en ce moment à la résidence, paraissait avoir ordonné à ses gens de les lui livrer ; et il terminait en le priant, dans le cas où il ne se contenterait pas ainsi, de vouloir bien lui épargner toute nouvelle intervention dans cette affaire.

Kohlhaas était depuis quelques jours à Brandenbourg. Le commandant de la ville, Henri de Geusau, dans l'arrondissement duquel se trouvait Kohlhaasenbruck, s'occupait à cette époque de plusieurs établissemens de charité, et entre autres il cherchait à mettre à profit, pour le soulagement des incurables, une source minérale que l'on venait de découvrir dans un village voisin. Michel Kohlhaas, qui le connaissait pour lui avoir quelquefois vendu des chevaux, obtint de lui la permission d'essayer l'efficacité des bains sur le pauvre Herse, qui, depuis ses aventures à Tronkenbourg, était resté affligé d'un grand mal

de poitrine.

Le commandant était auprès de la baignoire où Michel avait fait placer Herse, lorsque le marchand reçut la lettre de l'avocat, que sa femme lui envoyait ; il remarqua, tout en causant avec le médecin, que Kohlhaas laissait tomber une larme sur le papier qu'il venait de lire, et s'approchant de lui avec bienveillance, il lui demanda la cause de son chagrin.

Le marchand, pour toute réponse, lui tendit la lettre ; lorsque le commandant eut appris l'horrible injustice exercée à Tronkenbourg contre le pauvre Herse, qui devait en rester malade toute sa vie, il frappa sur l'épaule de Kohlhaas, et lui dit qu'il ne fallait point se décourager et qu'il l'aiderait de tout son pouvoir.

Il le fit venir chez lui, lui conseilla d'écrire un court récit de l'événement et de l'adresser à l'électeur de Brandenbourg, en y joignant la lettre de l'avocat, lui promettant de les lui faire parvenir avec d'autres papiers qu'il avait à lui envoyer. Il assura que cette démarche suffirait pour dévoiler les artifices du gentilhomme de Tronka et lui faire obtenir pleine justice.

Kohlhaas, vivement réjoui, le remercia de cette preuve de bienveillance et lui dit qu'il regrettait seulement de ne s'être pas d'abord adressé à la cour de Berlin ; puis étant entré dans le cabinet du commandant, il écrivit sa plainte qu'il lui laissa, et s'en retourna bien rassuré à Kohlhaasenbruck.

Il eut cependant le chagrin d'apprendre, quelques semaines après, d'un juge qui se rendait à Postdam par l'ordre du commandant, que le prince électeur avait remis son affaire entre les mains de son chancelier le comte de Kallheim, qui, au lieu de s'occuper immédiatement de la poursuite et de la punition du gentilhomme de Tronka, avait fait prendre des informations préalables auprès de la cour de Dresde.

Le juge ne put rien répondre de satisfaisant à cette question de Kohlhaas :

« Pourquoi procéder ainsi ? »

Il parut pressé de continuer sa route ; mais, par quelques mots qu'il laissa échapper, le marchand apprit que le comte de Kallheim était allié à la maison de Tronka.

Kohlhaas, qui ne trouvait plus aucun plaisir ni dans son commerce ni dans sa ferme, ni même auprès de sa femme et de ses enfans, passa le mois suivant dans une pénible attente ; ses dernières espérances furent détruites par le retour de Herse qui lui apportait de Brandenbourg un rescrit accompagné d'une lettre du commandant.

Celui-ci marquait à Michel son chagrin de n'avoir pu rien faire pour la réussite de sa cause, et lui conseillait de faire reprendre ses chevaux à Tronkenbourg et d'en rester là. Il lui envoyait la déclaration de la cour à son égard. Elle portait que le tribunal de Dresde avait déclaré sa plainte inutile, puisque le seigneur de Tronka ne lui contestait nullement le droit de venir prendre ses chevaux à Tronkenbourg, ou de lui indiquer le lieu où il devait les lui renvoyer. Dans tous les cas, il était invité à ne plus importuner les tribunaux de telles niaiseries.

Kohlhaas, qui n'avait que faire de ses chevaux et dont le chagrin eût été égal, s'il se fut agi d'une couple de chiens, Kohlhaas frémit de rage à la lecture de cet acte.

À chaque bruit qu'il entendait, il regardait vers la porte cochère avec la plus pénible anxiété qui eût encore agité son cœur, craignant par-dessus tout de voir les gens du seigneur de Tronkenbourg venir lui offrir quelque dédommagement pour la maigreur et la misère de ses chevaux. C'était le seul cas dans lequel il ne fût pas certain de se rendre maître du sentiment qui s'emparerait de son âme si bien formée par l'expérience de la vie.

Mais il apprit bientôt par un de ses amis qui venait de Tronkenbourg, que ses chevaux étaient employés comme tous ceux du château au labeur des champs. À cette nouvelle, qui constatait le désordre de la société, il éprouva une joie secrète de retrouver son âme en harmonie avec l'ordre et la justice.

Il fit venir chez lui le bailli, son voisin, qui désirait depuis longtemps augmenter ses possessions par l'acquisition des terres qui les entouraient, et il lui demanda ce qu'il donnerait de ses propriétés brandenbourgeoises et saxonnes, de sa maison, de sa ferme et de ses terres.

Lisbeth pâlit à ces mots, et se détournant, elle jeta sur son plus jeune enfant qui jouait derrière elle un regard où se peignit la mort.

Le bailli demanda à Michel, en le regardant avec beaucoup de surprise, pour quelle raison il se décidait tout-à-coup à une résolution si étrange.

Celui-ci répondit avec une fausse gaîté que la pensée de vendre sa ferme n'était pas nouvelle, puisqu'ils en avaient souvent parlé ensemble, qu'il ne faisait qu'y ajouter la maison de Dresde ; qu'enfin il était prêt, s'il voulait en faire l'estimation, à dresser le contrat de vente. Il ajouta avec un rire forcé, que Kohlhaasenbruck n'était pas le monde, et qu'en prévoyant il pouvait désirer de mettre ordre à ses affaires, son âme lui disant qu'il était destiné à de grandes choses dont on entendrait bientôt parler.

Alors le bailli, posant sur la table sa canne et son chapeau qu'il

avait jusque là tenus entre ses genoux, prit la feuille de papier que le marchand lui présentait, et Kohlhaas, se rapprochant de lui, lui expliqua que c'était un contrat éventuel à l'échéance de quatre semaines, qu'il n'y manquait plus que les sommes et les signatures, et il le pria de nouveau de vouloir bien lui faire une offre, ajoutant qu'il était pressé de conclure.

Lisbeth, le cœur plein de tristesse, allait et venait dans la chambre pour cacher le trouble qui l'agitait.

Le bailli ayant objecté qu'il ne pouvait estimer la maison de Dresde qu'il n'avait jamais vue, Kohlhaas dit qu'il la lui céderait pour cent écus d'or, la moitié du prix qu'elle lui avait coûté. Son voisin, après avoir relu une seconde fois le contrat, séduit par cette manière facile de stipuler et presque décidé, demanda si les chevaux entraient dans le marché.

Kohlhaas répondit que son intention était de les garder, ainsi que les armes qui se trouvaient dans le magasin.

Alors le bailli prit la plume, et après avoir renouvelé une offre qu'il avait déjà faite autrefois à Kohlhaas, il parcourut le papier, et écrivit l'engagement d'un prêt de cent écus d'or sur les hypothèques du fond de Dresde, qu'il ne voulait point regarder comme acheté jusqu'à deux mois, pendant lesquels Kohlhaas serait le maître de le reprendre, s'il se repentait de son marché.

Le marchand, touché de ce procédé lui serra les mains avec beaucoup de reconnaissance ; et après être convenus que le quart du prix serait payé comptant et le reste au bout de trois mois sur la banque de Hambourg, le marchand fit apporter du vin pour boire au succès de sa négociation. Il dit à la servante qui apportait la bouteille de faire seller son cheval, parce qu'il voulait aller à la ville ; puis il se mit à parler des Turcs et des Polonais qui étaient alors en guerre, et entraîna son voisin dans mille conjectures politiques : après avoir bu encore un coup à la réussite de ses projets, le bailli se retira.

Dès qu'il eut quitté la chambre, Lisbeth tombant aux genoux de Michel, s'écria : « Si tu me portes dans ton cœur, ainsi que les enfans que je t'ai donnés, si nous n'en sommes pas déjà rejetés, pour quelque raison à moi inconnue, dis-moi ce que signifie cette étrange résolution.

– Chère Lisbeth, dit Kohlhaas, pour ne point t'affliger, je t'ai caché la déclaration du tribunal dans laquelle il est dit que ma plainte contre le gentilhomme de Tronka n'est qu'une niaiserie. Il y a sans doute un malentendu là-dedans, et j'ai pris la détermination d'aller moi-même demander justice.

– Mais pourquoi vendre ta maison ? dit Lisbeth en se relevant.

– Ma chère amie, dit Kohlhaas en la pressant tendrement contre son sein, puis-je rester dans un pays qui ne veut pas soutenir mon droit, où je suis traité comme un chien que l'on repousse du pied. Je suis certain que tu penses comme moi.

– Sais-tu si l'on ne veut pas te rendre justice, Michel ? Si tu t'approchais humblement du prince, ta supplique à la main, qui te dit qu'il te repousserait sans vouloir t'entendre ?

– Eh bien, ma chère femme, si ma crainte est sans fondement, je suis encore à temps de reprendre ma maison. Le prince est juste, je le sais, et si j'ai le bonheur de parvenir jusqu'à lui, je ne doute pas d'obtenir satisfaction et de revenir dans peu de jours auprès de toi pour ne plus te quitter. Mais il est toujours prudent de se préparer au pire. Je désire donc que tu t'éloignes pour quelque temps, si cela se peut, et que tu te rendes avec nos enfans chez ta cousine à Schwérin.

– Quoi ! s'écria Lisbeth, je dois aller à Schwérin sur la frontière avec mes enfans ! » Et le saisissement l'empêcha d'en dire davantage.

« Sans doute, reprit Kohlhaas, et dès à présent, car la démarche que je médite ne veut aucun retard.

– Oh ! je te comprends, tu n'as besoin que d'armes et de chevaux, tout le reste deviendra ce qu'il pourra ; » et à ces mots, elle se laissa tomber en pleurant sur une chaise.

« Chère Lisbeth, lui dit Kohlhaas avec tristesse, que fais-tu ! Dieu m'a béni dans ma femme et dans mes enfans : devrais-je aujourd'hui pour la première fois désirer qu'il en eût été autrement ? » Puis il s'assit à côté de Lisbeth, qui, rougissant à ce reproche, se jeta tout confuse dans ses bras.

« Dis-moi, continua-t-il en jouant avec les boucles de cheveux qui tombaient sur son front, que dois-je faire ? Faut-il que j'aille à Tronkenbourg redemander mes chevaux au gentilhomme ? »

Lisbeth n'osa dire oui ; elle secoua la tête en pleurant, et s'attachant fortement à lui, elle couvrit sa poitrine d'ardens baisers.

« Si tu sens, s'écria Kohlhaas, que je dois me faire rendre justice pour continuer ensuite mon paisible commerce, accorde-moi aussi la liberté de choisir mes moyens. »

Puis, se levant, il ordonna au domestique qui venait lui dire que son cheval était sellé, de se préparer à conduire sa femme dès le lendemain à Schwérin.

« Il me vient une idée, s'écria Lisbeth en essuyant ses larmes, et en s'approchant de la table où Kohlhaas s'était mis à écrire ; permets que j'aille moi-même à Berlin présenter ta supplique au prince électeur. »

Kohlhaas, vivement touché de cette marque de tendresse, la prit de nouveau dans ses bras.

« Chère amie, lui dit-il, c'est impossible : le prince est tellement entouré qu'il est très-difficile de l'approcher. »

Lisbeth lui assura qu'il était plus facile à une femme trouver accès auprès de lui.

« Donne-moi ta supplique, ajouta-t-elle, et si tu ne demandes que de la voir entre ses mains, je te le promets, elle y parviendra. »

Kohlhaas, qui connaissait déjà le courage et la prudence de sa femme, lui demanda comment elle comptait s'y prendre. Elle répondit, en rougissant et les yeux baissés, que le castellan du château avait prétendu à sa main lors de son service à Schwérin ; qu'il s'était marié depuis ; mais qu'il ne l'avait jamais oubliée, et qu'elle était sûre de réussir, soit pour cette raison, soit pour d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Kohlhaas, l'embrassant avec beaucoup de joie, dit qu'il acceptait son offre, et qu'elle n'avait qu'à se rendre au château. Le même jour, il la fit partir pour Berlin, dans une bonne catèche, avec son domestique Sternbald.

CHAPITRE III.

Le voyage de Lisbeth fut la plus malheureuse de toutes les démarches inutiles faites par Kohlhaas dans cette affaire ; car peu de jours après, Sternbald entra dans la cour de Kohlhaasenbruck, conduisant au pas la voiture dans laquelle sa maîtresse était étendue, presque mourante d'une blessure dans la poitrine. Kohlhaas apprit du fidèle Sternbald que le castellan ne s'étant pas trouvé chez lui, ils avaient été obligés de descendre dans un hôtel tout voisin du château. Le lendemain Lisbeth avait quitté la maison, lui ordonnant de garder les chevaux, et le soir elle était rentrée dans cet état. Il paraissait qu'elle avait voulu s'approcher du prince, et que, sans l'ordre de celui-ci, et par le zèle grossier d'un des gardes qui l'entouraient, elle avait reçu un coup de lance dans la poitrine. C'était ainsi du moins que les gens qui l'avaient rapportée le soir avaient expliqué les choses ; car pour elle, elle n'avait pu parler, à cause du sang qui lui sortait de la bouche. Sternbald ajouta que son intention avait été de partir aussitôt à cheval pour venir lui apprendre ce malheureux accident, mais que sa maîtresse avait insisté, malgré les représentations du chirurgien, pour être ramenée sans délai.

Kohlhaas la porta sur un lit, où elle reprit ses sens pour quelques jours. Mais il chercha vainement à apprendre d'elle ce qui lui était arrivé ; elle restait l'œil fixe et la bouche close à toutes ses questions. Ce ne fut qu'un instant avant sa mort qu'elle sembla recouvrer la mémoire. Elle se tourna tout-à-coup vers le ministre luthérien, qui lisait l'Évangile à côté de son lit, et prenant la Bible de ses mains, elle se mit à la feuilleter rapidement, comme si elle y cherchait quelque chose ; puis montrant à Kohlhaas le verset suivant : « Pardonne à tes ennemis ; fais du bien à ceux qui te maudissent, etc. », elle lui serra la main, le regarda avec tendresse, et expira.

« Que Dieu ne me pardonne jamais si je pardonne au gentilhomme ! » pensa Kohlhaas ; puis après avoir fermé les yeux de sa femme chérie en versant un torrent de larmes amères, il sortit de la chambre.

Prenant les cent écus d'or que son voisin lui avait déjà remis sur la propriété de Dresde, il alla faire préparer pour Lisbeth une tombe aussi riche que celle d'une princesse. Le cercueil de chêne était doublé de métal, et garni de coussins de soie, ornés de galons d'or ; la fosse, de huit brassées de profondeur, fut creusée sous ses yeux, tandis qu'il se promenait à l'entour avec ses pauvres petits enfans.

Lorsque le jour de l'enterrement fut arrivé, on transporta le corps, blanc comme la neige, dans une salle tendue de noir ; le ministre prononça sur le cercueil un discours touchant ; ensuite on le plaça sur un char, et on le porta en terre. Kohlhaas, après avoir congédié les amis qui étaient venus rendre les derniers devoirs au cadavre de Lisbeth, alla se jeter encore une fois sur ce lit vide maintenant, et prononça de nouveau le serment de la vengeance.

Rentré dans son cabinet, il écrivit un acte par lequel il sommait le gentilhomme de Tronka, en vertu de son droit naturel, de ramener en personne ses chevaux à Kohlhaasenbruck, sous le délai de trois jours, et le condamnait à les nourrir dans leur écurie jusque ce qu'ils fussent redevenus aussi gras qu'ils étaient lorsqu'il les avait laissés à Tronkenbourg.

Il envoya ce billet ; et les trois jours s'étant écoulés sans qu'il eût reçu aucun message de Tronkenbourg, il appela Herse, lui dit ce qu'il avait écrit au seigneur, et lui demanda s'il voulait l'accompagner au château, pour enseigner au gentilhomme à s'acquitter de son devoir.

Herse le comprit aussitôt, et jetant son bonnet en l'air, il s'écria : « Partons, mon maître, partons aujourd'hui même. »

Kohlhaas ayant terminé la vente de sa ferme et fait partir ses enfans pour la frontière, appela le reste de ses domestiques qui étaient au nombre de sept, tous d'une fidélité éprouvée ; il les arma, et sur le soir il partit à leur tête pour Tronkenbourg.

Au commencement de la troisième nuit ils pénétrèrent dans la cour, et après avoir mis le feu aux dépendances du château, Herse se précipita dans la tour, et tomba à l'improviste sur le châtelain et surintendant qui, à moitié déshabillés, étaient établis autour d'une table de jeu.

Le gentilhomme Wenzel de Tronka, qui était précisément à rire avec ses jeunes amis de la sommation que lui avait envoyée le marchand, n'entendit pas plutôt résonner sa voix, qu'effrayé comme si l'ange de la justice fût descendu du ciel, il pâlit, et se levant, il s'enfuit en criant à ses amis « Sauvez-vous ! »

Kohlhaas, repoussant tous ceux qui voulaient s'opposer à son passage, entra en demandant le gentilhomme, et voyant que l'on cherchait à lui cacher une porte qui conduisait dans une autre aile du château, il s'y précipita.

Après avoir parcouru tout le bâtiment sans trouver le gentilhomme, Kohlhaas courut dans la cour. Le feu avait gagné, et le château se trouvait entouré d'une épaisse fumée et de flammes ardentes s'élevant jusqu'aux nues. Sternbald, aidé de trois valets, venait de jeter par la fenêtre les cadavres ensanglantés du châtelain et de l'intendant, aux

cris de triomphe de Herse et aux plaintes confuses des femmes et des enfans de ces misérables.

Un jeune garçon de Tronkenbourg, voyant le feu prêt à atteindre les écuries, se hâtait d'y courir pour en faire sortir les chevaux du gentilhomme, lorsque Kohlhaas, se mettant sur son chemin, lui arracha la clef qu'il jeta par-dessus les murs, et le força, aux acclamations et à la risée de tous ses domestiques, de sauver les deux haridelles dont le couvert était déjà la proie des flammes. Le jeune homme, se retirant avec peine des ruines fumantes, présenta les bêtes à Kohlhaas, qui, le repoussant avec un violent coup de pied, alla s'asseoir sans rien dire à la porte du château, où il attendit le point du jour.

Lorsqu'il parut, le château n'offrait plus que des ruines, et personne ne s'y trouvait que Kohlhaas et ses sept domestiques.

Le marchand, accablé de tristesse, alla chercher dans les environs quelques renseignemens sur le gentilhomme. Il revint plus calme, ayant appris qu'il y avait non loin de Tronkenbourg un couvent de femmes nommé Erlabrunn, sur les bords du Mulde, dont l'abbesse, Antonie de Tronka, était connue dans tout le pays pour une sainte. Il lui parut très-vraisemblable que le gentilhomme s'y était réfugié.

Montant à l'appartement du château (la tour n'avait point souffert de l'incendie), il y écrivit un mandat où il sommait tout parent ou ami qui aurait caché le gentilhomme Wenzel de Tronka de le lui livrer sous peine de mort et de pillage. Il répandit aussitôt cette déclaration dans le pays, puis il en remit une copie à l'un de ses domestiques nommé Waldmann, pour qu'il la portât à dame Antonie.

Il prit à son service quelques-uns des hommes de Tronkenbourg qui avaient à se plaindre de leur maître, les arma, comme fantassins, de poignards et d'arbalètes, et les exerça à marcher derrière les cavaliers. Après leur avoir distribué de l'argent, il s'assit sur les ruines du château pour se reposer un instant de ses douloureuses fatigues.

Vers midi, Herse vint lui confirmer ce que son cœur lui avait fait pressentir, savoir, que le gentilhomme avait trouvé un asile à Erlabrunn chez sa tante la vieille dame Antonie.

Il paraissait qu'il avait fui du château par un escalier secret conduisant jusqu'au bord de l'Elbe.

Kohlhaas soupira à ce récit ; sa troupe s'étant mise en marche, arriva avant trois heures à Erlabrunn, armée de flambeaux pour mettre le feu au couvent.

Un sombre orage murmurait dans le lointain.

Waldmann, qui vint à la rencontre de son maître, lui ayant dit qu'il avait remis le mandat à l'abbesse, Kohlhaas ordonna à ses gens de

sonner la cloche du couvent ; alors l'abbesse portant un crucifix d'argent, descendit la rampe, suivie de toutes ses nonnes, et vint se jeter aux pieds du cheval du maquignon.

Celui-ci demanda durement où était caché le gentilhomme.

« Il est à Wittemberg, honnête Kohlhaas, » répondit-elle d'une voix tremblante.

Kohlhaas, retombant dans la torture d'une vengeance non accomplie, allait ordonner à sa troupe d'avancer et de mettre le feu, lorsque la foudre, tonnant avec violence, vint arrêter la voix.

« N'avez-vous pas reçu mon mandat ? demanda-t-il à l'abbesse.

– Oui, répondit la dame d'une voix presqu'inintelligible, à présent même, trois heures après le départ de mon neveu : aussi vrai que Dieu existe. »

Waldmann répondit au sombre regard de son maître que c'était la pure vérité, les mauvais chemins l'ayant empêché d'arriver plus tôt.

Une effroyable averse vint en ce moment éteindre les mèches destructives, et Kohlhaas sentit en même temps se calmer dans son triste cœur toute colère contre de pauvres femmes. Saluant dame Antonie, il tourna le dos au couvent en s'écriant : « Suivez-moi, mes frères, le gentilhomme est à Wittemberg ; » et donnant de l'éperon, ils furent bientôt à une grande distance.

Au point du jour, ils entrèrent dans une auberge sur la grande route, où, vu la fatigue des chevaux, il fallait s'arrêter quelques heures. Kohlhaas réfléchissant qu'il lui serait impossible d'attaquer avec dix hommes une place comme Wittemberg, écrivit un second mandat dans lequel, après un court récit de tout ce qui lui était arrivé dans le pays, il invitait tout bon chrétien, sous la promesse d'une paie et d'un riche butin, à prendre parti dans sa guerre contre le gentilhomme de Tronka.

Le fanatisme et le mécontentement autant que l'attrait du gain lui attirèrent bientôt une bande de misérables que la paix avec la Pologne avait laissés sans ressources, en sorte qu'il se trouvait à la tête de trente hommes lorsqu'il arriva sur la rive droite de l'Elbe dans l'intention de réduire en cendres la ville de Wittemberg.

Il se retira avec sa troupe sous un vieux hangar ruiné dans la solitude d'une sombre forêt, et lorsqu'il eut appris par un de ses hommes, qu'il avait envoyé déguisé à la ville, que son mandat y était déjà connu, il partit avec ses gens pour mettre le feu aux faubourgs, pendant que les habitans de Wittemberg étaient encore livrés au sommeil.

Tandis que ses soldats, profitant du trouble que causait l'incendie, se livraient au pillage, il placarda contre la porte d'une église une

déclaration contenant que lui, Kohlhaas avait allumé l'incendie, et que si on ne lui livrait aussitôt le gentilhomme, il le propagerait dans toute la ville jusqu'à ce qu'il n'y restât pas une muraille derrière laquelle il pût se cacher.

L'effroi des habitans fut inexprimable. Le feu, qui dans une courte nuit d'été n'avait heureusement brûlé que dix-neuf maisons, dans le nombre desquelles était une église, ne fut pas plutôt éteint, que le vieux préfet Otto de Gorgas envoya un bataillon de cinquante hommes à la poursuite de l'incendiaire.

Mais le chef de ce bataillon, nommé Gerstenberg prit si mal ses mesures, que l'expédition de Kohlhaas, loin d'en être arrêtée, en acquit une plus grande gloire.

Ce premier, divisant ses forces comme il le pensait pour cerner Kohlhaas et le faire prisonnier, fut lui-même cerné et battu, de telle sorte que le soir du jour suivant il ne restait pas un seul des hommes auxquels la ville avait confié sa défense.

Kohlhaas mit de nouveau le feu aux faubourgs, qui cette fois furent réduits en cendres, puis il afficha encore son mandat jusque sur l'hôtel-de-ville, y ajoutant le récit du sort que venait d'éprouver le capitaine de Gerstenberg.

Le préfet, indigné de l'audace de cet homme, se mit lui-même avec plusieurs cavaliers à la tête de deux cents hommes, et, après avoir donné au gentilhomme une garde qui devait le préserver de la fureur du peuple, jusqu'à ce que l'on pût le faire évader, il sortit le jour de Saint-Gervais pour repousser la fureur de l'hydre menaçante qui désolait le pays.

Mais le maquignon fut assez prudent pour éviter une rencontre ; il fit semblant de fuir, jusqu'à ce qu'il eût attiré le préfet à quelques milles de la ville, faisant courir le bruit qu'il se jetait sur le Brandenbourg ; puis, se retournant subitement, il revint en toute hâte à Wittemberg, et y mit le feu pour la troisième fois.

L'incendie, poussé par le vent du nord, se propagea avec une inconcevable rapidité ; en moins de trois heures, quarante-trois maisons, deux églises, plusieurs couvens, des écoles et la préfecture furent réduits en cendres.

Le préfet, apprenant le piége dans lequel il était tombé, retourna au point du jour à marche forcée sur la ville, qu'il trouva dans le plus grand désordre.

Le peuple, armé de poutres et de haches, rassemblé devant l'habitation du gentilhomme, demandait avec des cris de rage qu'on le fît sortir de la ville.

Les bourgmaistres, en habits de cérémonie, à la tête de toute la magistrature s'étaient transportés sur la place, et cherchaient vainement à obtenir que l'on attendît tranquillement le retour d'un messager qu'ils avaient envoyé à Dresde pour y demander les ordres de la cour à l'égard du gentilhomme. La populace furieuse, ne tenant nul compte de leurs discours, allait suivre le conseil des plus violens, qui était d'assiéger et de démolir la maison qui renfermait le gentilhomme, lorsqu'Otto de Gorgas rentra à la tête de sa troupe.

Ce digne homme, dont le seul aspect inspirait toujours au peuple la confiance et le respect, réussit à le calmer en lui montrant deux des complices de Kohlhaas, qu'il ramenait chargés de chaînes, et en lui faisant espérer de tenir bientôt leur chef entre ses mains.

Ensuite il pénétra dans l'appartement du gentilhomme, qu'il trouva tombant d'évanouissement en évanouissement entre les bras de deux médecins qui le rappelaient à la vie avec des essences et des cordiaux. Sentant bien que ce n'était pas le moment de lui faire des reproches, il se contenta de jeter sur lui un regard de mépris, en lui disant de s'habiller et de le suivre pour sa sûreté dans le palais de justice.

Lorsqu'on eut revêtu le gentilhomme d'un pourpoint et d'un casque, en ayant soin de laisser sa poitrine découverte, à cause des fréquens étouffemens dont il était saisi, il parut dans la rue, appuyé sur le bras du comte de Gerschau, son beau-frère. Le peuple, contenu avec peine par les gens d'armes, l'accabla de mille imprécations, il le nomma le fléau du pays, la malédiction de la ville de Wittemberg, et le malheur de la Saxe.

Cependant, après un trajet pénible au milieu des décombres de l'incendie, il atteignit sans accident le palais de justice, où il fut enfermé dans une tour occupée par une forte garde.

Le retour du messager avec la résolution de la cour vint mettre le préfet dans un nouvel embarras ; la bourgeoisie de Dresde ayant adressé à celle-ci une pressante supplique, elle ne voulait aucunement le gentilhomme, de crainte d'attirer dans la capitale la guerre et l'incendie. Elle ordonnait au préfet de le laisser où il était, l'avertissant qu'elle allait envoyer contre Kohlhaas, pour venger la bonne ville de Wittemberg, une troupe de cinq cents hommes, sous le commandement du prince Frédéric de Meissen.

Le préfet vit bien que cette résolution n'était pas de nature à contenter le peuple ; car la guerre que le maquignon faisait dans les ténèbres, avec la poix, la paille et l'allumette, aurait rendu vaine une force plus considérable que celle du prince de Meissen. Il se décida à cacher la résolution de la cour, et se contenta de faire publier la croisade du prince contre Kohlhaas.

Le lendemain au point du jour une voiture fermée sortit du palais de justice, accompagnée de quatre cavaliers bien armés, qui prirent la route de Leipzig, et le bruit se répandit qu'ils conduisaient le gentilhomme à Pleissembourg. Le peuple, satisfait à son égard, se réunit en foule à la troupe du prince de Meissen.

Cependant Kohlhaas se trouvait dans la plus étrange situation, à la tête d'une centaine d'hommes, menacé d'un côté par le préfet, de l'autre par le prince.

Sa troupe étant bien armée et d'une vaillance éprouvée, il se décida à marcher courageusement au-devant de ce double orage. Le soir du même jour, il attaqua le prince de Meissen dans une rencontre nocturne à Muhlberg, où il eut le chagrin de voir tomber le fidèle Herse, qui combattait à ses côtés. Aigri par cette perte, Kohlhaas redoubla de vaillance, et au bout de trois heures de combat, le prince était hors d'état de rallier sa troupe, soit à cause du désordre qui y régnait, soit à cause de ses blessures.

Après cette première action, Kohlhaas se retourna sur le préfet, qu'il attaqua en plein jour et en rase campagne. La perte fut égale des deux côtés ; mais il est probable que le préfet eut été défait s'il n'eût profité de la nuit pour retourner à Wittemberg avec le reste de sa troupe.

Cinq jours après, Kohlhaas était devant Leipzig, mettant le feu à trois points de la ville. Il se nommait, dans le mandat qu'il répandit en cette occasion, un représentant de l'archange Michel, qui était venu, armé du glaive de la justice, livrer une guerre à feu et à sang à l'injustice et à la fausseté des hommes. Du château de Lutzen, dont il s'était emparé, il appelait le peuple à se joindre à lui pour réformer le monde, et cette feuille était signée avec une sorte d'égarement : « Du siége de notre gouvernement provisoire, le château de Lutzen. » Le bonheur des habitans voulut qu'une pluie abondante vînt déjouer les projets de l'incendiaire, et qu'il n'y eût de brûlé qu'une boutique voisine du château de Pleissembourg.

L'effroi et le trouble s'emparèrent de tous les cœurs, lorsqu'on apprit à Leipzig que le gentilhomme devait se trouver au château de Pleissembourg, et que l'on vit s'approcher une bande de deux cents cavaliers envoyés à sa recherche.

Ce fut en vain que les magistrats firent répandre dans les environs la déclaration que le gentilhomme n'était point à Pleissembourg ; le maquignon, dans de semblables feuilles, soutint qu'il s'y trouvait, et que, s'il était vrai qu'il n'y fût pas, il ne s'éloignerait que lorsqu'on lui aurait nommé le lieu de sa retraite.

Le prince de Saxe, instruit de la détresse où se trouvait sa ville de Leipzig, déclara qu'il allait marcher en personne contre Kohlhaas, à la

tête de deux mille hommes. Il fit reprocher sévèrement au préfet Otto de Gorgas le perfide mensonge par lequel il avait rejeté sur Leipzig toute la fureur de l'incendiaire.

Mais il serait impossible de décrire le trouble de toute la Saxe et principalement de la résidence, lorsqu'on y eut connaissance d'une nouvelle affiche où l'on déclarait à Kohlhaas, que le gentilhomme Wenzel s'était enfui à Dresde chez ses cousins Hinz et Kunz de Tronka.

CHAPITRE IV.

Ce fut alors que le docteur Martin Luther, voulant essayer d'user de son influence pour ramener à l'ordre cet homme extraordinaire, fit afficher dans les villes et les villages de l'électorat, le placard suivant, adressé à Kohlhaas.

« Kohlhaas, toi qui te donnes comme envoyé du ciel pour manier le glaive de la justice, téméraire ! aveuglé par la passion de la vengeance, tu t'es couvert de crimes et d'injustices ! Parce que dans une affaire de peu d'importance la cour a refusé de soutenir ton droit, tu te saisis du fer et du feu, et, semblable au loup furieux du désert, tu te jettes avec rage sur les paisibles contrées de ton prince ! Toi qui fais la guerre d'une manière pleine d'astuce et de perfidie, penses-tu, pécheur, être épargné devant le tribunal de ton Dieu, quand le jour viendra où seront examinés les cœurs ?

» Comment pourras-tu dire que la justice te fut refusée, toi, homme haineux, qui, séduit par l'attrait de la vengeance, t'es rebuté d'un premier refus, afin de pouvoir te livrer à toute ta fureur ?

» Est-ce donc un banc de conseillers et d'avocats qui ont refusé ta plainte que tu prends pour ton maître ?

» Et si je te disais, insensé, que ton prince ne sait rien de ton affaire ; que dis-je ? que le prince contre lequel tu te déclares ne connaît pas même ton nom ; que si au jour du jugement tu parais devant Dieu avec la pensée de te plaindre de lui, il pourra répondre : « Seigneur, je ne fis aucun mal à cet homme ; son existence me fut même étrangère ! »

» Sache donc que l'épée que tu portes est celle du brigand et de l'assassin ; tu es un rebelle et non point un serviteur de Dieu. Ce que tu mérites sur la terre, c'est la roue, et dans l'éternité, la damnation que Dieu réserve aux malfaiteurs et aux impies. »

« MARTIN LUTHER »

Le soir, lorsque Sternbald et Waldmann rentrèrent au château, ils virent avec une grande surprise ce placard affiché sur la porte cochère. Ils n'en parlèrent point à Kohlhaas, pensant qu'il ne tarderait pas à l'apercevoir. Mais celui-ci, concentré en lui-même et frappé d'une noire mélancolie, ne sortait que rarement, à la tombée de la nuit, pour donner des ordres rapides. Ce ne fut donc qu'au bout de quelques jours, sortant en grande cérémonie pour faire exécuter deux hommes

qui s’étaient rendus coupables de pillage malgré sa défense, il remarqua cette feuille et la lut d’un bout à l’autre.

Il serait impossible d’exprimer ce que son âme éprouva en voyant la signature de l’homme qu’il aimait et qu’il respectait le plus au monde. Une vive rougeur couvrit son visage, il parut profondément touché, et se tournant vers ses domestiques, il ordonna à Waldmann de seller son cheval et à Sternbald de le suivre au château.

Cette courte exhortation avait suffi pour le retirer de son iniquité ; il dit à Sternbald qu’une affaire de la plus grande importance l’appelant à Wittemberg, il lui laissait pendant son absence, qui devait durer trois jours, le commandement du château de Lützen et de sa troupe. Puis prenant le costume d’un paysan de la Thuringe, il partit.

Arrivé à Wittemberg, il descendit dans un hôtel où il attendit la nuit ; lorsqu’elle fut venue, enveloppé de son manteau et armé de deux pistolets il se rendit chez Luther, et entra dans sa chambre sans se faire annoncer.

Celui-ci, qui était assis à une table couverte de manuscrits et plongé dans de savantes méditations, surpris de voir un homme d’une tournure étrange entrer brusquement et fermer la porte à clef, lui demanda qui il était et ce qu’il voulait. Mais Kohlhaas, tenant respectueusement son chapeau à la main, n’eut pas plutôt prononcé son nom avec le pressentiment de l’horreur qu’il allait causer, que Luther s’écria : « Sors d’ici, ton haleine est la peste, tout ton être est plein d’iniquité ! » et se levant, il courut à la sonnette.

Kohlhaas, sans reculer d’un pas et sortant l’un de ses pistolets de sa ceinture, lui dit : « Seigneur, si vous agitez la sonnette, cette arme va m’étendre mort à vos pieds. Asseyez-vous, et daignez m’écouter ; vous ne sauriez être plus en sûreté parmi les anges qui veillent sur vous, que vous ne l’êtes auprès de moi.

– Kohlhaas, dit Luther en reprenant sa place, que me veux-tu ?

– Je veux changer l’opinion que vous avez de moi. Je veux vous prouver que je ne suis point un homme injuste. Vous m’avez dit que mon prince ne connaissait point mon affaire ; eh bien ! procurez-moi un sauf-conduit, et je vais à Dresde la lui exposer.

– Scélérat ! s’écria Luther, qui donc t’a donné le droit de poursuivre partout le gentilhomme de Tronka, et, parce que tu ne le trouvais point dans son château de Tronkenbourg, de ravager sans pitié tout le pays qui le protège ?

– Personne, digne seigneur. Une dure réponse que je reçus de la cour de Dresde m’a séduit et égaré. J’en conviens, la guerre que j’ai entreprise contre la société est un crime, si, comme vous m’en avez

donné l'assurance, je ne suis point rejeté par elle.

– Rejeté ! répéta Luther en le fixant avec surprise. Quelle folie s'empare de ton esprit ? Qui aurait pu te rejeter de la société ? Qui a jamais vu, en aucun cas, un homme repoussé par elle ?

– J'appelle rejeté, répondit Kohlhaas en joignant les mains, l'homme à qui les lois refusent leur protection. J'ai besoin de cette protection pour la réussite d'un commerce honnête ; c'est elle qui me permet de vivre en paix, dans mon pays ; mais si elle m'est refusée, je deviens semblable au sauvage furieux, et je puis sans crime m'armer, contre la société qui rompt avec moi, de la massue qui seule peut me protéger.

– Qui t'a refusé la protection des lois ? Ne t'ai-je pas écrit que la supplique que tu as adressée au monarque lui était restée inconnue ? Si des juges, si des conseillers refusent, sans l'en informer, de rendre justice à qui elle est due, et s'ils exposent ainsi son saint nom au mépris, quel autre que Dieu a le droit de lui demander compte de son mauvais choix ? Est-ce à toi, criminel ! est-ce à toi à le condamner ?

– Eh bien ! dit Kohlhaas, s'il est vrai que le prince ne m'a point rejeté, je rentre dans la société qu'il protège. Je vous le demande encore, procurez-moi un sauf-conduit pour Dresde ; je licencie la troupe que j'ai laissée à Lutzen, et je porte de nouveau ma plainte devant le tribunal. »

Luther garda le silence quelques instans ; son visage était sévère. Il ne pouvait souffrir l'orgueilleuse position dans laquelle se plaçait cet homme extraordinaire. Il lui demanda enfin ce qu'il voulait du tribunal de Dresde.

« Punition du gentilhomme selon la loi, répondit Kohlhaas ; restitution de mes chevaux dans leur état antérieur, et remboursement des dommages soufferts par moi et par mon valet Herse, mort à Muhlberg.

– Remboursement des dommages ! s'écria Luther. Par Juifs et Chrétiens, ta propre vengeance ne t'a-t-elle pas indemnisé bien au-delà de tes dommages ?

– Dieu me préserve de demander plus qu'il n'est juste. Ma maison et ma ferme et le bien-être que je possédais, je ne les redemande point, pas davantage que le prix de la sépulture de ma femme. Mais la pauvre vieille mère de Herse doit recevoir la valeur des objets laissés à Tronkenbourg par son fils, et le dommage que j'ai éprouvé en manquant la vente de mes chevaux doit être raisonnablement estimé par la cour.

– Insensé ! homme coupable et incompréhensible ! Après que ton épée t'a vengé de la manière la plus sanglante que l'on puisse

imaginer, comment oses-tu exiger la réparation d'un tort si minime ?

– Seigneur, répliqua doucement Kohlhaas, tandis qu'une larme roulait sur sa joue, il m'en a coûté ma femme ; je veux montrer au monde que ma chère Lisbeth ne se mêla point d'une chose injuste. Permettez que j'agisse selon mon désir en ceci ; en toute autre chose je me conformerai à votre volonté.

– Considère, Kohlhaas, combien il eût mieux valu t'adresser au prince avant d'agir comme un furieux ; il t'aurait pleinement satisfait, je n'en doute pas, et si cela n'était point arrivé, n'aurais-tu pas mieux fait encore de pardonner au gentilhomme pour l'amour de ton Sauveur, et de reprendre tes chevaux pour les rétablir dans ton écurie à Kohlhaasenbruck.

– C'est possible, répondit Kohlhaas en faisant quelques pas dans la chambre ; il se peut que j'eusse fait comme vous dites, si j'avais su que le sang de ma femme devait couler. Mais à présent que cette affaire m'a tant coûté, elle doit être poussée à bout, et le gentilhomme sera contraint à restaurer mes chevaux. »

Après un instant de réflexion, Luther dit qu'il écrirait au prince électeur à son sujet ; qu'en attendant, il lui recommandait de se tenir tranquille à son château de Lutzen, où il apprendrait par un nouveau placard si le prince lui accordait une amnistie. « Cependant, ajouta-t-il, pendant que Kohlhaas s'inclinait pour lui baiser la main, il est possible que le prince te refuse cette grâce, car je sais qu'il prépare des troupes pour te surprendre à Lutzen. »

À ces mots, il se leva pour le congédier ; mais Kohlhaas mettant un genou en terre dit qu'il avait encore une grâce à lui demander, c'était de vouloir bien, sans de plus longues préparations, lui accorder le bienfait de la sainte cène.

« Oui, dit Luther en lui jetant un regard scrutateur, je le veux. Tu sais que notre Seigneur, dont tu demandes le corps et le sang, pardonnait à ses ennemis, veux-tu pardonner de même au gentilhomme, reprendre tes chevaux et retourner à Kohlhaasenbruck ?

– Digne seigneur, s'écria Kohlhaas en rougissant et en saisissant la main de Luther, notre divin Sauveur ne pardonna pas à tous ses ennemis. Demandez-moi de pardonner au prince, au châtelain, à l'intendant, aux seigneurs Hinz et Kunz de Tronka, à tous ceux enfin qui m'ont nui dans cette affaire ; mais pour que je puisse pardonner au gentilhomme, il faut d'abord qu'il ait restauré mes chevaux. »

À ces mots, Luther lui tournant le dos avec dédain tira la sonnette pour qu'un domestique vînt éclairer Kohlhaas, et il se remit à son bureau.

Le marchand, confus et les yeux baissés, ouvrit la porte fermée en dedans, que le domestique cherchait vainement à forcer.

Luther jetant un regard de côté sur Kohlhaas dit au domestique de l'éclairer, et celui-ci se plaçant devant la porte entrouverte, attendit qu'il sortît.

« Ainsi, mon seigneur, dit timidement Michel en faisant tourner son chapeau entre ses deux mains, vous me refusez le bienfait de la réconciliation ?

– Avec ton Dieu, oui, répondit sèchement Luther ; avec ton prince, c'est une épreuve que je tenterai, comme je te l'ai promis ; » puis il fit signe au domestique de reconduire aussitôt l'étranger. Kohlhaas, posant ses deux mains sur sa poitrine avec l'expression du plus amer chagrin, sortit de la chambre et disparut.

Le lendemain Luther adressa au prince électeur une lettre où, après avoir jeté un coup d'œil amer sur les seigneurs Hinz et Kunz de Tronka, qui avaient comme tout le monde, en étant instruits, rejeté la plainte du maquignon contre leur cousin, il faisait considérer au prince dont il connaissait toute la générosité, qu'il n'y avait rien de mieux à faire dans de si malheureuses circonstances, que d'accorder au maquignon une amnistie, qui lui permettrait de renouveler sa plainte devant les tribunaux.

L'électeur de Saxe reçut cette lettre en présence du prince Christiern de Meissen, généralissime du royaume, oncle du prince Frédéric, qui avait été blessé à Mühlberg ; du grand chancelier du tribunal, le comte de Wrede ; du comte de Kallheim, président de la chancellerie, et des deux gentilshommes Kunz et Hinz de Tronka, le premier chambellan, le second grand échanson, les amis de jeunesse et les favoris du monarque.

Le chambellan Kunz qui avait, en qualité de conseiller privé de la correspondance, la faculté de se servir des armes et du nom du prince, prit le premier la parole. Après avoir parlé de la plainte du maquignon, qu'il avoua n'avoir point prise en considération, la regardant comme une bagatelle de peu d'importance, il en vint à l'état actuel des choses. Il observa que ni les lois célestes, ni les lois humaines n'avaient pu permettre au maquignon de se faire droit lui-même d'une manière si horrible ; il peignit d'une part l'éclat qu'une négociation avec lui jetterait sur sa tête damnée, et de l'autre l'ignominie qui en résulterait pour la personne sacrée du prince. Cela lui parut si insupportable, que dans le feu de son zèle il prétendit qu'il aimerait mieux que le désir de cet enragé rebelle fût accompli, et voir son cousin forcé à remplir le rôle de palefrenier dans l'écurie de Kohlhaasenbruck, plutôt que de souffrir que le prince acceptât la proposition de Luther.

Le grand chancelier du tribunal comte de Wrede, se tournant à demi vers lui, exprima un vif regret qu'il n'eût pas montré dès l'origine de cette affaire cette vive sollicitude pour la gloire de son maître. Il ajouta qu'il était d'avis que le prince fît usage de son pouvoir pour réparer publiquement l'injustice commise contre le maquignon, considérant que cette seule démarche pourrait calmer le peuple et délivrer le pays des nouveaux malheurs que lui faisaient craindre les forces croissantes de l'incendiaire.

Le prince de Meissen, sur l'invitation que lui fit l'électeur de donner son avis, dit en s'adressant au grand chancelier, qu'il était rempli de respect pour l'opinion qu'il venait d'énoncer ; que cependant, tout en voulant accorder à Kohlhaas le droit qui lui avait été injustement refusé, il ne pensait pas que le mal fait par lui à Wittemberg, à Leipsick et en d'autres lieux encore, dût rester impuni. La paix et l'ordre établi avaient été tellement troublés par cet homme, qu'il serait bien difficile, avec quelque connaissance en droit, de pouvoir le justifier et l'absoudre. C'est pour cela, continua-t-il, qu'il se rangeait à l'opinion du chambellan : il trouvait qu'il n'y avait rien de mieux à faire qu'à marcher contre Lutzen, pour s'y saisir de Kohlhaas.

Le chambellan, prenant deux chaises pour lui et l'électeur, dit, en s'avançant dans la chambre d'un air affable, qu'il se réjouissait qu'un homme d'un si grand mérite et de tant d'esprit se trouvât du même sentiment que lui dans une affaire aussi importante. Mais l'électeur, tenant la chaise qu'il lui présentait sans s'y asseoir, rassura qu'il n'avait aucune raison de se réjouir, parce qu'avant d'employer ce moyen, il se croirait obligé de lui intenter un procès au nom de l'État pour le mauvais usage qu'il avait fait du pouvoir ; « car, s'écria-t-il, avant de punir Kohlhaas, n'est-il pas de toute justice de prononcer une sentence contre celui qui a mis l'épée entre ses mains ? »

Mais, voyant qu'il avait affligé le chambellan, il se retira en rougissant vers la fenêtre.

Le comte de Kallheim, après une pause embarrassante pour les deux parties, fit observer que l'on pourrait, avec le même droit, faire un procès au prince Frédéric qui avait marché contre Kohlhaas, et que de cette manière on ne sortirait pas du cercle magique dans lequel on se trouvait.

L'échanson Hinz de Tronka, s'approchant de la table, déclara qu'il ne comprenait pas que des hommes d'une si haute sagesse se trouvassent embarrassés sur le choix d'une détermination qui semblait si simple. Le maquignon avait, à sa connaissance, promis de renvoyer sa troupe, si on lui accordait un sauf-conduit ; mais il ne s'ensuivait point que l'on dût lui accorder une amnistie pour les atrocités dont il s'était chargé, deux choses que le docteur Luther ainsi que le prince ne

devaient point confondre. « Si sa plainte contre le gentilhomme a été rejetée, ajouta-t-il en posant l'index sur le bout de son nez, cela n'excuse ni ses meurtres, ni ses brigandages. »

Ce sage stratagème satisfit également tous les assistans, et il méritait certainement l'approbation du monde et de la postérité.

L'électeur, voyant que le prince ainsi que le chambellan ne répondaient à ce discours que par un regard d'approbation, leva la séance en disant qu'il examinerait lui-même jusqu'au prochain conseil les différentes opinions qui venaient d'être débattues.

Il paraît que la mesure préliminaire dont le prince avait parlé, étant trop cruelle à son cœur sensible à l'amitié, lui ôta tout désir d'entreprendre l'expédition préparée contre Kohlhaas. Il se tint, au contraire, à l'opinion plus modérée du grand chancelier, comte de Wrede, qui lui fit judicieusement observer que l'armée de Kohlhaas, de quatre cents hommes, ne tarderait pas à tripler, vu le mécontentement général causé par l'injustice et la dureté du chambellan.

Se décidant à suivre le conseil de Luther, l'électeur remit toute la conduite du procès qui allait avoir lieu, entre les mains du comte de Wrede.

Peu de jours après, on vit paraître l'édit suivant :

« Moi, etc., etc., prince électeur de Saxe, en considération de la prière du docteur Martin Luther, j'accorde à Michel Kohlhaas, marchand de chevaux du Brandenbourg, un sauf-conduit pour Dresde, sous la condition qu'il posera les armes d'ici à trois jours et licenciera sa troupe. Dans le cas où il refuserait de profiter de cette grâce pour venir présenter sa plainte devant la cour, il sera poursuivi et puni avec toute la rigueur des lois, pour avoir entrepris de se venger lui-même ; dans le cas contraire, il obtiendra complète amnistie pour lui et pour tous les complices de ses violences. »

Kohlhaas n'eut pas plutôt connaissance de cet édit, qu'il congédia ses gens, donnant à chacun de l'argent et des directions. Il laissa tout ce qu'il avait en armes et en équipage de guerre dans le château de Lutzen, comme propriété de l'État, et après avoir remis à Waldmann une lettre adressée à son voisin de Kohlhaasenbruck, pour tenter de racheter sa ferme, et envoyé Sternbald à Schwérin chercher ses enfans, qu'il voulait avoir auprès de lui, il se rendit à Dresde, emportant, en papier, le peu d'argent qui lui restait.

CHAPITRE V.

Le jour commençait à paraître sur les créneaux de la ville, où tout reposait encore, lorsque Kohlhaas frappa à la porte de sa propriété dans le faubourg de Dresde.

Grâce à la complaisance de son voisin le bailli, elle lui appartenait encore.

Au bout de quelques heures il pria le vieux Thomas, régisseur de la maison, d'aller dire au prince de Meissen que lui Kohlhaas, maquignon, était arrivé.

Le prince, se rendant aussitôt à son invitation, arriva accompagné de sa suite et d'une foule nombreuse de curieux. Car la nouvelle s'était déjà répandue que l'ange exterminateur, qui portait partout le fer et le feu, venait d'entrer dans les murs de Dresde.

Après avoir pénétré jusqu'à la chambre où Kohlhaas, à demi vêtu, était occupé à déjeûner, le prince lui demanda s'il était le marchand de chevaux.

« Oui, » dit Kohlhaas en lui présentant son porte-feuille ; et il ajouta qu'il avait congédié sa troupe, et qu'il était venu à Dresde d'après la permission du prince, pour y porter sa plainte contre le gentilhomme de Tronka.

Le prince, jetant sur lui un regard pénétrant, le considéra de la tête aux pieds, puis il parcourut les papiers contenus dans le porte-feuille, se faisant expliquer ce que signifiaient divers actes, signés du château de Lutzen ; il lui fit ensuite des questions sur ses enfans, sur sa fortune, sur le genre de vie qu'il comptait mener à l'avenir ; et s'étant assuré par toutes ses réponses que l'on n'avait plus rien à craindre de lui, il lui rendit son porte-feuille, et lui dit que son procès commencerait dès qu'il aurait parlé au grand chancelier du tribunal, le comte de Wrede. « Pour le moment, ajouta-t-il en s'approchant de la fenêtre, et en regardant la foule qui s'était assemblée devant la maison, je vais te laisser une garde ; tu en as besoin pour ta sûreté ici, aussi bien que pour t'accompagner lorsque tu sortiras.

– Mais, dit Kohlhaas d'un air incertain, me donnez-vous votre parole de la supprimer dès que j'en exprimerai le désir ? »

Le prince répondit que cela allait sans dire ; et, lui présentant trois de ses lansquenets, il leur dit que l'homme auprès duquel il les laissait était libre, et que leur devoir était de le protéger contre les insultes du

peuple. Puis, saluant Kohlhaas, il s'éloigna.

Vers midi, Kohlhaas, accompagné de ses trois lansquenets, et suivi d'une foule innombrable qui, le voyant bien gardé, n'osait lui faire aucun mal, se rendit chez le chancelier du tribunal. Celui-ci, après l'avoir introduit avec beaucoup de bonté dans sa chambre d'audience, s'entretint avec lui pendant deux heures de tout ce qui s'était passé depuis l'origine de sa dispute avec le gentilhomme jusqu'à ce jour, puis il l'adressa, pour la rédaction de sa plainte, à l'un des plus célèbres avocats de la ville.

Cependant le gentilhomme, sommé de venir répondre à la plainte portée contre lui par Michel Kohlhaas, fut tiré de sa prison de Wittemberg, et ne tarda pas à arriver chez ses cousins Hinz et Kunz, où il fut reçu avec la plus grande amertume et le plus profond mépris. Ils le nommèrent un misérable et un indigne, qui avait apporté la honte sur toute sa famille, et le prévinrent qu'il perdrait immanquablement son procès, et qu'ils lui conseillaient de se préparer à remplir ses devoirs de palefrenier.

Le gentilhomme répondit d'une voix faible et tremblante qu'il était le plus malheureux des hommes ; il jura n'avoir rien su de toute cette affaire, que le châtelain et l'intendant avaient seuls conduite ; et, se jetant sur une chaise, il les pria de ne point l'accabler de reproches inutiles, qui ne servaient qu'à rendre ses maux encore plus insupportables.

Le lendemain, les seigneurs de Tronka envoyèrent chez les fermiers de Tronkenbourg pour avoir des nouvelles des chevaux oubliés depuis l'incendie du château. Mais tout ce qu'ils purent apprendre des habitans des environs, fut qu'un valet avait été contraint à les sauver des flammes par l'incendiaire lui-même. La vieille intendante goutteuse, qui s'était enfuie à Meissen, assura que le domestique était sorti des frontières avec les chevaux, le lendemain de cet horrible jour. Des hommes de Dresde, qui avaient passé à Wildsruf quelques jours après l'incendie, dirent qu'ils y avaient rencontré un garçon avec deux chevaux éthiques qui, ne pouvant aller plus loin, avaient été vendus à un berger. Un messager, envoyé aussitôt à Wildsruf, rapporta la nouvelle que le berger les avait déjà revendus on ne savait à qui, et que le bruit courait même qu'ils étaient morts et enterrés à la voirie de Wildsruf.

On comprend aisément que c'était la chose que pouvaient le plus désirer les seigneurs de Tronka, qui avaient craint (leur cousin se trouvant sans écurie) que les chevaux ne fussent mis dans une des leurs pour y être restaurés.

Ils désirèrent avoir une certitude entière à cet égard ; c'est pourquoi

le gentilhomme Wenzel de Tronka adressa, comme seigneur féodal et justicier, une lettre au juge de Wildsruf, où il donnait la description exacte des chevaux de Kohlhaas, et lui ordonnait de les chercher dans le village, et, s'ils s'y trouvaient encore, de les faire conduire chez le chambellan Kunz à Dresde.

Peu de jours après, un homme arriva sur la place du marché, traînant derrière sa charrette deux chevaux maigres et exténués. Le malheur du gentilhomme, et encore plus celui de Kohlhaas, voulut que ce fussent les chevaux de ce dernier, qui étaient tombés entre les mains de l'écorcheur de Dobbeln.

Les seigneurs de Tronka, instruits de l'arrivée de cet homme, se rendirent sur la place du marché, suivis de plusieurs cavaliers.

Le gentilhomme eut à peine aperçu les chevaux, qu'il dit, d'un air troublé, que ce n'étaient pas ceux de Kohlhaas. Mais le seigneur Kunz, jetant sur lui un regard plein de colère, s'avança vers l'écorcheur, et ouvrant son manteau pour lui laisser voir ses ordres et sa dignité, lui demanda si c'étaient là les chevaux qui avaient été vendus par le berger de Wildsruf.

L'écorcheur, très-occupé à donner à boire au cheval gras et robuste qui était attelé à la charrette, répondit sans se déranger :

« Les noirs qui sont attachés là derrière, je les ai achetés à un gardeur de pourceaux ; » puis, se baissant pour reprendre le seau qu'il avait posé devant sa bête, il ajouta que le maire de Wildsruf lui avait ordonné de les amener chez le seigneur Kunz de Tronka.

À ces mots, il se releva, et répandit dans la rue toute l'eau qui restait dans le seau.

Le chambellan, voyant que les manières de cet homme excitaient la risée du peuple, lui dit qu'il était lui-même le seigneur Kunz de Tronka, et que les chevaux qu'il avait amenés devaient, après avoir été sauvés de l'incendie de Tronkenbourg, avoir été vendus à un berger de Wildsruf, duquel les tenait sans doute le marchand de pourceaux.

Le rustre, replaçant le seau sur sa charrette, répondit qu'il remettrait les chevaux contre l'argent qui lui avait été promis ; que, du reste, il ne savait rien de ce qui s'était passé auparavant, ni si le marchand de cochons les tenait de Pierre, de Paul, ou du berger de Wildsruf ; qu'il lui suffisait de savoir qu'il ne les avait pas volés ; et enfilant son fouet dans sa ceinture, il se dirigea vers un cabaret voisin. Le chambellan, qui pensait bien que ces chevaux ne pouvaient être que ceux par qui le diable était entré dans la Saxe, retint l'écorcheur, et somma son cousin de s'expliquer. Celui-ci dit en tremblant de tous ses membres, que le plus prudent serait d'acheter les chevaux, qu'ils fussent ou non ceux de Kohlhaas. Le seigneur Kunz, maudissant le père

et la mère qui l'avaient engendré, se tourna vers la foule, tout-à-fait incertain sur ce qu'il devait faire. Trop orgueilleux pour quitter la place où il voyait bien que le peuple n'attendait que son départ pour rire de lui, il appela le baron de Wenk, un de ses amis, qui passait dans la rue, et le pria de se rendre aussitôt chez le comte de Wrede, pour le prier d'amener Kohlhaas sur la place du marché.

Kohlhaas était précisément en conférence avec le comte de Wrede, lorsque le baron entra dans le cabinet du chancelier. Celui-ci, mettant de côté les papiers qu'il examinait, se leva d'un air impatient. Le baron lui exposa la situation dans laquelle se trouvaient les seigneurs de Tronka, et dit que l'écorcheur de Dobbeln était arrivé avec des chevaux dans un état si déplorable, que le gentilhomme ne pouvait les reconnaître pour ceux du marchand. « Ayez donc la bonté, ajouta-t-il, de faire prendre le maquignon chez lui, pour qu'il soit conduit sur la place du marché. »

Le grand-chancelier, ôtant ses lunettes, répondit au baron qu'il était doublement, dans l'erreur ; premièrement, s'il croyait qu'il n'y eût pas d'autre moyen de se tirer d'embarras que l'inspection oculaire de Kohlhaas, et secondement, s'il se figurait que lui, grand-chancelier, se croirait obligé de faire conduire Kohlhaas partout où ce serait le bon plaisir du gentilhomme. Puis, lui présentant le maquignon, qui s'était retiré à l'écart, il le pria de lui faire sa commission en personne.

Kohlhaas, sans rien laisser voir de ce qui se passait dans son âme, dit qu'il était prêt à le suivre ; et s'approchant de la table, devant laquelle le chancelier avait repris sa place, il rassembla ses papiers dans son porte-feuille, tandis que le baron le considérait en ouvrant de grands yeux. Ensuite ils se rendirent, accompagnés des trois lansquenets, sur la place en question.

Le chambellan, qui avait avec peine conservé son sang-froid en présence du peuple, s'avança vers eux dès qu'il les aperçut, et demanda à Kohlhaas, en lui montrant la charrette, si c'étaient là ses chevaux.

Le marchand, après avoir tiré son chapeau devant le seigneur qu'il ne connaissait pas, jeta les yeux sur les pauvres bêtes qui, la tête basse, les jambes faibles et tremblantes, regardaient tristement et sans le manger, le foin qui était devant elles.

« Ce sont bien mes chevaux, dit-il ; puis, saluant encore une fois, il se mêla à la foule. Le chambellan, s'approchant d'un pas fier vers l'écorcheur, lui jeta une bourse, qu'il releva sans cesser de se gratter la tête avec un vieux peigne de plomb. Le seigneur Kunz appela l'un de ses valets, et lui ordonna de détacher les bêtes et de les emmener chez lui. Celui-ci, à l'appel de son maître, sortit d'une bande d'amis et de parens qu'il avait trouvés dans la foule ; mais à peine avait-il saisi le

licol, que maître Himbold, son cousin, vint le prendre par le bras, et l'entraînant loin de la charrette, s'écria qu'il ne devait point toucher à ces bêtes éthiques. Il s'approcha ensuite du chambellan, qui était resté muet d'indignation, et il lui dit qu'il pouvait chercher une autre personne pour lui rendre ce service. Le chambellan, écumant de rage, se jeta sur maître Himbold, et le saisissant à la gorge, lui demanda de quel droit il empêchait ses valets de remplir leur devoir.

« Noble seigneur, répondit le maître en faisant un effort qui le délivra des mains du chambellan, un garçon de vingt ans est en âge de savoir ce qu'il doit faire, sans que personne ait besoin de l'influencer. Demandez-lui s'il veut seulement toucher les chevaux attachés à cette charrette. S'il le veut après ce que je lui ai dit, ainsi soit-il ; mais, à mon avis, il fera bien de les faire écorcher au plus tôt. »

À ces mots, le chambellan, se tournant avec dignité vers son valet, lui demanda s'il était décidé à suivre ses ordres, et à conduire les chevaux jusqu'à ses écuries. Le jeune homme, murmurant quelques invectives contre ces bêtes du diable, tourna le dos à son maître, qui, transporté de colère, le poursuivit dans la foule, lui arracha les armoiries de sa maison qu'il portait à son chapeau, et le chassa, à coups de plat de sabre, de son service et de la place. Maître Himbold, s'élançant sur le chambellan, le renversa. En vain le gentilhomme Wenzel, tout en cherchant à s'échapper de la mêlée, cria-t-il aux chevaliers de secourir son cousin ; avant qu'ils eussent fait un pas pour cela, le peuple était acharné sur le seigneur Kunz, qui ne dut la vie qu'à l'arrivée fortuite d'une bande d'archers. L'officier, après avoir dispersé la foule, arrêta maître Himbold, qui fut conduit en prison, tandis que le chambellan, couvert de sang, fut emporté au château par deux amis.

C'est ainsi qu'un malheureux destin semblait attaché à toutes les tentatives justes et raisonnables que faisait Kohlhaas pour obtenir le droit qui lui avait été refusé.

L'écorcheur de Dobbeln ayant fini son affaire, et ne voulant pas s'arrêter davantage, attacha les chevaux à une borne, où ils restèrent exposés aux railleries de tous les bandits et des garçons de rues jusqu'à *ce* que la police ayant trouvé convenable de s'en occuper, les fit prendre par un écorcheur de la ville.

Il paraissait tout-à-fait invraisemblable que les chevaux pussent jamais être remis en état de rentrer à l'écurie de Kohlhaasenbruck, et supposé que cela eût été possible, il en serait résulté une si grande honte pour la famille du gentilhomme, qui était une des premières et des plus nobles de l'État, qu'il semblait beaucoup plus sage d'offrir à Kohlhaas une indemnité en argent. Celui-ci n'attendait plus que les ouvertures du gentilhomme ou de ses parens pour lui accorder pardon

et oubli de tout ce qui s'était passé.

Mais c'était précisément pour faire ces ouvertures qu'il en coûtait à l'orgueil des chevaliers de Tronka.

Le chambellan, encore aigri par les blessures qu'il avait reçues, se plaignit au prince de ce qu'après avoir exposé sa vie pour faire aller les choses selon ses vœux, il se voyait encore obligé de sacrifier son honneur en s'abaissant jusqu'à la prière devant un homme qui n'avait attiré sur sa famille que honte et que ruine.

CHAPITRE VI.

C'est là qu'en étaient les choses à Dresde, lorsqu'un orage se formant à Lutzen, vint fondre sur la tête du malheureux Kohlhaas, et ranimer les espérances des seigneurs de Tronka, qui résolurent d'en profiter pour le perdre.

Jean Nagelschmidt, l'un des hommes réunis par Kohlhaas et congédiés par lui à l'apparition de l'amnistie, avait trouvé bon de rassembler de nouveau, sur les frontières de la Bohème, une partie de ses anciens camarades, et de faire pour son propre compte le métier que lui avait enseigné le maquignon. Ce misérable, pour imposer aux coquins qui se joignaient à lui et donner plus d'éclat à ses brigandages, se disait le défenseur de Kohlhaas. Il prétendait que l'amnistie promise à ceux qui retourneraient tranquillement dans leurs foyers n'avait point été tenue, et que Kohlhaas lui-même, par la plus lâche perfidie, avait été arrêté dès son arrivée à Dresde et mis entre les mains d'une garde. Dans des placards semblables à ceux de Kohlhaas, il invitait les chrétiens à venir se joindre à lui pour veiller à l'exécution de l'amnistie promise par le prince. Dans le fait, il ne s'intéressait nullement au sort de Kohlhaas, et tout cela n'était qu'un prétexte pour pouvoir se livrer de nouveau au désordre et au pillage.

Les chevaliers ne purent cacher leur joie à la pensée de la nouvelle face qu'allait prendre toute cette affaire. Ils répandirent le bruit que Nagelschmidt avait pris les armes d'accord avec Kohlhaas, que celui-ci, après un faux semblant de soumission, avait caché sa troupe dans les forêts des environs, où elle n'attendait qu'un signal de lui pour en sortir de nouveau avec le fer et le feu.

Le prince Christiern de Meissen, très-mécontent de cette tournure des choses, voulut avoir un entretien avec Kohlhaas.

Il le fit demander, et le marchand s'y rendit avec ses deux fils que Sternbald lui avait ramenés du Mecklembourg.

Après lui avoir fait quelques questions sur l'âge et le nom de ses enfans, le prince s'ouvrit à lui sur la rébellion de son ancien domestique Nagelschmidt, et lui présentant le mandat de cet homme, il lui demanda ce qu'il avait à dire pour sa justification.

Quelque vif et profond effroi qu'il ressentît à la vue de ce papier, le maquignon eut cependant peu de peine à se justifier devant un homme aussi juste que le prince, des préventions qui l'accusaient. Quelques papiers qu'il avait sur lui, lui prouvèrent aussitôt l'invraisemblance de

son accord avec Nagelschmidt, qu'il avait résolu de faire pendre à Lutzen pour le punir de son insubordination, lorsque l'amnistie avait paru. Ils s'étaient quittés ennemis mortels.

Kohlhaas, sur l'invitation du prince, écrivit sous ses yeux une lettre à Nagelschmidt pour lui représenter toute l'indignité de sa rébellion, et l'avertir qu'en réunissant de nouveau ses gens après la publication de l'amnistie, il avait attiré sur lui toute la colère des lois.

Le prince ayant rassuré Kohlhaas en lui rappelant que tant qu'il serait à Dresde l'amnistie ne pouvait être rompue, il baisa encore une fois les enfans, leur donna quelques fruits qui étaient sur la table, serra la main du marchand et le salua.

Tous les efforts du grand-chancelier pour terminer ce procès avant que quelque nouvelle charge contre Kohlhaas vînt aggraver sa cause, furent paralysés par ceux des seigneurs de Tronka, dont le but était au contraire de le traîner en longueur. Renonçant à l'aveu muet de la faute qu'ils avaient opposé jusqu'alors à l'accusation, ils commencèrent à la nier entièrement. Ils prétendirent, tantôt que les chevaux de Kohlhaas avaient été retenus au château sans le consentement du gentilhomme, par la seule volonté du châtelain et de l'intendant, tantôt qu'ils avaient été attaqués d'une violente maladie, peu après leur établissement à Tronkenbourg, et enfin ils produisirent un édit par lequel, douze ans auparavant, le passage des chevaux du Brandenbourg en Saxe avait été momentanément défendu à cause d'une maladie du bétail. Par ce document, clair comme le jour, la compétence du gentilhomme pour arrêter les chevaux sur la frontière se trouvait pleinement établie.

Kohlhaas ayant reçu de son digne voisin de Kohlhaasenbruck la permission de reprendre sa ferme, sous la condition d'un petit dédommagement, imagina de se servir du prétexte que sa présence était nécessaire pour terminer cet arrangement, afin de forcer ses juges à prendre une décision et à prononcer sur son destin.

Il se rendit chez le grand-chancelier, et, lui montrant la lettre de son voisin, il dit que sa présence ne paraissant pas nécessaire à Dresde dans ce moment, il désirait aller passer à Kohlhaasenbruck huit ou dix jours, au bout desquels il promettait d'être de retour.

Le grand-chancelier, prévoyant tout le tort que pourrait lui faire une absence de quelques jours, dans de pareilles circonstances, lui répondit d'un air mécontent que sa présence était plus nécessaire que jamais pour que le jugement ne se prononçât pas en faveur de ses adversaires.

Mais Kohlhaas l'ayant assuré qu'il avait une entière confiance en son avocat, et renouvelant sa demande, le grand-chancelier, après une

pause, lui dit qu'il n'avait qu'à demander un permis au prince de Meissen.

Kohlhaas, qui lisait dans le cœur du grand-chancelier, s'affermit toujours davantage dans sa résolution, et se plaçant à sa table, il écrivit au prince de Meissen, comme chef du gubernium, pour obtenir de lui la permission de se rendre, pour quelques jours, à Kohlhaasenbruck.

Il reçut du baron Siegfried de Wenk, qui remplaçait le prince de Meissen au gubernium, pendant son séjour dans ses terres, la réponse que son désir serait exposé à son altesse le prince électeur, dont on lui ferait connaître la volonté.

Kohlhaas, dont le cœur commençait à battre avec inquiétude, attendit quelques jours la décision du prince ; une semaine s'étant écoulée tout entière sans qu'il reçût aucun message de la cour, il se décida à renouveler sa demande.

Mais quelle fut sa surprise lorsque, le soir du jour suivant, après avoir vainement attendu la réponse désirée, il vit de sa fenêtre que sa garde avait abandonné le pavillon qui lui avait été assigné pour demeure.

Thomas, qu'il appela pour lui demander ce que cela signifiait, répondit en soupirant :

« Monsieur, tout ne va pas comme cela devrait aller. Les lansquenets sont plus nombreux aujourd'hui ; ils se sont dispersés tout à l'entour de la maison. Il y en a deux, armés de lances, à la porte de la rue, deux à celle du jardin, et trois autres se sont établis dans l'antichambre, où ils prétendent passer la nuit. »

Kohlhaas devint pâle comme la mort. Il entendit au même instant un cliquetis d'armes, qui lui prouva la vérité de ce que venait de lui dire le vieux Thomas.

Quelque peu d'envie qu'il eût de dormir, il se mit au lit, où sa résolution fut bientôt prise pour le lendemain. Rien ne lui déplaisait plus, dans le gouvernement, que l'apparence de justice sous laquelle l'amnistie était rompue indignement. S'il était réellement prisonnier, ce qui semblait hors de doute, il voulait savoir pourquoi.

Le lendemain matin, il fit atteler sa voiture, disant qu'il voulait aller dîner à Lokwitz, chez un de ses anciens amis, qu'il avait rencontré à Dresde, et qui l'avait invité à le visiter avec ses enfans.

Les lansquenets, voyant ses préparatifs, envoyèrent secrètement un des leurs à la ville, et peu de minutes après, Kohlhaas, qui paraissait tout occupé de l'habillement de ses enfans, remarqua quelques archers, qui entrèrent avec leur officier dans la maison en face de la sienne.

Il fit approcher sa voiture, y plaça ses deux fils, et après avoir

consolé ses petites filles, auxquelles il avait ordonné de rester avec la fille du vieux Thomas, il y monta lui-même, en disant aux lansquenets qu'ils n'avaient pas besoin de l'accompagner. Mais à peine était-il assis, que l'officier des archers, sortant avec sa suite de la maison où il était entré, vint lui demander où il allait, et pourquoi il ne se faisait pas suivre de la garde que lui avait donnée le prince de Meissen.

Kohlhaas répondit en souriant qu'il allait chez un ami, dans la maison duquel il serait parfaitement en sûreté, et qu'il voulait profiter de la liberté que le prince lui avait accordée de ne plus se servir de la garde, dès qu'il le trouverait convenable.

L'officier prétendit que le baron de Wenk, qui était en ce moment le chef de la police, lui avait ordonné de le faire garder soigneusement, et il le pria, puisqu'il ne voulait pas se faire accompagner de ses lansquenets dans sa partie de plaisir, de venir avec lui au gubernium pour éclaircir le malentendu qui, sans doute, causait ce conflit.

Kohlhaas, impatient de voir enfin son sort se décider, lui dit qu'il était prêt à le suivre. Le cœur vivement ému, il fit rentrer les enfans, et se rendit avec l'officier au gubernium.

Le baron de Wenk se trouvait en ce moment même en conférence avec un des hommes de la bande de Nagelschmidt que l'on venait d'arrêter. Dès qu'il aperçut Kohlhaas, il lui demanda durement ce qu'il voulait ; et celui-ci lui exposa humblement le désir qu'il avait d'aller à Lokwitz sans être accompagné des lansquenets. Le baron, changeant de couleur, lui répondit qu'il ferait bien de se tenir tranquille dans sa maison, et de renoncer à la bonne chère qu'il comptait faire chez son ami.

Puis se tournant vers l'officier, il lui rappela qu'il avait reçu l'ordre de veiller sur cet homme, et de ne le laisser sortir que sous la garde de six lansquenets armés.

« Quoi ! s'écria Kohlhaas, suis-je donc prisonnier, et dois-je croire que l'amnistie qui m'a été accordée à la face du monde soit si indignement violée ?

– Oui, oui, oui, » lui répondit le baron d'un air emporté ; puis lui tournant le dos, il retourna auprès de l'homme de Nagelschmidt.

Kohlhaas quitta la salle rempli de tristesse ; car il voyait bien qu'il venait de perdre le dernier espoir de se sauver par la fuite. Cependant il se félicitait intérieurement de se voir délivré de l'obligation de rester fidèle aux articles de l'amnistie.

Nagelschmidt, vivement repoussé de tous les côtés dans les vallées de l'Erzgebirge, prêt à succomber, et privé de tout secours, tenta d'intéresser Kohlhaas à son destin.

Étant instruit de la manière dont il était traité à la cour, il pensa qu'il ne lui serait pas difficile de l'engager à changer l'inimitié qui régnait entre eux en une nouvelle alliance.

Il lui envoya, par un de ses hommes, une lettre à peine lisible, où il lui offrait, à condition qu'il viendrait à Altembourg se remettre à la tête de sa troupe, tous les moyens de s'échapper de Dresde ; il lui promettait d'être à l'avenir plus soumis qu'auparavant, et de lui donner la première preuve de sa fidélité en venant lui-même l'arracher de sa prison.

Le jeune homme, porteur de cette lettre, eut le malheur d'être attaqué d'une fièvre violente, dans un village voisin de Dresde. Pendant le cours de sa maladie, la lettre tomba entre les mains des gens qui le secouraient, et dès qu'il fut rétabli, il fut arrêté et conduit par la garde au gubernium.

Le baron de Wenk, instruit de cette circonstance, se rendit chez le prince électeur, où se trouvaient réunis les seigneurs Kunz et Hinz de Tronka et le président de la chancellerie, comte de Kallheim. Ces messieurs furent de l'avis qu'il fallait aussitôt arrêter Kohlhaas, et porter contre lui une grave accusation pour ses secrètes relations avec Nagelschmidt, considérant que la lettre écrite par ce dernier ne pouvait avoir été que la suite d'une alliance antérieure avec le maquignon.

Le prince électeur se refusait encore à rompre l'amnistie accordée par lui à Kohlhaas ; il lui semblait au contraire que cette lettre établissait la probabilité qu'il n'existait aucune alliance entre lui et Nagelschmidt, et il résolut qu'avant de rien entreprendre on lui ferait remettre la lettre, et que l'on déciderait de son sort d'après sa réponse.

Le lendemain le jeune homme fut tiré de sa prison, conduit au gubernium, où le baron lui remit sa lettre ; et sous la promesse de le soustraire au châtiment qui l'attendait, il lui ordonna de la porter à Kohlhaas, comme si rien n'était arrivé.

Le maquignon, qui, quelques jours auparavant, aurait pour toute réponse livré le messager entre les mains des lansquenets, aigri maintenant par l'injustice du prince qui l'avait fait prisonnier, et persuadé qu'il était perdu sans retour, regarda le jeune homme avec tristesse, et lui demanda de revenir au bout de quelques heures ; puis il écrivit à Nagelschmidt qu'il acceptait sa proposition de reprendre le commandement de sa troupe, qu'il le priait en conséquence de lui envoyer une voiture et deux chevaux dans la ville neuve de Dresde, et deux cavaliers hardis et courageux pour l'aider à se débarrasser de ses lansquenets, dans le cas où il ne pourrait les gagner ; qu'il refusait du reste sa présence à Dresde, la regardant comme inutile et dangereuse. Il joignit à ce billet un rouleau de vingt couronnes d'or pour

l'indemniser de ses frais.

Le messager étant revenu vers le soir, il lui remit le tout, en le priant de bien remplir son message.

Tout-à-fait indifférent à la rebellion de Nagelschmidt, son intention était de se rendre à Hambourg avec ses cinq enfans, de s'y embarquer pour le Levant, pour les Indes orientales, ou pour toute autre contrée où le soleil luirait sur des hommes différens de ceux qu'il connaissait ; car l'affaire de ses chevaux avait rempli son âme d'amertume et de haine contre l'humanité.

À peine la réponse de Kohlhaas fut-elle parvenue au château, qu'il fut arrêté par un ordre émané du cabinet du prince électeur, chargé de lourdes chaînes, et conduit dans la tour. Interrogé sur sa lettre à Nagelschmidt, il ne put nier qu'il l'avait écrite, et n'ayant rien à dire pour sa justification, il fut condamné à la marque et aux galères.

Ce fut à cette époque que l'électeur de Brandenbourg, animé du désir de sauver Kohlhaas, adressa à la cour de Saxe un édit par lequel il réclamait son sujet, le maquignon de Kohlhaasenbruck.

Le vaillant capitaine Henri de Geusau l'avait instruit depuis peu de l'histoire de cet homme extraordinaire, et de la faute dont s'était rendu coupable son archichancelier, le comte de Kallheim. Le prince, indigné de la complicité de ce parent du gentilhomme, l'avait aussitôt disgracié et remplacé par Henri de Geusau, qu'il chargea du soin de secourir Kohlhaas.

Celui-ci, rempli de pitié pour le malheureux auquel il s'était toujours intéressé, résolut d'employer tous ses moyens à le sauver.

Il demanda, au nom de son prince et des lois divines et humaines, qu'on lui livrât Kohlhaas pour qu'il fût puni des forfaits dont il était accusé, selon les lois du Brandenbourg ; de plus, il réclamait la permission d'envoyer à la cour de Dresde un procureur qui plaiderait de nouveau, au nom de Kohlhaas, et lui ferait obtenir justice pour la malheureuse affaire des chevaux.

Après un premier refus, l'archi-chancelier de Geusau déclara que son prince saurait soutenir ses droits, que Kohlhaasenbruck était sur le territoire brandenbourgeois, et que la sentence exécutée contre l'un de ses sujets serait regardée comme une atteinte aux droits des nations.

L'électeur de Saxe, effrayé par la nouvelle de l'alliance que la couronne de Pologne venait de former contre lui avec la cour de Berlin, trouva prudent, ainsi que le chambellan Kunz et le prince Christiern, de consentir à ce que demandait Henri de Geusau.

Kohlhaas fut cédé à la cour de Berlin qui, après s'être informée de l'accusation portée contre le maquignon, résolut d'en appeler à

l’empereur, et lui envoya pour cela une relation détaillée de la guerre de Kohlhaas dans la Saxe, et de la rupture indigne de l’amnistie qui lui avait été accordée.

Huit jours après, le maquignon partit de Dresde avec ses cinq enfans, escorté par le chevalier Frédéric de Malzahn, que l’électeur de Brandenbourg lui avait envoyé avec six chevaliers.

CHAPITRE VII.

Le comte Aloyse de Kallheim, possesseur d'une vaste propriété sur les frontières de la Saxe, avait invité son gracieux seigneur à venir honorer de sa présence une grande partie de chasse à laquelle devait assister toute la cour. Des tentes dressées sur le penchant d'une colline au bord de la route de Dahne offraient un abri contre l'ardeur du soleil à la brillante société qui s'y réunissait pour se reposer des fatigues de la chasse, et pour y savourer, au son joyeux de mille instrumens, les douceurs d'un repas champêtre.

Le prince électeur, la poitrine à demi découverte, et le chapeau orné d'une branche verte, selon la mode des chasseurs, était nonchalamment assis à côté de dame Héloïse, la femme du chambellan Hanz, qui quelques années auparavant avait été l'objet de ses premières amours.

« Buvons à la santé du malheureux qui passe sur la grande route, quel qu'il puisse être, » dit-il à la noble dame en lui présentant une coupe, et lui montrant la voiture escortée de cavaliers qui passait lentement le long des tentes.

Dame Héloïse, jetant sur lui un regard plein d'admiration et de respect, se leva pour répondre à son invitation, lorsque le comte de Kallheim s'approcha d'un air embarrassé, et dit en balbutiant que l'homme qui passait en voiture n'était autre que Michel Kohlhaas. Tout le monde fut étonné, parce que l'on savait qu'il avait quitté Dresde six jours auparavant.

Le chambellan se hâta de renverser sa coupe sur la terre, et le prince posa la sienne en rougissant.

Le chevalier de Malzahn ayant salué avec respect la compagnie qu'il ne connaissait pas, les convives reprirent le cours de leurs plaisirs, sans s'inquiéter davantage de l'infortuné maquignon, dont le voyage avait été si fort prolongé par la maladie d'un de ses enfans.

Vers le soir, toute la société s'étant dispersée pour jouir du spectacle d'un cerf aux abois, dame Héloïse, appuyée sur le bras du prince, s'égara jusqu'à la chaumière où Kohlhaas et son escorte s'étaient arrêtés pour la nuit. Dame Héloïse, très-curieuse de connaître cet homme extraordinaire, entraîna le prince en l'assurant qu'il était méconnaissable dans ses habits de chasse. Celui-ci, incapable de résister à ses instances, enfonça son chapeau sur ses yeux, et disant avec amour : « Folie, tu gouvernes le monde, et ton trône est la bouche

d'une belle femme, » il entra avec elle dans la maison.

Kohlhaas, assis sur un tas de paille, le dos appuyé contre la muraille, tenait son enfant malade dans ses bras, et lui donnait à manger, lorsque la noble dame, s'approchant, lui adressa plusieurs questions, auxquelles il répondit d'une manière brève, mais satisfaisante.

Le prince, qui ne savait que lui dire, ayant remarqué un petit étui de plomb suspendu à son cou par un cordon de soie, lui demanda ce qu'il contenait.

« Cet étui, dit Kohlhaas, renferme un petit billet cacheté que je reçus d'une manière bien étrange, il y a environ six mois, lorsqu'après avoir quitté Kohlhaasenbruck pour marcher à la recherche du gentilhomme qui m'a fait tant de mal, comme vous le savez peut-être, je passai à Juterbok. Le prince électeur de Saxe et le prince de Brandenbourg s'y trouvaient réunis. Un soir qu'ils se promenaient dans la ville pour jouir de la vue de la foire qui avait lieu en ce moment, ils virent une magicienne montée sur une banquette, prédisant l'avenir au peuple qui l'entourait. Ils lui demandèrent en plaisantant si elle n'avait rien à leur annoncer. J'étais trop loin pour entendre ce qui fut dit entre eux, et je montai sur un banc qui se trouvait derrière moi, moins par curiosité que pour faire place à ceux qui me poussaient.

» À peine fus-je dans cette position, qui m'exposait entièrement à la vue de cette femme, qu'elle descendit de sa banquette, s'élança vers moi au travers de la foule, et me remit ce petit billet cacheté, me disant que c'était une amulette que je devais conserver soigneusement, parce qu'elle me sauverait la vie.

» C'est sûrement à elle que je dois de n'avoir point péri à Dresde, et peut-être me préservera-t-elle encore à Berlin. »

À ces mots, le prince s'assit en pâlissant, et dame Héloïse lui demandant ce qu'il avait, il ne put répondre, et tomba sans connaissance avant qu'elle eût le temps de s'élancer à son côté et de le soutenir dans ses bras.

Des chasseurs le relevèrent et le mirent sur un lit. Le trouble fut à son comble lorsque le chambellan, qu'on avait envoyé chercher, après avoir fait toutes les tentatives pour le rappeler à la vie, dit qu'il semblait frappé de la foudre.

Il le fit transporter à pas lents jusqu'à la maison du comte de Kallheim, et le médecin, arrivé le lendemain matin, déclara qu'il avait tous les symptômes d'une fièvre nerveuse.

Dès qu'il fut mieux, sa première question concerna Kohlhaas. Le chambellan, se méprenant sur son sentiment, lui serra la main avec

affection, et lui assura qu'il pouvait être parfaitement tranquille, cet homme devant être déjà hors de la Saxe ; puis il lui demanda ce qu'avait pu lui dire Kohlhaas pour le jeter dans cet état.

Le prince lui parla de l'étui que portait le maquignon, et lui assura qu'il était la seule cause de tout son mal. Puis il le supplia, en lui saisissant la main, de lui faire avoir cet objet, dont la possession était pour lui de la plus grande importance.

Le chambellan, ne comprenant rien au désir de son maître, dit qu'il n'y avait aucun moyen de s'en emparer, Kohlhaas n'étant probablement plus en Saxe. Puis voyant que le prince se cachait avec désespoir dans ses coussins, il lui demanda ce que contenait cet étui et par quel hasard il en avait eu connaissance. Le prince, blessé de la froideur du chambellan, ne lui répondit point, et, les yeux fixés sur le mouchoir de poche qu'il tenait à la main, il lui ordonna d'appeler un jeune chasseur dont il s'était déjà souvent servi pour des commissions délicates.

Exposant à ce jeune homme toute l'importance qu'il attachait à la possession de l'étui de Kohlhaas, il lui demanda s'il voulait gagner un droit éternel à sa reconnaissance en cherchant à s'en rendre maître avant que Kohlhaas eût atteint Berlin.

Le chasseur, sans se laisser effrayer par la singularité de cette commission, l'assura qu'il était entièrement dévoué à son service.

Le prince lui remit une attestation de sa main par laquelle il offrait à Kohlhaas la liberté et la vie s'il voulait lui livrer le billet que contenait l'étui de plomb.

Ayant eu le bonheur d'atteindre Kohlhaas dans un village voisin de la frontière où il s'était arrêté pour dîner, le jeune homme trouva le moyen de s'introduire auprès de lui et de lui faire part des propositions du prince. Mais le maquignon, qui connaissait maintenant le nom et le rang du seigneur qui s'était trouvé mal à la vue de son amulette et à l'ouïe de son récit, répondit, avec beaucoup de calme, qu'il ne tenait plus à la vie et qu'il préférait garder le billet. « Le prince a pu me faire marcher à l'échafaud, ajouta-t-il, maintenant je puis à mon tour lui causer du chagrin, et j'en jouis. »

L'état du prince, à cette nouvelle, empira tellement, que le médecin désespéra de sauver ses jours. Cependant, grâce à la force de sa constitution, il se trouva au bout de quelques semaines convalescent et en état d'être conduit à Dresde.

Dès qu'il fut arrivé dans sa capitale, il fit appeler le prince Christiern de Meissen et lui demanda où en était l'affaire du maquignon. Celui-ci lui répondit que le conseiller Eibenmayer était parti pour Vienne, selon ses ordres, dès l'arrivée du savant avocat que

l'électeur de Brandenbourg avait envoyé à Dresde pour attaquer le gentilhomme au nom de Kohlhaas ; et comme le prince montra du mécontentement de ce que l'on eût suivi ses ordres si ponctuellement il ajouta que le conseiller s'était empressé d'accuser Kohlhaas, devant la cour de Vienne, d'avoir troublé la paix du royaume, afin de prévenir la condamnation qui était près d'accabler le gentilhomme de Tronka.

L'électeur, se tournant pour cacher au prince Christiern ce qui se passait dans son âme, avoua qu'il n'avait rien à redire à cela ; et après lui avoir demandé avec indifférence ce qui s'était passé dans la ville pendant son absence, il le congédia.

Le même jour il écrivit à l'empereur une lettre particulière pour le supplier de la manière la plus persuasive, pour des raisons qu'il lui dirait plus tard, de vouloir bien lui faire la grâce d'ajourner le procès de Kohlhaas.

L'empereur lui répondit que le changement survenu dans ses désirs l'étonnait au-delà de toute expression ; mais que le maquignon étant cité au tribunal de l'empire comme perturbateur de l'ordre établi, lui, qui en était le chef, l'avait déclaré digne de toute la sévérité des lois, et qu'il venait d'envoyer l'assesseur de la cour, Franz Muller, à Berlin, pour faire accomplir son jugement.

Cette lettre abattit entièrement le courage du prince, et il perdit tout espoir en recevant la nouvelle que Kohlhaas avait été condamné à mourir sur l'échafaud. Ne pouvant supporter l'idée de perdre à jamais cet homme, il écrivit au prince de Brandenbourg qu'il ne comprenait pas que le maquignon fût condamné à mort. Il l'assurait que, malgré la sévérité avec laquelle il avait été traité en Saxe, il n'avait jamais eu l'intention de le faire mourir, et qu'il serait inconsolable si la faveur qu'il croyait lui avoir accordée en consentant à ce qu'il fût jugé à Berlin, le conduisait à un sort plus funeste.

L'électeur de Brandenbourg lui répondit que l'intervention de l'empereur dans cette affaire ne lui permettait plus d'adoucir le sort de Kohlhaas, et que les progrès de Nagelschmidt, dont les forces augmentaient chaque jour, en menaçant le Brandenbourg, rendaient nécessaire et désirable un acte de sévérité contre l'infortuné maquignon.

Le prince, accablé des soucis et du chagrin que lui causait toute cette affaire, tomba de nouveau malade. Le chambellan étant venu le voir, se jeta à ses genoux, et le pria, par tout ce qu'il avait de plus sacré et de plus cher, de lui ouvrir son cœur et de lui confier ce que contenait le billet qu'il désirait tant avoir. L'électeur lui dit de fermer la porte à clef, de s'asseoir sur son lit ; puis, saisissant sa main, qu'il pressa sur son cœur en soupirant, il commença en ces termes :

« Ta femme t'a sûrement déjà raconté que, le troisième jour de ma réunion à Juterbok avec le prince électeur de Brandenbourg, nous y rencontrâmes une prophétesse, et que le prince, étourdi comme il est de son naturel, avait aussitôt résolu de consulter cette femme, dans le but d'anéantir, en présence de tout le peuple, la réputation dont elle jouissait. Il lui demanda de lui indiquer, à l'instar de la sibylle romaine, quelque signe de la vérité de ses prédictions.

» Après nous avoir mesurés rapidement de la tête aux pieds, elle lui répondit hardiment que le signe auquel il reconnaîtrait la vérité de ses paroles serait la rencontre que nous ferions, en quittant la place, du chevreuil que le fils du jardinier élevait dans le parc du château. Tu dois savoir que cet animal, destiné à la table de la cour, était élevé dans la partie la plus retirée du parc, enfermé par plus d'une porte, et tout-à-fait dans l'impossibilité de paraître sur la place du marché. Cependant, pour être plus sûr encore de dévoiler ses mensonges, le prince, après m'avoir consulté, envoya au château pour ordonner que le chevreuil fût tué sur-le-champ, et préparé pour le repas du jour suivant ; puis, se tournant vers la femme, devant laquelle il avait donné ses ordres tout haut, il lui dit : « Voyons maintenant ce que tu as à me prédire. »

» La devineresse, regardant dans une de ses mains avec beaucoup d'attention, prononça, d'un air solennel, les paroles suivantes : « Noble prince, ta grâce doit régner long-temps, ta maison se couvrir de gloire, et ta postérité, grande et noble, s'élever à plus de puissance que tous les princes et les seigneurs du monde. »

» Le prince, après avoir considéré, tout pensif, les traits de cette femme, me dit à demi voix qu'il se repentait d'avoir commandé la mort du chevreuil, et tandis que les chevaliers de sa suite, poussant des cris de joie, faisaient pleuvoir l'argent dans une cassette que la sibylle tenait ouverte devant elle, il lui demanda, en lui présentant une pièce d'or, si elle avait à me prédire un aussi beau destin. Au lieu de répondre, elle plaça sa main sur sa figure, pour se préserver du soleil, comme si elle en était incommodée ; elle me regarda, et lorsque je lui eus renouvelé la question du prince, et que je lui eus dit en plaisantant qu'elle paraissait n'avoir rien de bon à m'apprendre :

« Non, me dit-elle à l'oreille, d'un ton plein de mystère.

– Quoi ! m'écriai-je tout troublé, en faisant deux pas vers cette figure, dont le regard froid et sans vie ressemblait à celui d'une statue de marbre ; de quel côté ma maison est-elle menacée ? »

» La sibylle, prenant un morceau de charbon et un petit papier à la main, me dit qu'elle allait y écrire le nom du dernier prince de ma maison, le nombre d'années qu'elle devait encore conserver sa

puissance, et le nom de celui qui l'en déposséderait par la force des armes.

» Ayant fait cela en présence de toute la foule, elle cacheta le billet, et lorsque je voulus m'en saisir avec toute l'impatience et la curiosité que tu peux imaginer : « Non, mon seigneur, me dit-elle en repoussant ma main, je vais le remettre à cet homme qui porte un plumet à son chapeau, et qui est debout sur un banc devant l'église ; » et avant que je pusse comprendre quelques paroles qu'elle ajouta, elle se mêla à la foule, sans que je pusse voir ce qu'elle faisait.

» Dans cet instant, et pour ma consolation, le messager du prince vint l'avertir que le chevreuil était tué, et qu'il l'avait vu emporter dans la cuisine par deux chasseurs. Le prince, me prenant par le bras, me fit prendre le chemin de la maison, en m'assurant que cette femme n'avait dit que des folies indignes de l'argent que nous y avions perdu.

» Mais quel fut notre saisissement lorsqu'un cri, s'élevant sur la place, nous fit tourner la tête, et que nous vîmes un énorme chien, traînant après lui le chevreuil tué, qu'il avait dérobé dans la cuisine du château. Épouvanté par les cris des cuisiniers qui le poursuivaient, il déposa sa proie à nos pieds, et s'enfuit.

» La foudre tombant devant moi ne m'eût pas plus anéanti que la vue de cet animal, qui constatait la vérité de tout ce qu'avait prédit la sibylle. Mon premier soin, dès que je me trouvai seul, fut de chercher partout l'homme au plumet ; mais toutes les recherches que je fis faire restèrent inutiles, et ce n'est que dans la chaumière de Dahne que j'ai retrouvé mon homme. »

Alors, lâchant la main du chambellan, le prince essuya la sueur de son front, et tomba, accablé de douleur, sur ses coussins.

Le chambellan, qui jugea tout-à-fait inutile d'opposer son jugement à celui du prince, lui conseilla de chercher un moyen de se rendre maître du billet, puis d'abandonner l'homme à son destin. Le prince, désespéré, l'assura qu'il ne savait plus qu'imaginer.

Le chambellan était obligé de se rendre à Berlin pour la succession de l'oncle de sa femme, l'archi-chancelier comte de Kallheim. Il promit au prince de faire une dernière tentative auprès de Kohlhaas ; mais, au bout de quelques jours, il lui fit savoir que toutes ses peines étaient perdues ; qu'il ne fallait plus songer à posséder jamais le billet, à moins qu'il n'y eût quelque moyen de s'en emparer après l'exécution de Kohlhaas, qui devait avoir lieu le lundi des Rameaux.

À cette nouvelle, le prince, qui, pour calmer son chagrin, avait fait venir deux célèbres astrologues, espérant trouver quelque sujet de consolation dans leurs horoscopes, dont l'explication n'avait fait qu'ajouter à ses craintes celle d'une guerre prochaine avec la Pologne ;

le prince, dis-je, navré d'un désespoir insupportable à son âme, usée par tant d'inquiétudes mortelles, passa deux jours enfermé dans sa chambre, dégoûté de la vie, refusant toute nourriture ; ensuite, ayant fait dire au gubernium qu'il se rendait à la chasse chez le prince de Dessau, il quitta Dresde.

Mais on apprit que le prince de Dessau était malade, et que son excellence n'y avait point paru.

CHAPITRE VIII.

Lorsque l’infortuné Kohlhaas eut entendu sa sentence de mort, on lui rendit ses papiers. S’occupant alors de mettre ordre à ses affaires par un testament, il les adressa à son honnête voisin de Kohlhaasenbruck, qu’il nomma tuteur de ses enfans.

Il jouit d’un calme et d’un bonheur inexprimables pendant les jours qui précédèrent sa mort. Sa prison ayant été ouverte par l’ordre spécial du prince, tous ses amis vinrent le visiter, et le théologien Jacob Freising, envoyé à lui par Luther avec une lettre de celui-ci, lui donna la communion qu’il avait si ardemment désirée.

Enfin, le lundi des Rameaux arriva sans que l’on reçût la grâce de Kohlhaas, quoique tout le peuple l’attendît, de la part de l’empereur.

Il sortit de sa prison accompagné d’une forte garde, portant ses deux petits garçons entre ses bras, conduit par le théologien Jacob Freising, et entouré de ses amis, qui se pressaient pour lui serrer encore une fois la main en signe d’adieu. Lorsqu’il arriva sur la place de l’exécution, l’électeur de Brandenbourg s’y trouvait au milieu de toute sa cour. À la droite de Henri de Geusau était le procureur de l’Empire, Franz Muller, une copie de la sentence de mort à la main ; à sa gauche, le procureur du Brandenbourg, Antoine Zauner, avec la sentence qu’il avait fait prononcer à Dresde contre le gentilhomme de Tronka. Au milieu du cercle ouvert que formait le peuple, on voyait un héraut tenant par la bride deux beaux coursiers trépignant d’impatience ; c’étaient les chevaux de Kohlhaas, que le gentilhomme, en vertu de sa condamnation, avait été forcé de reprendre des mains de l’écorcheur, et de rétablir dans une écurie bâtie sur la place du marché de Dresde à cet effet.

« Kohlhaas, lui dit le prince au moment où il arrivait, voici le jour où justice te sera rendue ; regarde, voici les chevaux que tu avais laissés à Tronkenbourg ; voici les écus d’or de ton valet. Michel Kohlhaas, es-tu content ? »

Le maquignon, après avoir lu la conclusion du tribunal de Dresde, que lui présentait le conseiller Zauner, posa ses deux enfans par terre, et étant arrivé à l’article qui condamnait le gentilhomme Wenzel de Tronka à deux ans de prison, emporté par le sentiment puissant qui le dominait, il posa ses deux mains en croix sur sa poitrine, et se jeta aux genoux du prince, qu’il embrassa. Puis se relevant, il pressa sur son cœur la main de Henri de Geusau, et lui assura que le vœu le plus cher

de son cœur était accompli sur la terre ; puis s'approchant des chevaux, il les caressa, et dit au chancelier qu'il les léguait à ses deux fils, Henri et Léopold.

Le chancelier Henri de Geusau l'assura que toutes ses volontés seraient accomplies ; et lui ayant demandé s'il n'avait rien à disposer en faveur de la mère de Herse, Kohlhaas l'appela. Lorsqu'elle fut sortie de la foule, il lui remit les pièces d'or qui avaient appartenu à son fils, et en outre la somme d'argent qui lui avait été assignée comme dédommagement de l'obstacle mis à son commerce par le gentilhomme.

« Maintenant, s'écria le prince, Michel Kohlhaas, marchand de chevaux, prépare-toi à donner satisfaction à Sa Majesté l'empereur, de la guerre que tu as allumée dans ses États. »

Kohlhaas, se découvrant la tête, dit qu'il était tout préparé. Embrassant encore une fois ses enfans en versant des larmes silencieuses, il les remit à son digne voisin de Kohlhaasenbruck, et marcha vers l'échafaud.

Il ôta lui-même sa cravate ; puis jetant un regard perçant sur la foule, il ouvrit son petit étui de plomb, prit le billet, le décacheta, et après l'avoir lu, jetant encore une fois les yeux sur un homme qui portait un panache bleu et blanc et qui commençait à se livrer au plus doux espoir, il mit le papier dans sa bouche et l'avala. L'homme au panache, poussant un cri, tomba évanoui, et la tête de Kohlhaas, tranchée d'un coup de sabre, roula sur le pavé au même instant.

La foule qui couvrait la place s'ébranla de toutes parts. Au milieu du tumulte général, on remarqua quelques chevaliers emportant entre leurs bras le prince de Saxe sans connaissance. Il était revêtu d'un déguisement à l'aide duquel il avait assisté incognito à l'exécution.

Ici finit l'histoire de Michel Kohlhaas ; son corps fut accompagné au cercueil par le peuple touché de compassion. L'électeur dit à Henri de Geusau qu'il voulait que les deux fils de Kohlhaas fussent élevés parmi ses pages. Le prince de Saxe, après avoir, non sans peine, recouvré ses sens, retourna à Dresde, épuisé de corps et d'âme. Ceux qui désirent en savoir davantage sur son compte pourront puiser de plus amples détails dans l'histoire de ce temps-là.

LA MARQUISE D'O…

CHAPITRE I.

« La marquise d'O… étant, à son insu, devenue enceinte, le père de l'enfant qu'elle mettra au monde est invité à se déclarer ; des considérations de famille ont décidé la marquise à l'épouser, quel qu'il soit. S'adresser strada della Misericordia, à M… »

Tel est l'avis que fit insérer dans les journaux une jeune veuve habitante de M…, ville de la haute Italie, qui jouissait d'une bonne réputation, et était mère de plusieurs enfans, dont l'éducation avait été très-soignée.

Cette dame, qui osa faire un acte si singulier, si propre à l'exposer à la risée du monde, était fille de M. de Géri, commandant de la citadelle de M… Depuis trois ans environ elle avait perdu son époux, le marquis d'O…, qu'elle chérissait tendrement. Dans un voyage qu'il faisait à Paris pour des affaires de famille, une cruelle maladie l'avait enlevé. Après sa mort, la marquise, suivant le désir de sa mère, avait quitté la terre qu'elle habitait jusqu'alors, et était revenue avec ses deux enfans dans la maison paternelle. Là s'adonnant aux beaux arts, à la lecture, à l'éducation de ses enfans, elle passa les premières années de son veuvage dans la retraite ; lorsque tout-à-coup la guerre vint remplir la contrée des troupes de presque toutes les puissances européennes, et entre autres de soldats russes.

Le commandant de Géri avait reçu l'ordre de défendre la place ; il voulut donc éloigner sa femme et ses enfans du théâtre de la guerre et les envoyer à la campagne. Mais avant que les préparatifs du départ fussent achevés, la citadelle fut cernée de toutes parts par les troupes russes, et sommée de se rendre. Le commandant répondit à coups de canon. L'ennemi de son côté bombarda la ville. Il incendia les magasins, s'empara des ouvrages extérieurs, et le commandant ayant refusé d'obéir à une seconde sommation, un assaut général fut ordonné. La citadelle fut emportée de vive force.

Tandis que les troupes russes se précipitaient dans le fort au milieu d'une pluie d'obus, le feu se déclara dans une partie du château, et il fallut que les femmes le quittassent. Madame de Géri voulut se réfugier avec sa fille et ses enfans dans les appartemens souterrains ; mais une grenade qui vint éclater au même instant dans la maison, compléta le désordre qui y régnait. La marquise se précipita sur la place devant le château, cherchant un abri où se cacher.

La nuit était très-noire, mais son obscurité disparaissait pour faire

place à la lueur des coups de canon qu'on entendait sans discontinuer. Au milieu de cet horrible fracas, la marquise, ne sachant de quel côté diriger sa fuite, rentra dans le château dont les flammes s'étaient emparées. Là, au moment où elle voulait s'échapper par une porte secrète, elle fut saisie par une troupe de soldats ennemis qui l'emmenèrent avec eux. En vain elle poussa des cris de terreur, appelant à son secours ses femmes, qui elles-mêmes fuyaient tremblantes, poursuivies par d'autres furieux. On l'entraîna dans une cour intérieure, où elle eût succombé sous les plus indignes traitemens, si un officier russe, attiré par ses cris, n'était accouru chasser ces misérables acharnés contre elle. Il apparut à la marquise comme un ange envoyé du ciel. Frappant d'un coup d'épée au travers du visage le dernier de ces soldats qui tenait encore la marquise serrée entre ses bras, il offrit son assistance à cette malheureuse femme, puis la conduisit dans une partie du château où les flammes n'avaient point encore pénétré. La marquise, ne pouvant plus long-temps résister à l'horrible effroi dont elle avait été saisie, perdit alors tout-à-fait connaissance.

Quelques momens après ses femmes parurent. Effrayées de l'état de leur maîtresse, elles voulaient appeler un médecin ; mais l'officier, prenant son chapeau, les assura que la marquise reviendrait bien à elle sans secours, et sortit pour retourner au combat.

La place fut bientôt tout-à-fait conquise. Le commandant ne se défendait que parce que autrement il eût été puni. Lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus d'espoir, il se retira devant la porte de sa maison, avec le reste de ses troupes épuisées. L'officier russe, le visage animé, lui cria presque aussitôt de se rendre.

« Je n'attendais que cet ordre, » répondit le commandant ; et il remit son épée ; « mais, ajouta-t-il, ne m'accorderez-vous pas la permission de rentrer dans le château pour m'informer de ma famille ?

– Je vous l'accorde, repartit l'officier russe, qui semblait être l'un des principaux chefs de l'armée ; toutefois sous la conduite d'une garde qui servira à vous protéger et à me répondre de votre soumission ; » puis, se mettant à la tête d'un détachement, il se dirigea vers le point où la lutte semblait encore douteuse. Bientôt après il revint sur la place d'armes, et ordonna d'éteindre les flammes qui dévoraient les maisons voisines. Animé d'un zèle remarquable, on le voyait à la fois commander et aider ses soldats dans leurs manœuvres, tour à tour occupé à diriger les jets d'eau sur l'incendie, et à sortir des magasins de l'arsenal les bombes chargées ou les tonneaux de poudre, dont l'explosion eût été terrible.

En rentrant chez lui, le commandant fut instruit de la malheureuse aventure dont sa fille avait failli être la victime. La marquise était,

comme l'avait prédit l'officier russe, revenue à elle sans le secours du médecin. Elle éprouvait une grande joie en voyant toute sa famille sauvée, et son seul désir était de pouvoir témoigner sa reconnaissance à leur commun libérateur, le comte Fitorowski, chef d'un corps de chasseurs, et décoré de plusieurs ordres. Il n'avait pas fallu beaucoup de temps à la marquise pour apprendre tout cela.

« Mon père, dit-elle au commandant, va le voir, et supplie-le de ne pas quitter la citadelle avant de s'être montré un instant au château. »

Le commandant, qui approuvait la gratitude de sa fille, retourna auprès de l'officier. Il le trouva encore occupé de soins militaires, rassemblant ses troupes éparses, et les passant en revue.

« Monsieur, lui dit-il, je ne savais pas, il y a un instant, vous devoir l'honneur et la vie de ma fille. De telles obligations augmentent la reconnaissance que m'a déjà causée votre généreuse conduite envers moi. Mais venez, monsieur, venez dans mon château recevoir les remercîmens de ma fille et de sa mère. Nous nous estimerons heureux de posséder un instant notre bienfaiteur.

– Monsieur le commandant, répondit l'officier, je suis vivement touché de tout ce que vous venez de me dire, et mon projet était bien de me rendre auprès de vous, et de présenter mes hommages à vos dames, dès que mes occupations m'en laisseront le loisir… »

En ce moment, plusieurs officiers lui remirent des rapports qui le rappelèrent à ses devoirs.

Aussitôt que le jour parut, le général en chef des troupes russes vint prendre possession du fort. Il montra la plus grande déférence pour M. de Géri, et lui laissa sur sa parole la liberté de se rendre où il voudrait.

« Je ne sais, répondit le commandant, comment vous exprimer ma gratitude. Combien, dans ce jour, ne dois-je pas aux Russes, et surtout au jeune comte Fitorowski, lieutenant de chasseurs !

– Comment donc cela ? monsieur, reprit le général.

M. de Géri raconta les événemens de la nuit, et les injures auxquelles la marquise avait été exposée indignèrent le général, qui, s'avançant au centre de ses officiers, appela à voix haute :

« Comte Fitorowski ! »

Le comte s'avança. Après un court éloge adressé à sa conduite courageuse, éloge qui couvrit de rougeur la figure du comte, il ajouta :

« Je veux punir d'une manière exemplaire les misérables qui déshonorent ainsi le nom de l'empereur. Nommez-les-moi, monsieur le comte.

– Je ne saurais le faire, répondit le comte d'une voix mal assurée, tandis que sa contenance dénotait son trouble ; à la lueur des réverbères du château, il m'a été impossible de les reconnaître.

– Mais, dit le général, d'autant plus surpris d'une telle réponse, qu'il savait fort bien que, dans ce moment-là, le château était tout en feu, il me semble qu'on reconnaît facilement les gens à leur voix, quelque noire que soit la nuit. » Puis, secouant la tête, d'un air mécontent : « Monsieur le lieutenant, je vous prie de faire à ce sujet les perquisitions les plus sévères. »

En ce moment, un homme sortit de la foule, et, s'approchant du général, lui dit :

« Monsieur, il y a encore dans le château un de ces misérables, qui a été arrêté par les gens du commandant, au moment où M. le comte les a chassés.

– Qu'on l'amène ! » s'écria le général. »

Le captif arriva bientôt, entre quatre soldats. Il fut soumis à un court interrogatoire, après lequel on le fusilla avec ses complices, qu'il dénonça au nombre de cinq.

Cet acte de justice exécuté, le général ordonna de faire partir le reste des troupes ; les officiers se hâtèrent aussitôt de regagner leurs corps respectifs. Le comte Fitorowski, au milieu du tumulte, s'approcha du commandant, lui fit ses adieux, et le pria de présenter ses hommages à la marquise. Ce départ précipité ne lui permettait pas de le faire lui-même. Une heure après il n'y avait plus un soldat russe dans la citadelle.

La famille de Géri se consola en pensant que peut-être dans l'avenir l'occasion se présenterait de prouver leur reconnaissance au comte. Mais quel fut leur effroi, lorsqu'ils apprirent que, le jour même de son départ, il avait trouvé la mort dans une rencontre avec l'ennemi ! Le courrier qui apporta cette nouvelle à M… l'avait vu de ses propres yeux, blessé mortellement à la poitrine. Deux hommes ayant voulu le relever, il avait expiré entre leurs bras.

Le commandant se rendit lui-même à la maison de la poste pour obtenir des renseignemens plus détaillés. Il apprit qu'au moment où il avait été frappé sur le champ de bataille, il s'était écrié : « Julietta, cette balle t'a vengée. » Puis ses lèvres s'étaient refermées pour toujours. La marquise fut désolée de n'avoir pu se jeter aux pieds de son libérateur. Elle s'en fit des reproches amers. Cette Julietta, qui portait le même nom qu'elle, excita sa pitié ; elle fit en vain tous ses efforts pour la découvrir ; sa douleur aurait sympathisé avec la sienne pour déplorer ce triste et funeste événement. Plusieurs mois se passèrent avant qu'elle pût l'oublier.

CHAPITRE II.

La famille du commandant se vit obligée de quitter le château pour faire place au général russe. Il fut d'abord question de se rendre à la campagne, projet qu'appuyait fortement la marquise ; mais M. de Géri n'aimant pas la campagne, on loua une maison à la ville, et ils s'y établirent tout-à-fait. Tout rentra bientôt dans l'ordre accoutumé. La marquise reprit l'éducation de ses enfans, et se remit à ses occupations favorites. Mais sa santé, qui jusqu'alors avait été forte et robuste, semblait souffrante : elle éprouvait des faiblesses qui l'empêchèrent pendant des semaines entières de paraître dans la société ; elle sentait des vertiges, un malaise dont elle ne pouvait se rendre raison. Cet état singulier l'inquiétait fort.

Un matin que toute la famille était occupée à prendre le thé, et que M. de Géri s'était éloigné pour un instant, la marquise, sortant de ses rêveries, dit à sa mère :

« Si une femme me disait avoir éprouvé un sentiment semblable à celui qui m'a parcouru tout le corps tandis que je prenais cette tasse, je croirais cette femme enceinte.

– Je ne te comprends pas, répondit madame de Géri.

– Je viens d'éprouver, reprit la marquise, un frisson absolument semblable à ceux que je ressentais durant ma dernière grossesse.

– Quelle singulière idée ! dit sa mère en riant, tu accoucheras sans doute de quelque fantaisie.

– Morphée ou l'un des Songes de sa suite en sera le père alors, » ajouta la marquise ; et elles continuèrent ainsi à plaisanter sur ce sujet. Mais le retour du commandant interrompit leur conversation, et la marquise s'étant, quelques jours après, entièrement rétablie, oublia cet entretien, ainsi que le sujet qui l'avait occasioné.

Bientôt après, pendant que M. de Géri le fils, grand-maître des forêts, se trouvait chez ses parens, un événement inattendu vint surprendre toute la famille. Un domestique, entrant un jour dans la chambre où elle se trouvait réunie, annonça le comte Fitorowski.

« Le comte Fitorowski ! » s'écrièrent à la fois le père et la fille. La surprise ne leur permit pas d'en dire davantage.

Le domestique répondit que c'était bien le comte, qu'il l'avait vu de *ses* propres yeux, entendu de ses propres oreilles, et qu'il l'avait laissé dans l'antichambre.

Le commandant se leva aussitôt pour ouvrir lui-même au jeune comte, et celui-ci, beau comme un dieu, quoique le visage pâle, entra dans le salon.

Après les premières politesses et quand l'étonnement causé par cette arrivée inattendue fut un peu dissipé, le comte s'informa de la santé de la marquise.

« Je suis fort bien, répondit la marquise ; mais vous-même, comment êtes-vous revenu à la vie ?

– Je ne puis croire ce que vous dites, repartit le comte, car votre visage porte l'empreinte de la fatigue et de la maladie.

– En vérité, cette empreinte n'est qu'une trace laissée par une indisposition que j'ai soufferte il y a quelques jours, mais qui, je l'espère, n'aura pas de suite.

– Je l'espère aussi, » reprit le comte avec une vivacité singulière ; puis il ajouta : « Madame, voulez-vous m'épouser ? »

La marquise ne savait que penser d'une pareille question faite si brusquement. Elle regardait sa mère, tandis qu'une vive rougeur colorait ses joues ; et ses parens, aussi étonnés qu'elle, se lançaient des coups d'œil interrogatifs.

Cependant le comte s'approchant de la marquise, et lui prenant la main comme pour la baiser, réitéra sa question en lui demandant si elle ne l'avait pas compris.

Le commandant, voulant faire cesser l'embarras qui se peignait sur tous les visages, offrit un siége au comte, et le pria de s'asseoir.

« En vérité, dit madame de Géri, nous croirons que vous êtes un esprit, jusqu'à ce que vous nous ayez expliqué comment vous êtes sorti du tombeau dans lequel on a dû vous placer à Paris. »

Le comte s'assit, laissa tomber la main de la marquise, et dit :

« Les circonstances actuelles me forcent à être bref, car j'ai peu de temps à moi pour m'arrêter ici. Blessé à mort dans la poitrine, je fus transporté à P…, où je demeurai plusieurs mois dans mon lit, incertain si je vivrais. Durant tout ce temps, l'image de madame fut constamment présente à ma pensée ; je ne saurais décrire le plaisir et la peine que me causa tour à tour ce souvenir. Après une longue convalescence, je fus enfin rétabli, et je retournai à l'armée. Mais les plus vives inquiétudes m'y suivirent. Plus d'une fois j'ai pris la plume pour vous ouvrir mon cœur ; maintenant je suis envoyé à Naples avec des dépêches ; je ne sais si de là je ne recevrai point l'ordre d'aller jusqu'à Constantinople, et peut-être ensuite de retourner à Saint-Pétersbourg. Cependant il m'a été impossible de vivre plus long-temps sans satisfaire le désir de mon cœur ; je n'ai pu résister à l'envie de

faire quelques démarches pour atteindre mon but, en passant par M… En un mot, je viens demander à madame la marquise si elle veut faire mon bonheur en m'accordant sa main ; et je la supplie de s'expliquer franchement à ce sujet. »

Il se tut : un long silence succéda à cette bizarre déclaration. Le commandant le rompit enfin.

« Une telle proposition, si, comme je n'en doute pas, elle est sérieuse, est extrêmement flatteuse pour nous. Mais, lors de la mort de son mari, le marquis d'O…, ma fille a résolu de ne point s'engager dans de nouveaux liens. Cependant il n'est pas impossible qu'une passion aussi subite que la vôtre n'ait quelque influence sur sa résolution ; accordez-lui donc, je vous prie, quelque temps pour réfléchir.

– Certes, repartit le comte, ce que vous me dites a bien de quoi me satisfaire, et en tout autre moment j'aurais lieu de regarder ces paroles comme bien favorables à mes désirs ; mais dans les circonstances présentes, je ne saurais m'éloigner sans avoir obtenu une réponse qui doit décider de mon sort. Les chevaux sont déjà attelés à ma voiture pour me conduire à Naples. Je vous en supplie, continua-t-il, en se tournant vers la marquise, je vous en supplie, si vous avez quelque sentiment de compassion pour moi, ne me laissez pas partir sans un mot de votre bouche.

– Monsieur, reprit le commandant, un peu déconcerté de l'ardeur impatiente du jeune officier, la reconnaissance que vous conserve ma fille vous donne le droit d'avoir les plus grandes espérances ; cependant ne croyez pas qu'elle puisse ainsi se résoudre à faire, sans de mûres réflexions, la démarche la plus importante de sa vie. D'ailleurs, il est indispensable qu'avant de se décider elle fasse plus ample connaissance avec vous. Revenez donc ici lorsque votre mission sera terminée, et soyez notre hôte pendant quelque temps. Si ma fille alors juge pouvoir être heureuse avec vous, je serai le premier à approuver son consentement, qui, accordé plus tôt, me semblerait tout-à-fait peu convenable.

– C'était là, dit le comte, dont le trouble se décelait par la rougeur qui couvrait son visage, le but de mes plus ardens désirs dans ce voyage, et me voilà rejeté dans un abîme de malheur. D'après les circonstances fâcheuses dans lesquelles vous m'avez connu jusqu'à présent, sans nul doute des liaisons plus étroites me seraient favorables. La seule action blâmable que j'aie faite dans ma vie, et qui n'est connue que de moi, je veux la réparer. Je suis homme d'honneur, et cela je puis l'affirmer sans crainte. »

Un léger sourire, qui cependant n'était pas ironique, parut sur les lèvres du commandant.

« Je vous crois sincère, Monsieur ; jamais je n'ai vu un jeune homme développer tant de belles qualités en si peu de temps. Un peu de réflexion vous fera approuver le délai que je demande. Avant d'en avoir parlé soit avec les miens, soit avec vos parens, il m'est impossible de vous accorder aucune autre réponse.

– Je suis sans parens, libre et maître de ma personne. Mon oncle, le général Krakolof, m'accordera sûrement son approbation. Je suis possesseur d'une fortune considérable, et je me déciderai sans peine à venir vivre en Italie.

– Monsieur, reprit le commandant d'un ton bref et impérieux, vous avez mon dernier mot ; brisons là-dessus, je vous prie. »

Après une courte pause durant laquelle tous les symptômes de la plus vive agitation se montraient dans la contenance du comte, ce jeune et fougueux amant, se tournant vers madame de Géri, renouvela ses protestations, supplia, et finit par déclarer que son oncle ainsi que le général en chef étaient dans sa confidence, et avaient autorisé ses démarches, voyant que c'était le seul moyen de le sauver de la mélancolie dans laquelle il était tombé à la suite de sa blessure.

« Par votre refus, dit-il enfin, vous ne me laissez plus que le désespoir pour dernier remède à mes souffrances. »

On ne savait que lui répondre. Il continua en disant que si la moindre lueur d'espérance lui était donnée d'atteindre le but de tous ses vœux, il pourrait peut-être retarder son voyage d'un jour, et même plus. En prononçant ces derniers mots, il promenait des regards supplians sur le commandant, la marquise et sa mère. Le commandant avait les yeux baissés ; son expression était mécontente ; il garda le silence.

« Allez ! allez ! monsieur le comte, s'écria madame de Géri ; partez pour Naples, et lorsque vous reviendrez, accordez-nous pendant quelque temps le plaisir de vous posséder au milieu de nous, le reste ira tout seul. »

Le comte resta un instant sans répondre ; il semblait incertain sur ce qu'il devait faire. Enfin, se levant et repoussant son siége :

« Je l'avoue, dit-il, les espérances qui m'ont conduit dans cette maison étaient un peu prématurées. Je comprends que vous désiriez mieux me connaître ; aussi vais-je renvoyer mes dépêches au quartier-général pour une autre expédition, et profiter de votre offre aimable de me recevoir pendant quelques semaines dans votre famille. »

Tenant encore la main appuyée sur le dossier de sa chaise, il regarda le commandant, attendant sa réponse avec une vive anxiété.

« Il me serait fort pénible, repartit celui-ci, de penser que la passion

inspirée par ma fille pût vous susciter quelque affaire malheureuse ; cependant vous savez sûrement mieux que moi ce que vous avez à faire. Renvoyez les dépêches ; je vais vous faire préparer une chambre. »

Ces paroles produisirent un effet rapide sur les traits du comte, qui s'animèrent d'une vive rougeur. Il s'inclina pour baiser respectueusement la main de madame de Géri, salua le reste de la société, et se retira.

CHAPITRE III.

Lorsqu'il eut quitté la chambre, toute la famille ne savait que penser de cette singulière apparition.

« Il n'est pas possible, dit madame de Géri, qu'il renvoie les dépêches dont il est chargé pour Naples, simplement parce qu'il n'a pas réussi, dans son passage à M…, à recevoir une réponse affirmative d'une dame dans un entretien de cinq minutes.

– Une telle action, repartit son fils le grand-maître des forêts, n'entraînerait avec elle pas moins que les arrêts et la réclusion dans un fort.

– Et la dégradation, ajouta le commandant. Mais il n'est pas à craindre qu'il fasse une semblable chose ; ce n'est qu'un coup de vent dans l'orage ; avant d'avoir renvoyé ses dépêches, il reviendra à lui.

– Dieu ! s'écria madame de Géri, comme effrayée d'un pareil danger ; je suis sûre qu'il les renverra ; sa volonté opiniâtre, dirigée par une seule idée fixe, est bien capable d'une telle action. Mon fils, allez, je vous en prie, le rejoindre, et tâchez de le détourner d'une résolution si désespérée.

– Une telle démarche, répondit le maître des forêts, aurait un résultat contraire, et ne ferait que renforcer ses espérances. »

La marquise fut du même avis, et pensa d'ailleurs qu'il ne renverrait pas les dépêches et préférerait être malheureux plutôt que d'encourir une punition. Tous s'accordèrent à trouver sa conduite fort singulière. Sans doute il était habitué à emporter les cœurs féminins, en courant, comme des citadelles ordinaires. Mais le commandant, se levant, ne fut pas peu surpris de voir la voiture du comte encore arrêtée devant sa maison. Tous s'approchèrent de la fenêtre, et M. de Géri s'adressant à un domestique qui entrait en ce moment même :

« Monsieur le comte est-il encore dans la maison ? lui demandait-il.

– Oui, Monsieur ; il est dans la chambre des domestiques, occupé, avec son adjudant, à écrire des lettres et sceller des paquets. »

Le commandant, réprimant son agitation, se hâta d'aller avec son fils auprès du comte. Ils le trouvèrent assis devant une fort petite table qui pouvait à peine porter tous les papiers dont elle était chargée.

« Ne voulez-vous pas, lui dit M. de Géri, passer dans votre chambre ? vous y serez plus à l'aise, et vous y trouverez tout ce dont

vous aurez besoin.

– Je vous remercie, répondit le comte, en continuant d'écrire avec une grande hâte, je vous remercie infiniment, mais voilà mes affaires finies. »

Il demanda l'heure, cacheta sa lettre, la remit avec un porte-feuille à son adjudant ; puis lui souhaita un bon voyage.

Le commandant ne pouvait en croire ses yeux. Tandis que l'adjudant sortait de la maison, il s'écria :

« Monsieur le comte, si vous n'avez pas des motifs bien puissans…

– Ils sont tout puissans, » interrompit le comte. Puis il accompagna son adjudant à sa voiture, et lui ouvrit la portière.

« Dans ce cas, continua le commandant, il me semble du moins que les dépêches…

– C'est impossible, repartit le comte, en donnant la main à l'adjudant qui montait dans la voiture. Les dépêches n'iront pas à Naples sans moi : j'y ai aussi pensé. En route !

– Et la lettre de monsieur votre oncle ! s'écria l'adjudant.

– Elle me trouvera à M…

– En route ! » dit l'adjudant ; et la voiture partit d'un train de poste.

Le comte se tournant alors vers le commandant :

« Voulez-vous, Monsieur, avoir la bonté de me faire conduire dans la chambre que vous avez la complaisance de me destiner.

– J'aurai l'honneur de vous y conduire moi-même, » repartit le commandant un peu confus ; et appelant ses gens et ceux du comte pour transporter ses paquets, il le conduisit dans une partie de la maison réservée aux visiteurs étrangers ; puis, le saluant avec froideur, il le laissa seul.

Le comte fit sa toilette, et quitta la maison pour se rendre chez le gouverneur de la place. Invisible durant tout le reste du jour, il ne rentra que le soir pour le souper.

Cependant la famille de Géri était dans la plus vive inquiétude. Le maître des forêts raconta quelle réponse le comte avait faite au commandant. Celui-ci déclara n'y rien comprendre du tout ; et il fut résolu qu'il ne serait plus question de cette affaire. Madame de Géri regardait à chaque instant la fenêtre pour voir s'il ne viendrait pas réparer une telle inconséquence ; mais la nuit commençant à tomber, elle s'assit à côté de la marquise, qui travaillait avec beaucoup de zèle près d'une table, et paraissait éviter toute conversation.

Elle lui demanda à mi-voix, tandis que le commandant allait et

venait, ce qu'elle pensait de toute cette affaire.

La marquise répliqua en jetant un regard timide sur le commandant :

« Si mon père l'avait déterminé à partir pour Naples, tout eût bien tourné.

– Pour Naples ! s'écria le commandant, qui avait entendu ces paroles. Devais-je donc faire appeler un prêtre ! ou bien fallait-il le faire arrêter, et l'envoyer à Naples sous escorte ?

– Non ; mais des représentations vives et pressantes atteignent leur but, » reprit la marquise en baissant ses yeux sur son ouvrage d'un air un peu mécontent.

Enfin le comte parut. On chercha l'occasion de lui faire sentir l'inconvenance de la démarche qu'il avait faite, et de l'engager à la rétracter pendant que cela était encore possible. Mais durant tout le souper on ne put trouver cette occasion. Écartant avec intention tout ce qui pouvait y ramener, il entretint le commandant de l'art militaire, et le grand forestier de celui de la chasse. Ayant mentionné dans sa conversation l'escarmouche de P…, madame de Géri lui demanda comment il avait pu guérir de sa blessure dans un si petit endroit où l'on ne devait point trouver les secours nécessaires.

Alors il raconta plusieurs traits pour prouver combien sa passion pour la marquise l'avait occupé tandis qu'il était gisant sur son lit de douleur. Durant toute sa maladie, elle lui était apparue sous la forme d'un cigne qu'il avait vu à la campagne de son oncle lorsqu'il était encore enfant. Un souvenir surtout l'avait vivement attendri : un jour le cigne ayant été souillé de boue par lui, reparut plus beau et plus blanc après s'être plongé au milieu des flots. Il avait toujours disparu à sa vue au milieu d'une mer de feu ; en vain il avait appelé Thinka, nom que portait ce cigne ; il n'avait pu l'attirer à lui. Le comte termina ce singulier récit en protestant de nouveau qu'il adorait la marquise ; puis baissant ses regards sur son assiette, il se tut.

On se leva de table. Le comte, après quelques mots de conversation avec madame de Géri, salua ses hôtes, et se retira dans sa chambre. Ceux-ci demeurèrent encore quelques instans à causer.

« Il faut laisser les choses aller leur cours, dit le commandant. Sans doute il compte sur ses parens pour le tirer de ce mauvais pas ; autrement une infâme dégradation en serait la suite.

– Que penses-tu de tout cela, ma fille ? demanda madame de Géri à la marquise.

– Bonne mère, je ne puis croire ce que je vois. Il me fâche que ma reconnaissance soit mise à une si rude épreuve. Cependant j'avais

résolu de ne pas me remarier ; je ne veux pas jouer une seconde fois le bonheur de ma vie, et d'une manière si hasardeuse surtout.

– Si c'est là votre ferme volonté, ma sœur, dit le maître des forêts, il serait bon, je crois, de la lui signifier d'une manière positive pour en finir.

– Mais, reprit madame de Géri, ce jeune homme paraît doué de grandes qualités ; il désire fixer sa résidence en Italie ; il me semble donc que sa proposition mérite qu'on la pèse mûrement, et la décision de ma fille a besoin d'être mise à l'épreuve.

– Comment trouvez-vous sa personne ? demanda le grand-forestier à la marquise.

– Mais, répondit celle-ci un peu troublée, il me plaît et me déplaît tout à la fois ; au reste, je vous en fais juge vous-même.

– S'il revenait de Naples dans les mêmes sentimens, et que les renseignemens pris sur lui durant son absence fussent favorables, comment alors répondrais-tu à sa demande ? lui dit sa mère.

– Alors, si ses vœux paraissaient aussi sincères qu'aujourd'hui, repartit la marquise en rougissant, et tandis que ses regards brillaient d'un éclat plus vif, je les remplirais, pour accomplir ce que le devoir de la reconnaissance exige de moi. »

Madame de Géri, qui avait toujours vivement désiré de voir sa fille se remarier, eut peine à cacher le plaisir que lui causait cette réponse.

« Eh bien, reprit le grand-forestier en se levant, puisque ma sœur pense pouvoir un jour lui accorder sa main, il faut dès à présent faire un pas pour prévenir les suites dangereuses de sa folle démarche. »

Madame de Géri partagea cet avis, et ajouta qu'après toutes les brillantes qualités que le jeune comte avait déployées devant elle, sa fille ne risquait pas grand'chose en le jugeant favorablement.

La marquise, agitée d'un trouble inexprimable, tenait ses yeux fixés sur le plancher.

« On pourrait, continua sa mère, lui promettre que d'ici à son retour de Naples, tu n'accorderas ta main à nul autre.

– Je ne craindrais pas, ma bonne mère, de lui donner cette promesse, mais je crains seulement qu'elle ne le satisfasse pas, et nous engage.

– Ne crains rien, repartit sa mère avec une grande joie, ce sont mes affaires. » Puis s'adressant au commandant : « Lorenzo, dit-elle, qu'en penses-tu ? »

Le commandant, qui avait tout entendu, était devant la fenêtre ; il regardait dans la rue et ne disait rien.

« Je me fais fort, assura le grand-forestier, de renvoyer le comte avec cette déclaration transitoire.

– Eh bien, que cela soit fait ainsi, s'écria le commandant en se retournant ; je vais pour la seconde fois me rendre à ce Russe. »

Madame de Géri l'embrassa, ainsi que la marquise, qui, tandis que son père souriait de son ardeur, demanda comment on ferait pour annoncer de suite cette décision au comte. On résolut que le grand-forestier irait le prier de vouloir bien se rendre pour un instant dans la salle où l'attendait la famille réunie.

Le comte répondit qu'il allait venir. À peine le domestique chargé de cette réponse avait-il accompli son message, qu'on entendit ses pas, et, entrant dans la chambre, il se jeta aux pieds de la marquise, dans le plus violent trouble. Le commandant voulut lui dire ce qu'ils avaient résolu, mais lui se relevant : « C'est bien, j'en sais assez ; » puis il lui baisa la main, ainsi qu'à madame de Géri, et serra le frère dans ses bras. « Mais maintenant il me faudrait une chaise de poste, ajouta-t-il.

– J'espère, dit la marquise émue de cette scène touchante, que votre espérance ne vous a pas entraîné trop loin.

– Non ! non, repartit le comte ; rien n'est regardé comme avenu, si les informations que vous prendrez sur mon compte ne sont pas d'accord avec les sentimens que je vous ai exprimés dans cette chambre. »

Le commandant le pressa tendrement contre son cœur.

Le grand-forestier lui offrit sa propre voiture, et un chasseur courut à la poste chercher des chevaux. La joie la plus grande présidait à ce départ.

« J'espère, dit le comte, retrouver mes dépêches à B…, et de là prendre directement la route de Naples. Une fois arrivé dans cette ville, je ferai mon possible pour éviter d'aller à Constantinople ; en tout cas, je suis décidé à faire le malade, et alors d'ici à six semaines je serai de retour. »

En ce moment son chasseur vint annoncer que la voiture était attelée, que tout était prêt pour le départ. Le comte prit son chapeau, puis s'approchant de la marquise, lui saisit la main.

« Juliette, lui dit-il, je me sens un peu plus tranquille ; » et il pressa sa main entre les siennes. « Cependant mon vœu le plus ardent eût été de me marier avant mon départ.

– Vous marier ! s'écrièrent tous les membres de la famille.

– Nous marier, » répéta le comte ; et baisant la main de la marquise, qui lui demanda s'il était dans son bon sens, il lui assura qu'un jour

viendrait où elle le comprendrait.

Le commandant et son fils étaient sur le point de se fâcher de cette assertion ; leur faisant ses adieux avec la même chaleur, le comte les pria de n'y plus penser, et partit.

CHAPITRE IV.

Plusieurs semaines s'écoulèrent durant lesquelles la famille fut divisée en différens partis sur l'issue de cette singulière aventure.

Le commandant reçut du général Krakolof, oncle du jeune comte, une lettre fort polie ; le comte lui-même écrivit de Naples ; les informations que l'on recueillit sur son compte parlèrent toutes à son avantage ; enfin, l'on regardait déjà le mariage comme fait, lorsque l'indisposition de la marquise reparut avec plus de force qu'auparavant.

Elle remarqua un changement considérable dans toute sa personne. Se confiant avec une entière franchise à sa mère, elle lui dit qu'elle ne savait que penser de son état. Sa mère, qui craignait que de si étranges symptômes ne menaçassent la santé de sa fille, lui conseilla de consulter un médecin. Mais la marquise, pensant que son tempérament serait assez fort pour résister, laissa encore passer plusieurs jours sans suivre les conseils de sa mère, jusqu'à ce que ces symptômes se reproduisant sans cesse et de la manière la plus extraordinaire, la jetèrent dans une vive angoisse. Elle fit appeler un médecin qui avait toute la confiance de son père, le fit asseoir sur le sopha auprès d'elle, en l'absence de sa mère, et, après une courte introduction, lui avoua, en plaisantant, ce qu'elle pensait de son état. Le médecin jeta sur elle un regard scrutateur ; il se tut, puis, après avoir terminé son examen, il répondit avec un air très-sérieux :

« Vous ne vous trompez pas, madame la marquise.

– Comment l'entendez-vous ? interrompit elle.

– Vous êtes, reprit le médecin en souriant, dans une parfaite santé, vous n'avez pas besoin des secours de mon art. »

La marquise, saisissant la sonnette et jetant sur le docteur un coup d'œil courroucé, le pria de sortir, en ajoutant à demi voix qu'elle ne se souciait point de plaisanter avec lui sur un pareil sujet.

Le docteur répondit : « Je désire que jamais on ne se soit joué de vous plus qu'aujourd'hui ; » puis prenant son chapeau et sa canne, il voulut se retirer.

« J'instruirai mon père de cette conduite, lui dit la marquise.

– Comme vous le voudrez, reprit le docteur ; je vous ai dit ce que je pense, et j'en ferais le serment si cela était nécessaire ; » et il ouvrit la porte pour quitter la chambre. Tandis qu'il ramassait son mouchoir de

poche qui était tombé parterre, la marquise lui demanda encore :

« Mais la possibilité d'une telle chose ?

– Je ne crois pas nécessaire de vous expliquer les premiers principes de cette affaire, » répondit te médecin en sortant.

La marquise demeura comme frappée de la foudre. Elle s'emporta et voulut courir se plaindre à son père ; mais le sérieux extraordinaire du docteur, dont elle se croyait offensée, lui glaçait toutes les veines. Elle se jeta, dans le plus grand trouble, sur son sopha. Mécontente d'elle-même, elle passa en revue tous les instans de l'année écoulée, et finit par se croire folle en arrivant vainement au dernier. Sa mère entra tandis qu'elle était encore dans cette terrible agitation.

« Pourquoi ce trouble, ma chère enfant ? » lui demanda-t-elle. La marquise lui raconta ce que le médecin venait de lui dire.

« C'est un indigne polisson ! s'écria madame de Géri. Il faut instruire sur-le-champ ton père de sa conduite.

– Mais, ma mère, c'est avec le plus grand sérieux qu'il m'a dit cela ; et il paraissait bien résolu à renouveler son assertion devant mon père.

– Et peux-tu croire à la possibilité d'un pareil état ? s'écria sa mère.

– Je croirais plutôt que les tombeaux peuvent porter des fruits, et qu'un enfant peut naître dans le sein d'un cadavre.

– Eh bien alors, chère enfant, pourquoi te tourmenter ? Si ta conscience est pure, comment peux-tu t'inquiéter du jugement d'autrui ? fût-ce même le résultat d'une consultation de toute la faculté. Que ce soit erreur ou méchanceté de sa part, que t'importe ? Mais il est nécessaire que ton père en soit instruit.

– Ô mon Dieu ! dit la marquise avec un mouvement convulsif, comment pourrais-je ne pas me tourmenter ? N'ai-je pas en moi un sentiment intime qui m'est bien connu et qui dépose contre moi-même ? Si toute autre me disait être dans l'état où je me sens, ne la jugerais-je pas telle que je me juge ?

– C'est horrible ! s'écria sa mère.

– Méchanceté ! erreur ! reprit la marquise. Et pourquoi cet homme, qui jusqu'à ce jour nous a paru digne de toute notre confiance, voudrait-il me traiter d'une manière aussi infâme ? Quel motif pourrait l'y porter ? Moi qui ne l'ai jamais offensé ! qui l'ai reçu avec confiance, et avec l'idée de lui devoir bientôt de la reconnaissance ! Et s'il fallait choisir, serait-il possible qu'un médecin, quelque médiocre qu'il fût, tombât dans une pareille erreur ?

– Cependant, dit madame de Géri impatientée, il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

– Oui, reprit la marquise en lui baisant les mains, tandis qu'un vif incarnat couvrait ses joues ; oui, bonne mère, il le faut : quoique les circonstances soient si extraordinaires, qu'il m'est permis de douter. Je jure que ma conscience est aussi pure que celle de mes enfans ; la vôtre ne peut être plus pure, plus digne d'estime. Cependant je vous prie de faire appeler une sage-femme, afin que je m'assure de la vérité, et que je puisse être tranquille sur les suites.

– Une sage-femme ! s'écria madame de Géri avec indignation. Une conscience pure, et une sage-femme ? » Elle n'en put dire davantage.

« Une sage-femme, ma digne mère, répéta la marquise, en se mettant à genoux devant elle, et cela dans l'instant même, si vous ne voulez pas me voir devenir folle.

– Oh ! très-volontiers, reprit la mère ; seulement je te prie de ne pas accoucher dans ma maison. »

Et, en disant ces mots, elle se leva pour sortir. La marquise la suivit en tendant ses bras, tomba la face contre terre, et embrassa ses genoux.

« Si une vie irréprochable, s'écria-t-elle avec l'accent de la douleur, une vie consacrée à vous plaire, me donne quelques droits sur votre estime ; si seulement un sentiment d'amour maternel parle encore pour moi dans votre cœur, ne m'abandonnez pas dans cet instant affreux !

– Qu'est-ce donc qui te trouble ainsi ? lui demanda sa mère. N'est-ce que les discours du docteur ? n'est-ce que le sentiment de ton malaise ?

– Ce n'est que cela, ma mère, reprit la marquise en plaçant ses mains sur sa poitrine.

– Absolument que cela, Juliette ? continua sa mère. Réfléchis bien : une faute, quelque douleur qu'elle me causât, peut et doit se pardonner ; mais si, pour éviter une réprimande de ta mère, tu pouvais inventer un conte sur les bouleversemens de l'ordre naturel, et te jouer des sermens les plus sacrés pour le persuader à mon cœur trop crédule, ce serait indigne, et je ne voudrais plus te revoir.

– Puisse l'empire des bienheureux s'ouvrir un jour à moi comme mon âme s'ouvre à la vôtre ! Je ne vous ai rien caché, ma mère. »

Cette exclamation, faite avec désespoir, ébranla madame de Géri.

« Ô ciel ! s'écria-t-elle, ma chère enfant ! comme tu m'attendris ! » Elle la releva, l'embrassa, la serra contre son sein. « Qu'as-tu à craindre ? Viens, tu es bien malade. » Elle voulut la faire mettre au lit ; mais la marquise, dont les larmes abondantes se frayaient un libre passage, assura qu'elle était très-bien, et qu'elle ne sentait aucun mal, si ce n'était cet état étrange et inconcevable.

« Un état étrange ! Mais quel est-il donc ? Puisque ta conscience est si sûre du passé, quelle frayeur frénétique s'empare de toi ? Un sentiment intérieur, encore indéterminé, ne peut-il te tromper ?

– Non, non, il ne me trompe pas, et si vous voulez faire appeler une sage-femme, vous verrez que l'infamie n'est que trop vraie.

– Viens, ma chère fille, dit madame de Géri, qui commençait à craindre que sa raison ne s'altérât, viens, suis-moi, et mets-toi au lit. Pourquoi penses-tu à ce que t'a dit le médecin ? Comme ton visage est brûlant ! Comme tous tes membres tremblent ! Qu'est-ce donc que t'a dit le médecin ? » Et elle entraînait avec elle la marquise, qui recommençait le récit de la visite du docteur.

« Bonne, digne mère ! je suis dans mon bon sens ; » et elle s'efforçait de sourire. « Le médecin m'a dit que j'étais enceinte. Fais appeler la sage-femme, et sitôt qu'elle nous aura dit que cela n'est pas vrai, je serai tranquille.

– Bien ! bien ! repartit madame de Géri en réprimant son agitation : elle viendra ; il faut qu'elle se moque de toi, et te dise que tu es une folle, agitée de songes trompeurs. » Puis, tirant la sonnette, elle envoya un de ses gens chercher la sage-femme.

La marquise était encore entre les bras de sa mère lorsque cette femme parut. Madame de Géri lui expliqua le mal que ressentait sa fille. La marquise jura qu'elle avait toujours respecté la vertu, et que cependant elle était pénétrée d'un sentiment inconcevable qui la forçait de recourir à une femme de l'art. La sage-femme, tandis qu'elle l'entretenait ainsi, parlait de la bouillante jeunesse et de la perfidie du monde.

« J'ai déjà, assurait-elle, été appelée dans plus d'une circonstance semblable ; les jeunes veuves, qui se trouvaient dans le même état que vous, prétendaient toutes avoir vécu sur des îles désertes. Mais calmez-vous ; le corsaire impitoyable qui a profité sans doute de l'obscurité d'une nuit sombre se trouvera bientôt. »

À ces mots, la marquise perdit connaissance. Madame de Géri, qui ne put résister à ses sentimens maternels, lui prodigua des secours pour la rappeler à la vie. Mais l'indignation prévalut lorsqu'elle eut repris ses sens.

« Juliette ! s'écria-t-elle avec la douleur la plus vive, veux-tu bien tout m'avouer ; veux-tu me nommer le père ? » Et ses traits annonçaient l'envie de pardonner. Mais lorsque la marquise lui répondit qu'elle en deviendrait folle, sa mère, se levant, s'écria :

« Va ! va ! tu es indigne de toute pitié. Maudite soit l'heure où je t'enfantai ! » Et elle quitta la chambre.

La marquise, qui eût voulu encore une fois ne plus voir le jour, entraîna la sage-femme à côté d'elle, et, tremblante, cacha sa tête sur son sein. « Quelles sont les voies de la nature ? lui demanda-t-elle d'une voix entrecoupée ; est-il possible qu'une conception ait lieu avec ignorance de cause ? »

La sage-femme sourit, et lui dit qu'elle ne croyait pas que ce fût là le cas de madame la marquise.

« Non, non, reprit la marquise, ce n'est pas de moi qu'il s'agit ; mais je voudrais savoir, en général, si de pareils phénomènes sont possibles dans l'ordre de la nature.

– Aucune femme sur la terre ne s'est trouvée dans une telle position, excepté pourtant la sainte Vierge. »

La marquise tremblait toujours davantage, elle se croyait à chaque instant sur le point d'accoucher, et supplia la sage-femme de ne pas l'abandonner. Celle-ci la tranquillisa.

« Vos couches sont encore éloignées, je vous indiquerai des moyens de cacher votre état aux yeux du monde, et, il faut l'espérer, tout se passera bien. »

Mais les consolations de cette femme étaient autant de coups de poignard qu'elle portait au cœur de la marquise. Elle la pria donc de se retirer.

À peine la sage-femme était-elle sortie, qu'on apporta à Juliette, de la part de sa mère, un billet ainsi conçu :

« M. de Géri désire, vu les circonstances actuelles, que vous quittiez sa maison. Il vous envoie ci-joints les papiers concernant votre fortune, et il espère que le ciel lui épargnera la douleur de vous revoir jamais. »

Le désespoir de la marquise éclata en pleurs abondans. Versant des larmes amères sur l'erreur de ses parens et l'injustice qui en était la suite, elle se rendit dans le cabinet de sa mère. On lui dit qu'elle était avec son père. Elle y courut aussitôt, mais la porte était fermée. Appelant alors tous les saints pour témoigner de son innocence, elle tomba presque sans vie sur le carreau.

Il y avait plusieurs minutes qu'elle gisait ainsi misérablement couchée, lorsque le grand-forestier sortit, et lui dit d'un air courroucé :

« Vous savez bien, madame, que le commandant ne veut plus vous voir.

– Mon frère chéri ! » s'écria la marquise en sanglotant ; puis se précipitant dans la chambre :

« Ô mon père ! » et elle tendit les bras vers lui. Le commandant se recula dès qu'il l'aperçut, et courut se réfugier dans sa chambre à

coucher. La marquise voulant l'y suivre, il s'écria : « Hors d'ici, malheureuse ! » et voulut rejeter la porte sur elle. Mais la marquise, au milieu de ses gémissemens et de ses pleurs, l'ayant empêché de la fermer, il se retira tout-à-coup, et s'avança rapidement vers le fond de la chambre tandis que sa fille entrait.

Elle se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, lorsque se retournant, il lâcha la détente d'un pistolet qu'il avait saisi, et une balle alla frapper le plafond.

« Maître de ma vie ! » s'écria la marquise en se relevant pâle comme un cadavre ; et elle se hâta de quitter cette chambre.

« Qu'on se prépare à partir, » dit-elle en entrant dans son appartement.

Elle se jeta comme morte sur un siége, fit appeler ses enfans, fit faire tous ses paquets. Elle tenait sur ses genoux le plus jeune, qu'elle enveloppait d'un mouchoir, pour le porter avec elle dans la voiture, lorsque le grand-forestier entra, chargé par le commandant de s'opposer à ce qu'elle emmenât ses enfans.

« Mes enfans ? demanda-t-elle en se levant ; dis à ton barbare père qu'il peut venir et me tuer, mais que jamais il ne m'enlèvera mes enfans ! » puis d'un air calme, et fière de son innocence, elle emmena ceux-ci avec elle dans sa voiture, et partit sans que son frère osât s'y opposer.

Cette noble fermeté lui donna tout-à-coup la conscience de ce qu'elle était, et, de sa propre main, elle se sortit de l'abîme profond dans lequel le sort l'avait jetée. La colère qui brisait son cœur se dissipa lorsqu'elle fut en liberté ; elle embrassa tendrement ses enfans, ces chères petites créatures qui lui appartenaient, et ce fut avec une grande satisfaction qu'elle réfléchit à la victoire, que le sentiment intime de son innocence venait de lui faire remporter sur son frère. Sa raison, assez forte pour ne pas se troubler, céda à l'organisation sacrée et obscure du monde. Elle vit l'impossibilité de persuader sa famille de son innocence, comprit qu'elle devait s'en consoler, qu'elle ne devait pas se laisser abattre, et peu de jours s'étaient écoulés depuis son arrivée à la campagne qu'elle choisit pour retraite, que déjà la douleur avait fait place à la courageuse résolution de lutter fièrement avec l'opinion publique. Elle résolut de se renfermer tout-à-fait dans son intérieur, de s'occuper avec un zèle actif de l'éducation de ses deux enfans, et de recevoir avec une tendresse toute maternelle, le troisième dont le ciel lui faisait présent. Elle fit des préparatifs pour faire restaurer, dès que ses couches auraient eu lieu, sa campagne, qui, négligée depuis long-temps, se ressentait de l'absence des maîtres. Souvent assise dans le pavillon du jardin, occupée à broder quelque

petit bonnet pour son futur nourrisson, elle se plaisait à distribuer ses appartemens selon son goût : dans telle chambre elle plaçait sa bibliothèque, dans telle autre, son chevalet et ses tableaux. L'époque à laquelle le comte Fitorowski devait revenir de Naples n'était pas encore passée, qu'elle était tout-à-fait décidée à vivre toujours dans la solitude la plus complète. Le portier reçut l'ordre de ne recevoir aucun homme dans la maison. Une seule pensée lui était insupportable : l'enfant auquel elle avait donné l'être dans l'innocence et la pureté de son cœur, et dont l'origine, justement parce qu'elle était mystérieuse, lui semblait divine, se verrait rejeté de la société comme le fruit du déshonneur. Elle imagina alors un singulier moyen de découvrir le père, un moyen qui, si elle y avait d'abord pensé, lui aurait causé un effroi mortel. Toutes les nuits elle avait le sommeil agité, souvent interrompu. Elle avait de la peine à s'habituer à sa singulière position, elle cherchait toujours comment pouvoir découvrir l'homme qui l'avait ainsi dégradée. Sans doute, en quelque lieu de la terre qu'il se trouvât, il devait être de la classe la plus vile et la plus abjecte, mais il fallait qu'elle l'épousât, et le sentiment de son honneur, dont lui seul pouvait relever la base, en prenant toujours une influence plus vive et plus forte sur elle, restaura son courage, lui redonna comme une nouvelle vie. Un matin elle envoya aux journaux de M…, le singulier avis qu'on lit en tête de ce récit.

CHAPITRE V.

Le comte Fitorowski, que des affaires importantes retenaient à Naples, avait cependant écrit pour la seconde fois à la marquise, afin de lui répéter que, quelques circonstances qui pussent advenir, il n'en resterait pas moins fidèle à la déclaration tacite qu'elle lui avait donnée. Aussitôt qu'il eut réussi à se débarrasser du voyage de Constantinople, et que ses autres affaires furent terminées, il partit de Naples, et arriva à M… peu de jours après l'époque fixée par lui. Le commandant le reçut avec un air embarrassé ; il prétexta une affaire importante qui l'appelait hors de chez lui, et pria son fils de l'entretenir en son absence.

Le grand-forestier se rendit donc dans son appartement, et, après de courtes salutations, il lui demanda s'il était déjà instruit de ce qui s'était passé dans la maison du commandant en son absence.

« Non, » répondit le comte, dont une légère pâleur couvrit passagèrement les joues.

Alors le maître des forêts lui raconta de quelle honte la marquise venait d'entacher la famille, et les événemens qui en avaient été la suite. Le comte se frappa le front avec désespoir.

« Pourquoi avoir mis tant d'obstacles sur notre chemin ? s'écria-t-il. Si nous étions mariés, toute honte eût été effacée, et ce malheur évité.

– Comment ! reprit le maître des forêts, seriez-vous assez insensé pour vouloir être l'époux de cette indigne créature ?

– Elle est plus estimable, répondit le comte, que tout le monde qui la méprise. Je crois tout-à-fait ce qu'elle dit de son innocence, et dès aujourd'hui je me rends à V… pour lui renouveler ma proposition. » Puis saisissant son chapeau, il salua le grand-forestier, qui pensa qu'il avait perdu la raison, et s'éloigna.

Se faisant aussitôt amener un cheval, il partit pour V… Lorsqu'il fut arrivé devant la porte, et qu'il voulut pénétrer dans l'intérieur, le portier lui déclara que madame la marquise ne recevait aucun homme. Le comte demanda si cette mesure, prise sans doute envers les étrangers, concernait aussi un ami de la maison. Le portier répondit qu'il n'y avait point d'exception ; puis il ajouta avec un air douteux : « Ne seriez-vous point le comte Fitorowski ?

– Non, » répondit le comte. Puis se tournant vers ses gens, il continua de manière à ce que tous pussent l'entendre : « Puisqu'il en

est ainsi, je vais me rendre à l'auberge, et de là j'écrirai à madame la marquise. »

Aussitôt qu'il se trouva hors de la vue du portier, il fit un détour, et longea le mur de clôture du vaste jardin qui s'étendait derrière le bâtiment. Trouvant une petite porte ouverte, il entra dans ce jardin, en parcourut les allées, et il allait monter la rampe du perron, lorsque, dans un pavillon situé sur l'un des côtés, il aperçut la marquise, vêtue de deuil, occupée d'un travail, près d'une petite table. Il s'approcha d'elle avec précaution, en sorte qu'elle ne put le voir que lorsqu'il ne fut plus qu'à trois pas de la table.

« Le comte Fitorowski ! » s'écria la marquise ; et une vive rougeur couvrit aussitôt sa figure.

Le comte sourit, et demeura encore un instant debout, immobile ; puis s'asseyant à ses côtés, il passa son bras autour de sa taille, et la serra contre son sein avant qu'elle eût le temps de s'opposer à une semblable tentative.

« D'où venez-vous, monsieur le comte ? Est-ce bien possible ? dit la marquise, en fixant sur la terre ses regards confus.

– De M…, reprit le comte, en l'attirant doucement à lui. Je suis entré par une petite porte que j'ai trouvée ouverte ; j'ai cru pouvoir compter sur votre pardon.

– Ne vous a-t-on pas dit à M… ?…

– On m'a tout dit, femme chérie ; mais, bien persuadé de votre innocence…

– Comment ! s'écria la marquise, en se dégageant de ses bras et se levant ; et vous venez…

– Je viens pour satisfaire le monde, repartit le comte en la retenant avec force ; pour satisfaire votre famille, pour relever votre honneur ; et il appliqua ses lèvres brûlantes sur son sein.

– Loin de moi ! s'écria la marquise.

– Je suis aussi persuadé de votre innocence, Juliette, que si l'on ne m'avait instruit de rien, que si mon âme habitait votre corps.

– Laissez-moi ! répéta la marquise.

– Je suis venu pour renouveler ma proposition, et pour recevoir de votre main le bonheur le plus pur, si vous voulez bien m'écouter.

– Laissez-moi sur-le-champ ! je vous l'ordonne. »

Et s'arrachant de ses bras, elle s'enfuit.

« Chère Juliette, ô mon amie ! s'écria le comte en la poursuivant.

– Vous entendez » reprit la marquise en se retournant.

– Un seul moment d’entretien, dit le comte, saisissant le bras qu’elle tendait vers lui pour l’inviter à se retirer.

– Je ne veux rien savoir, » repartit la marquise. Puis repoussant le comte avec force, elle monta rapidement le perron et disparut.

Le comte était déjà au haut de la rampe pour obtenir à tout prix un instant d’entretien, quand la porte se ferma avec violence, et un bruit de serrure lui ôta tout espoir. Incertain d’abord sur ce qu’il avait à faire, il hésita un moment, tenté de monter par une fenêtre qu’il voyait entr’ouverte, et de poursuivre son but en dépit des obstacles. Mais il réfléchit bientôt qu’il fallait céder, et, quelque amer qu’il fut pour lui de se retirer, il descendit la rampe en se reprochant d’avoir laissé la marquise s’échapper de ses bras. Il sortit du jardin pour chercher son cheval. Il sentait que tout espoir de s’expliquer auprès d’elle était désormais évanoui, et faisant marcher son cheval au pas, il composa une lettre qu’il résolut de lui écrire.

Dans la soirée, étant assis auprès d’une table, et plongé dans l’humeur la plus noire, il vit entrer le grand-forestier, qui lui demanda si sa visite à V… avait eu un heureux résultat. « Non, » répondit brièvement le comte ; et il fut tenté d’accompagner cette réponse d’un geste d’humeur ; mais, par politesse, il ajouta un moment après : « Je suis résolu de lui écrire, et bientôt je la justifierai pleinement.

– C’est avec chagrin, reprit le grand-forestier, que je vois votre passion pour la marquise troubler votre raison. Du reste, je puis vous affirmer qu’elle est sur le point de décider autrement de son sort » Puis tirant le cordon de la sonnette, il se fit apporter le dernier journal sur lequel était l’avis de la marquise concernant le père de son enfant. Le comte parcourut cet avis, tandis qu’une vive rougeur couvrait son visage. Une pénible lutte de sentimens contraires s’établit en lui.

« Ne croyez-vous pas, dit le grand-forestier, que la marquise trouvera celui qu’elle cherche ?

– Sans doute, » répondit le comte ; et toutes les facultés de son âme étaient fixées sur ce papier qu’il semblait dévorer de ses regards. Enfin, après un moment, il posa le journal, s’approcha de la fenêtre, s’écria : « C’est bon ! je sais maintenant ce que j’ai à faire ; », se retourna vers le grand-forestier, le salua poliment en lui demandant s’il aurait le plaisir de le revoir bientôt ; puis sortit tout occupé de sa destinée.

Cependant la maison du commandant avait vu se passer les scènes les plus vives. Madame de Géri était hautement indignée de la dureté cruelle de son époux et de sa propre faiblesse, qui lui avait fait courber la tête sous le joug, sans s’opposer à l’expulsion de sa fille chérie. Au moment où le pistolet était parti dans la chambre du commandant, et où sa fille en était précipitamment sortie, elle était tombée dans un

évanouissement qui n'avait heureusement pas eu de suites fâcheuses. Mais lorsqu'elle était revenue à elle, le commandant, jetant le pistolet sur la table, s'était contenté de lui demander pardon de la frayeur qu'il lui avait causée. Puis, quand il avait été question de priver la marquise de ses enfans, elle s'y était opposée, affirmant d'une voix faible et émue qu'il n'en avait pas le droit ; mais le commandant, tremblant de fureur, s'était tourné vers le grand-forestier en s'écriant : « Va et amène-les. »

La seconde lettre du comte Fitorowski étant arrivée, le commandant donna l'ordre de la porter à la marquise à V… Le domestique chargé de ce message rapporta qu'après avoir vu l'adresse, la marquise l'avait mise de côté en disant : « C'est bien. » Madame de Géri, à qui l'assentiment de sa fille à ce second mariage avait toujours paru obscur, cherchait en vain à ramener la conversation sur cet objet. Le commandant la priait toujours de se taire d'une manière qui ressemblait plutôt à un ordre. Un jour, enlevant un portrait de la marquise qui se trouvait encore suspendu à la muraille, il jura qu'il voulait la chasser entièrement de sa pensée, et s'imaginer qu'il n'avait pas de fille. Ce fut sur ces entrefaites que parut dans les journaux l'annonce de la marquise.

Madame de Géri, à qui le commandant venait d'envoyer le journal, courut aussitôt à l'appartement de son époux, où elle le trouva occupé à écrire.

« Eh bien ! que penses-tu de cela ? lui demanda-t-elle.

– Oh ! elle est innocente, dit le commandant en continuant à écrire.

– Comment ! s'écria madame de Géri avec l'étonnement le plus marqué ; innocente !

– Elle l'a fait en dormant, reprit le commandant, sans s'en apercevoir.

– En dormant ! répéta madame de Géri ; et une chose aussi inconcevable serait…

– Folle ! » s'écria le commandant ; et bouleversant ses papiers, il sortit.

Quelques jours plus tard, tandis qu'ils étaient tous les deux à déjeuner, madame de Géri lut ce qui suit dans un journal qui venait de paraître :

« Si la marquise d'O… veut se trouver le 3, à 11 heures du matin, dans la maison de M. de Géri son père, celui qu'elle cherche y viendra se jeter à ses pieds. »

Madame de Géri ne put achever cette lecture, la voix lui manqua ; elle passa le journal au commandant. Celui-ci le lut et le relut trois

fois, comme s'il ne pouvait en croire ses yeux.

« Au nom du ciel, Lorenzo, dit madame de Géri, que penses-tu de cela ?

– Ô la misérable ! s'écria le commandant en se levant ; ô l'infâme ! L'effronterie d'une chienne sans pudeur et la ruse du plus fin renard réuniraient en vain tout ce qu'ils peuvent composer de pire pour égaler une pareille indignité. Une semblable figure… de tels yeux… un chérubin n'inspirerait pas plus de confiance. » Et il gémissait, ne pouvant calmer son émotion.

« Par tout ce qui existe, si c'est une ruse, quel est son but ? reprit madame de Géri.

– Quel est son but ? continua le commandant ; elle veut nous forcer à croire son indigne mensonge. La fable qu'ils nous réciteront ici le 3 du mois prochain, ils la savent déjà par cœur. « Ma chère fille, dois-je répondre, je ne le savais pas ; qui eût pu le penser ? pardonne-moi, reçois ma bénédiction, et reviens à nous. » Mais, une balle dans la tête de celui qui passera le seuil de ma porte le 3 ! Peut-être vaudrait-il mieux le faire jeter hors de ma maison par mes gens. »

Madame de Géri, après avoir encore une fois relu le journal, dit que s'il fallait choisir entre deux choses inconcevables, elle préférait penser que c'était un jeu inouï du sort, plutôt que de croire à la dégradation d'une fille que jusque là elle avait toujours tendrement chérie. Mais sans la laisser achever, le commandant s'écria :

« Fais-moi le plaisir de te taire, et va-t'en. Je hais même en entendre parler. »

CHAPITRE VI.

Peu après ces événemens, le commandant reçût, en confirmation de l'article du journal, une lettre de la marquise dans laquelle elle lui demandait, de la manière la plus touchante et la plus respectueuse, de vouloir bien, puisqu'il lui avait défendu de reparaître chez lui, envoyer à V… celui qui se présenterait dans la matinée du 3 pour elle. Madame de Géri était présente lorsque le commandant reçut cette lettre. Elle lut bientôt sur sa physionomie l'irrésolution qui agitait son esprit. Quel motif aurait pu avoir la dissimulation de la marquise, puisqu'elle n'implorait point de pardon ? Enhardie par cette apparence, madame de Géri mit en avant un plan qu'elle avait depuis long-temps formé toute seule.

« J'ai une idée, dit-elle, tandis que le commandant fixait encore sur le papier un regard sans expression. Si vous vouliez me permettre de me rendre pour un ou deux jours à V…, je saurai forcer la marquise à tout m'avouer, lors même qu'elle connaîtrait déjà celui qui a répondu à son avis comme un inconnu, et qu'elle fût la plus astucieuse des femmes. »

Le commandant, froissant la lettre entre ses mains, lui répondit avec la plus vive émotion : « Vous savez que je ne veux plus rien avoir de commun avec elle, et je vous défends de la revoir. » Puis ramassant les morceaux de la lettre, il les cacheta dans un papier, qu'il adressa à la marquise et remit au messager pour toute réponse. Madame de Géri, indignée de cet amour-propre intraitable qui rejetait toute explication, résolut d'accomplir son projet malgré lui. Elle prit avec elle un chasseur du commandant, et partit le lendemain matin pour V… À son arrivée devant la porte, le portier lui dit que personne ne pouvait entrer vers la marquise.

« Je dois être exceptée de cette mesure, répondit madame de Géri. Allez, et dites-lui que madame la commandante de Géri demande à lui parler.

– Ce serait inutile ; madame la marquise a déclaré qu'elle ne voulait recevoir qui que ce fût.

– Je suis sûre qu'elle ne refusera pas de me voir, reprit madame de Géri ; je suis sa mère. Allez, ne tardez pas plus long-temps à remplir mon message. »

À peine le portier était-il entré dans la maison pour faire cette commission, qu'il pensait fort inutile, que l'on vit la marquise en sortir,

accourir vers la porte, et s'agenouiller devant la voiture de la commandante. Madame de Géri descendit avec l'assistance de son chasseur, et releva la marquise, non sans quelque émotion. La marquise, dominée par la force de ses sentimens, serra violemment sa main, et la conduisit dans sa chambre, tandis que des larmes coulaient le long de ses joues.

« Mon excellente mère » s'écria-t-elle, après l'avoir fait asseoir sur un sopha, pendant que, debout devant elle, elle passait ses mains sur ses yeux pour cacher ses pleurs ; à quel heureux hasard dois-je une visite qui m'est si précieuse ?

– Je viens, dit madame de Géri en serrant tendrement sa fille entre ses bras, te demander pardon de la dureté avec laquelle tu as été chassée de la maison paternelle.

– Pardon ! » reprit la marquise ; et elle voulut lui baiser les mains ; mais sa mère les retira, et continua :

« Car, non-seulement l'avis que tu as fait insérer dans les papiers publics, et la réponse qu'on y a faite, nous ont persuadés de ton innocence, mais encore, je dois te l'avouer, à notre grand étonnement, celui-là même qui est l'auteur de cette réponse s'est présenté hier chez nous.

– Qui ? s'écria la marquise en s'asseyant auprès de sa mère ; qui donc s'est présenté ? » et l'attente la plus anxieuse se peignait sur tous ses traits.

« Celui qui est l'auteur de cette réponse, celui à qui s'adressait ton avis.

– Eh bien ! dit la marquise, dont la poitrine se soulevant avec force trahissait l'émotion ; quel est-il ? encore une fois, quel est-il ?

– Je te le laisse à deviner. Pense donc qu'hier, pendant que nous prenions le thé, je lisais justement le journal, un homme qui nous était bien connu se précipite dans la chambre avec les signes du plus violent désespoir, et vient se jeter à nos pieds. Ne sachant que penser de cela, nous l'engageons à parler. Alors il nous dit que sa conscience ne lui laissait plus de repos ; qu'il était l'infâme qui avait trompé madame la marquise ; qu'il savait bien comment on jugerait sa faute, et quelle vengeance on en tirerait, mais qu'il venait lui-même s'offrir en sacrifice.

– Mais qui ? qui ? qui ? s'écria la marquise.

– Comme je te l'ai dit, un jeune homme bien élevé, que nous n'aurions jamais cru capable d'une pareille perfidie. Mais ne t'effraieras-tu point, ma fille, en apprenant qu'il est de la classe la plus basse, et qu'il est dépourvu de toutes les qualités qu'on aurait pensé

devoir être l’apanage de ton époux ?

– Qu’importe ! ma mère ; il n’est pas tout-à-fait indigne, puisqu’il est allé se jeter à vos pieds avant de venir se jeter aux miens. Mais qui est-il ? dites-le-moi, qui ?

– Eh bien ! reprit sa mère, c’est Léopardo, le chasseur que ton père fit venir tout jeune du Tyrol. Je l’ai amené pour te le présenter comme ton fiancé, si tu le reconnais.

– Léopardo le chasseur ! s’écria la marquise, en se frappant le front avec désespoir.

– Eh bien ! qu’est-ce qui t’effraie ? as-tu quelque raison d’en douter ?

– Comment ? où ? quand ? demanda la marquise interdite.

– Il ne l’avouera qu’à toi seule. La honte et l’amour l’empêchent de confier cela à nul autre. Mais si tu veux ouvrir la porte de l’antichambre, où il est dans l’attente et l’inquiétude, je m’éloignerai, afin que tu puisses percer ce mystère.

– Mon Dieu ! s’écria la marquise, un jour, pendant la chaleur brûlante du soleil de midi, je m’étais endormie, et en m’éveillant je le vis se lever de dessus le canapé. » Et en même temps elle couvrit de ses deux mains sa figure couverte d’un vif incarnat. Mais sa mère, en entendant ces paroles, était tombée à genoux devant elle.

« Ô ma fille ! ô excellente fille ! » s’écria-t-elle, et elle la serra entre ses bras. « Et moi, indigne que je suis ! » puis elle se cacha dans son sein.

« Qu’avez-vous, ma mère ? demanda la marquise étonnée.

– Imagine-toi, ô toi qui es plus pure que les anges du ciel, que de tout ce que je t’ai dit il n’y a pas un mot de vrai ; que mon âme corrompue ne pouvait croire à tant d’innocence, et que j’ai inventé cette ruse pour m’en convaincre.

– Ma bonne mère ! » s’écria la marquise ; et, pleine d’une douce émotion, elle se baissa vers elle et voulut la relever ; mais elle s’y opposa.

« Non, je ne bouge pas de cette place avant que tu m’aies dit si tu me pardonnes mon indignité, ô toi qui es si pure, si angélique !

– Moi, vous pardonner ! ma mère, levez-vous, je vous en conjure !

– Tu entends, je veux savoir si tu pourras m’aimer et me respecter autant que jadis ?

– Ma digne mère, dit la marquise en se mettant aussi à genoux devant elle, le respect et l’amour ne sont jamais sortis de mon cœur.

Qui pouvait me croire dans des circonstances si inouïes ? combien je suis heureuse que vous soyez persuadée de mon innocence !

– Eh bien ! reprit madame de Géri, en se relevant soutenue par sa fille, je veux te porter sur mes bras, ma tendre enfant ; tu feras tes couches chez moi, et si j'attendais de toi un jeune prince, je ne te traiterais pas avec plus de tendresse et d'honneur que tu le seras. Les jours de ma vie ne s'écouleront plus loin de toi ; je brave l'opinion du monde entier ; je ne veux pas d'autre honneur que ta honte, pourvu que tu veuilles encore m'aimer, et ne plus penser à la dureté avec laquelle je t'abandonnai. »

La marquise chercha à la consoler par ses caresses et ses sermens sans fin ; mais la soirée s'écoula et minuit sonna avant qu'elle réussît. Le lendemain, l'affliction de madame de Géri, qui, pendant la nuit, l'avait agitée comme une fièvre ardente, s'étant un peu calmée, la mère et la fille partirent comme en triomphe pour retourner à M…

Elles furent très-gaies durant le voyage, plaisantant sur Léopardo le chasseur, qui était assis devant sur le siége. Madame de Géri remarqua que sa fille rougissait chaque fois que ses yeux se fixaient sur lui. La marquise répondit en souriant et soupirant tout à la fois : « Qui sait qui nous apparaîtra enfin le 3 à onze heures du matin ? »

Plus on approchait de M…, plus les visages devenaient sérieux, par le pressentiment des scènes décisives qui allaient se passer. Madame de Géri, qui ne voulait pas communiquer son plan, conduisit sa fille dans son ancienne chambre dès qu'elles furent arrivées, et lui dit de se reposer, de ne pas s'inquiéter, et que bientôt elle allait revenir. Environ une heure plus tard, elle rentra, le visage fort animé.

« Non, s'écria-t-elle avec une joie qui se décelait malgré elle, non, il est impossible d'être plus incrédule. N'ai-je pas été obligée d'employer une heure entière pour le convaincre ? Mais à présent il pleure.

– Qui ? demanda la marquise.

– Lui, répondit sa mère : quel autre a plus de sujet de le faire ?

– Ce n'est pas mon père ? s'écria la marquise.

– C'est lui ; il pleure comme un enfant, et si je n'avais eu moi-même des larmes à essuyer, j'aurais ri en le laissant dans cet état.

– Et cela à cause de moi ? et je resterai ici… ? dit la marquise en se levant.

– Ne bouge pas de cette place, mon enfant. Pourquoi me dicta-t-il cette lettre ? Qu'il vienne te chercher s'il veut jamais me revoir ?

– Ma bonne mère !

– Sans pitié ! s'écria la commandante l'interrompant. Pourquoi prit-

il un pistolet ?

– Mais je vous en conjure…

– Tu ne le dois pas, continua madame de Géri en faisant rasseoir sa fille, et s'il ne vient pas aujourd'hui, je pars demain avec toi. »

La marquise qualifia cette résolution de barbare et injuste. Mais sa mère repartit :

« Tranquillise-toi, car j'entends venir quelqu'un ; c'est lui, sans doute.

– Où ? demanda la marquise, en prêtant l'oreille ; est-ce lui qui là dehors frappe contre la porte ?

– Sans doute ; il veut que nous lui ouvrions.

– Laissez-moi ! s'écria la marquise en s'élançant de son siége.

– Juliette, si tu m'aimes, demeure, » répondit sa mère ; et au même instant le commandant entra, la figure cachée dans son mouchoir. Madame de Géri lui tournant le dos se plaça devant sa fille.

« Mon père ! s'écria la marquise en tendant les bras vers lui.

– Ne bouge pas de cette place, répéta sa mère ; tu m'entends ! »

Le commandant, debout au milieu de la chambre, versait d'abondantes larmes.

« Il faut qu'il implore son pardon, continua madame de Géri. Pourquoi est-il si vif ? pourquoi est-il si dur ? Je l'aime, mais je t'aime aussi ; je le respecte, mais je te respecte aussi. Et s'il faut prononcer entre vous deux, tu vaux mieux que lui, aussi je demeure avec toi. »

Le commandant, brisé par la douleur, poussait des sanglots et des gémissemens qui retentissaient dans la salle.

« Mais, mon Dieu !… s'écria la marquise, en résistant à sa mère et en prenant son mouchoir de poche pour essuyer ses larmes qui coulaient avec abondance.

– Il ne peut pas seulement parler, dit madame de Géri, il pleure. »

La marquise, s'élançant alors vers lui, l'embrassa, le supplia de se calmer. Elle pleurait elle-même. Elle voulait le faire asseoir, mais le commandant ne répondit rien ; il était immobile, restant debout ; il tenait ses regards honteux fixés sur le plancher.

« Mais il en deviendra malade, » dit la marquise, en se tournant vers sa mère.

Madame de Géri elle même, voyant son état douloureux, sentait faiblir sa fermeté. Le commandant, cédant enfin aux instances de sa fille, s'assit à côté d'elle, et celle-ci, tombant à ses pieds, le combla de

ses caresses. Alors madame de Géri reprenant la parole :

« C’est bien, dit-elle ; tout ce qui lui arrive, il l’a mérité ; maintenant il reviendra à la raison. » Et sortant de la chambre, elle les laissa seuls.

Sitôt qu’elle fut dehors, elle sécha ses larmes ; pensant aux dangereuses suites que pouvaient avoir pour le commandant d’aussi fortes émotions, elle résolut de faire appeler un médecin si cela devenait nécessaire, puis se rendant elle-même à la cuisine, elle fit préparer pour le souper tout ce qu’elle put imaginer de plus réconfortant et de plus adoucissant, fit chauffer son lit pour l’y faire mettre sitôt qu’elle le verrait paraître donnant la main à sa fille, et enfin, tout étant prêt, elle retourna dans l’appartement de la marquise voir ce qui s’y passait. En appliquant son oreille contre la porte, elle entendit un léger murmure, comme la douce voix de la marquise ; puis regardant par le trou de la serrure, elle vit sa fille assise sur les genoux du commandant qui la tenait serrée entre ses bras comme jamais de sa vie il ne l’avait fait. Elle ouvrit alors et entra le cœur plein de joie. Sa fille était à demi couchée, les yeux presque fermés, sur les genoux de son père qui la couvrait de ses baisers. Elle se taisait, lui aussi. Il la regardait avec l’amour d’un amant qui est auprès de son amie, et il ne se lassait pas de coller ses lèvres sur les siennes. Madame de Géri éprouva un bonheur céleste à ce spectacle ; invisible derrière le siége où ils étaient assis, elle tremblait de troubler cette félicité parfaite qui venait de nouveau habiter sa demeure. Elle s’approcha enfin tout doucement, et vint se mettre à côté de son mari, qui, tout occupé d’embrasser sa fille, ne s’aperçut pas d’abord qu’elle s’asseyait auprès de lui. Lorsque se retournant le commandant l’aperçut, ses yeux se baissèrent aussitôt, la honte couvrit son visage de rougeur. Mais voyant cela, madame de Géri s’écria :

« Que se passe-t-il donc ici ? » puis embrassant son mari, elle mit fin en plaisantant à cette scène touchante. Elle les conduisit à la table qu’on venait de servir pour le souper. Le commandant parut très-gai, mais de temps en temps il pleurait, il mangeait peu, et ne parlait pas ; les yeux fixés sur son assiette, il jouait avec la main de sa fille.

CHAPITRE VII.

Le jour suivant, dès le matin, la première question fut : « Qui pourra se présenter à onze heures ? » car c'était le fatal 3. Le père, la mère et le frère lui-même étaient d'accord pour le mariage, quelle que fût la personne, pourvu que son rang dans le monde ne fut pas tout-à-fait abject. Seulement il fallait tout faire pour rétablir la marquise dans une position heureuse et honorable. Si cependant l'individu, malgré tout ce qu'on pourrait faire pour lui, restait encore trop en arrière de la condition de la marquise, ses parens s'opposaient au mariage. Ils résolurent, dans ce dernier cas, de garder leur fille auprès d'eux et d'adopter l'enfant. La marquise, au contraire, était bien décidée à épouser l'homme qui se présenterait, quel qu'il serait, pourvu que ce ne fût pas un scélérat, et à procurer, quoi qu'il en coûtât, un père à son enfant. On agita ensuite la question de savoir comment on recevrait celui qui allait se présenter. Le commandant pensa qu'il convenait beaucoup que la marquise demeurât seule pour le recevoir ; la marquise s'y opposa : elle voulait que ses parens et son frère fussent présens à l'entretien, parce qu'elle ne voulait avoir aucun mystère à partager avec cette personne. Elle pensait d'ailleurs que c'était aussi là le désir de l'auteur de la réponse, qui avait assigné la maison du commandant comme lieu du rendez-vous, circonstance qui lui avait plu dans cette annonce. Madame de Géri, prévoyant le sot rôle qu'auraient à jouer son mari et son fils dans cette entrevue, pria sa fille de leur permettre de s'éloigner, lui promettant de rester avec elle, et d'assister à la réception de celui qui devait venir. La marquise, après quelque contestation, adopta ce dernier avis. L'heure fatale, attendue avec tant d'anxiété, arriva enfin. Quand onze heures sonnèrent, les deux femmes, parées comme pour un mariage, se rendirent dans le salon. Le cœur leur battait avec tant de force qu'on en voyait les pulsations au travers de leurs vêtemens. La cloche n'avait pas fini de sonner, que Léopardo le chasseur entra : les deux femmes pâlirent à sa vue.

« Le comte Fitorowski, dit-il, vient d'arriver et se fait annoncer.

– Le comte Fitorowski ! s'écrièrent-elles toutes les deux, tandis que dans leur intérieur une anxiété succédait à une autre.

– Fermez les portes, dit la marquise ; nous n'y sommes pas pour lui. » Puis se levant, elle voulut pousser dehors le chasseur, et tirer le verrou de la porte, lorsque le comte, revêtu de la même redingote, des mêmes ordres et des armes qu'il portait le jour de la conquête du fort, entra dans le salon. La marquise faillit tomber de saisissement ;

relevant un mouchoir qu'elle avait laissé sur son siége, elle voulut fuir dans une chambre voisine ; mais madame de Géri, lui prenant la main, s'écria : « Juliette ! » et comme oppressée par ses sentimens, la voix lui manqua. Mais bientôt, fixant ses yeux sur le comte, elle répéta : « Juliette, je t'en supplie ; qui donc attendions-nous ?

– Oh ! ce n'était pas lui, » s'écria la marquise en se détournant ; puis elle jeta un regard terrible sur le comte, tandis que la pâleur de la mort couvrait son visage.

Le comte avait posé un genou en terre, la main droite appuyée sur son cœur, la tête doucement inclinée sur sa poitrine ; il regardait fixement devant lui, et se taisait.

« Qui donc, s'écria la commandante avec une voix oppressée, qui donc attendions-nous, si ce n'est lui ? folles que nous sommes ! »

La marquise, les yeux fixés sur lui, demeurait immobile.

« Je deviendrai folle, ma mère, dit-elle enfin.

– Toi folle ! » reprit sa mère ; et s'approchant, elle lui souffla quelques mots à l'oreille.

La marquise, cachant alors sa tête dans ses mains, se jeta sur le sopha.

« Malheureuse ! s'écria sa mère, que te manque-t-il ? qu'est-il arrivé à quoi tu ne fusses prête ? »

Le comte ne quittait pas sa place aux côtés de la commandante ; toujours à genoux, il tenait le bas de sa robe entre ses mains, et le couvrait de ses baisers.

« Chère marquise, tendre et digne amie ! » murmurait-il ; et des larmes roulaient sur ses joues.

« Levez-vous, levez-vous, monsieur le comte, dit madame de Géri ; consolez ma fille ; nous sommes tous réconciliés, tout le passé est oublié. »

Le comte se leva en pleurant ; il se jeta de nouveau aux pieds de la marquise, prit doucement ses mains dans les siennes, comme s'il eût eu peur de les souiller. Mais celle-ci se levant :

« Allez ! allez ! s'écria-t-elle ; j'attendais un homme corrompu, mais non un… diable ! » Puis ouvrant la porte, et le fuyant comme un pestiféré, elle dit : « Qu'on appelle le commandant.

– Juliette ! » dit madame de Géri surprise.

La marquise promenait ses regards, où se peignait l'égarement, tantôt sur le comte, tantôt sur sa mère ; sa poitrine se soulevait avec peine ; sa figure était brûlante ; l'aspect d'une furie n'est pas plus

affreux.

Le commandant et le grand-forestier vinrent. « Cet homme, mon père, dit-elle au moment où ils entraient, ne peut être mon époux. » Puis, saisissant un vase d'eau bénite placé derrière la porte, elle en arrosa son père, sa mère et son frère, et disparut.

Le commandant, stupéfait de cette singulière conduite, demanda ce qu'il était arrivé ; il pâlit, lorsqu'au même instant il aperçut le comte Fitorowski dans la chambre. Madame de Géri prit le comte par la main, et dit :

« Point de questions. Ce jeune homme se repent vivement de tout ce qui est arrivé ; donne-lui ta bénédiction, donne-la-lui, oh ! donne-la-lui, et tout finira heureusement. »

Le comte était comme anéanti. Le commandant posa sa main sur lui ; ses paupières s'ouvraient et se fermaient convulsivement, ses lèvres étaient blanches comme du marbre.

« Puisse la vengeance du ciel s'éloigner toujours de cette tête ! s'écria-t-il ; mais quand le mariage se fera-t-il ?

– Demain, » répondit pour lui madame de Géri, car il ne pouvait articuler une parole. « Demain ou aujourd'hui même, comme tu voudras. Le comte, qui nous a déjà montré tant de belles qualités, est sans doute impatient de réparer le mal qu'il a fait, et le plus tôt sera le mieux pour lui.

– J'aurai donc le plaisir de vous trouver demain matin à onze heures dans l'église de Saint-Augustin, » dit le commandant ; et appelant sa femme et son fils, il laissa le comte seul, pour se rendre dans l'appartement de la marquise.

On chercha en vain à obtenir de la marquise l'explication de sa singulière conduite. Quand on lui demandait pourquoi elle avait ainsi subitement changé de résolution, et ce qui pouvait lui rendre le comte plus haïssable que tout autre, elle regardait son père en ouvrant de grands yeux et ne répondait rien.

– As-tu donc oublié que je suis ta mère ? lui dit la commandante.

« C'est dans cette occasion, plus que jamais, que je sens que je suis votre fille, » assura-t-elle ; mais prenant à témoins tous les anges et tous les saints, elle jura que jamais elle ne se marierait.

Son père, la voyant évidemment dans une exaspération mentale, lui déclara qu'elle devait tenir sa parole, la quitta, et ordonna tout pour le mariage. Il envoya au comte un projet de contrat, que celui-ci lui rendit avec sa signature, et baigné de ses larmes.

Le lendemain, lorsque le commandant présenta ce projet à la

marquise, ses esprits étaient un peu calmés. Elle le lut plusieurs fois, le plia, puis le rouvrit pour le relire encore, et finit par dire qu'elle se trouverait à onze heures à l'église de Saint-Augustin. Elle s'habilla sans prononcer une parole, et quand l'heure sonna, elle monta avec ses parens dans la voiture qui devait les conduire.

Devant le portail de l'église, il fut permis au comte de se joindre à eux. La marquise, durant toute la cérémonie, tint les yeux fixés sur l'autel ; elle ne jeta pas un regard sur celui qui échangeait son anneau avec elle. Le comte lui offrit son bras pour sortir, mais dès qu'ils furent hors de l'église, elle le repoussa. Le commandant lui demanda s'ils n'auraient pas l'honneur de le voir chez eux ; mais le comte, balbutiant quelques excuses que personne n'entendit, salua et disparut. Il prit un logement à M…, où il passa plusieurs mois sans remettre le pied dans la maison de M. de Géri, chez lequel la comtesse était restée. Sa conduite sage et prudente durant cet espace de temps lui valut d'être invité au baptême du fils dont la comtesse accoucha. Elle le reçut elle-même à son entrée dans le salon, avec un salut respectueux et réservé. Le comte jeta parmi les présens dont les convives comblaient le nouveau-né deux papiers, dont l'un contenait le don de 2000 roubles à l'enfant, et l'autre était un testament par lequel, dans le cas où il mourrait avant sa femme, il la constituait héritière universelle de tous ses biens. De ce moment, il fut admis plus souvent dans la société de madame de Géri ; la maison lui fut ouverte, et il ne laissait guère passer de soirée sans y venir. Sentant que tout le monde lui pardonnait sa faute, il recommença à implorer la pitié de son épouse, et obtenant d'elle, après l'espace de deux ans, un nouvel assentiment, ils célébrèrent de secondes noces plus joyeuses que les premières ; après quoi, toute la famille se retira à V…

Une longue suite de petits Russes suivit le premier ; et le comte demandant un jour à sa femme pourquoi, le jour fatal où il était venu se présenter dans la maison de son père, elle l'avait fui comme un démon, elle répondit en le serrant tendrement dans ses bras :

« Ô mon ami ! tu ne me serais pas apparu alors comme un diable, si la première fois que je t'ai vu, tu ne m'avais semblé un ange descendu du ciel. »

LE TREMBLEMENT DE TERRE DU CHILI

Un jeune Espagnol, accusé d'un crime, se trouvait dans les prisons de Saint-Iago, capitale du Chili, au moment où se fit sentir le tremblement de terre de 1647, qui coûta la vie à plusieurs milliers de personnes. Attaché à un pilier de son cachot, il avait résolu de mettre fin lui-même à sa malheureuse existence.

Don Henri Asteron, l'un des plus riches nobles de la ville, l'avait, environ une année auparavant, éloigné de sa maison, où il était placé comme précepteur, parce qu'il avait découvert une intrigue amoureuse entre lui et sa fille dona Josepha. Un rendez-vous mystérieux dénoncé au vieux seigneur par son orgueilleux fils, après qu'il eut vivement réprimandé sa fille, le détermina à la faire retirer dans le couvent carmélite de nos saintes Dames de la Montagne. Par un hasard heureux, Jeronimo ayant trouvé moyen de renouer là leur intrigue, le couvent avait été durant une belle nuit le théâtre de leur félicité.

C'était le jour de la Fête-Dieu, et la procession solennelle des nonnes, suivie par les novices, commençait à défiler, lorsque l'infortunée Josepha, au premier son de la cloche, tomba, saisie du mal d'enfant, sur les degrés de la cathédrale. Cet accident fit un éclat extraordinaire. Sans pitié pour son état, on enferma aussitôt la jeune fille dans un cachot, et à peine fut-elle relevée de ses couches, que, sur l'ordre de l'archevêque, on lui intenta un procès très-grave. On parlait de ce scandale dans toute la ville avec indignation, et la honte en était rejetée sur tout le couvent qui en avait été le théâtre. Aussi, ni l'intercession de la famille Asteron, ni le désir de l'abbesse elle-même, qui aimait cette jeune personne malgré son indigne conduite, ne purent adoucir la rigueur dont les lois monacales la menaçaient. La seule chose qu'on put obtenir, c'est que la peine de mourir par le feu, à laquelle elle serait condamnée, fut, à la sollicitation des femmes et des filles de Saint-Iago, commuée, par un ordre du vice-roi, en celle de la décapitation.

On louait les fenêtres dans les rues que devait traverser le cortége, on montait sur les toits des maisons, et les dignes demoiselles de Saint-Iago se rendaient de toutes parts chez celles de leurs amies qui avaient le bonheur de demeurer sur cette route fatale, pour jouir auprès d'elles du spectacle que la vengeance céleste allait donner.

Jeronimo, qui avait aussi été mis en prison, perdit presque la raison quand il apprit la déplorable issue de cette affaire. En vain il essaya de

se sauver ; partout où ses idées le portaient pour trouver une issue, il ne rencontrait que murs et verrous ; une tentative qu'il fit pour sortir par la fenêtre de son cachot, n'aboutit qu'à rendre sa réclusion plus dure encore. Surpris dans cet essai, il fut dès lors resserré dans une plus étroite captivité. Renonçant à tout espoir de fuite, il se précipita aux pieds d'une petite image de la sainte Vierge, lui adressant de ferventes prières, comme à la seule personne qui pût encore le sauver. Mais le funeste jour parut, et avec lui l'intime persuasion que son horrible destin n'éprouverait aucun soulagement. Les cloches, dont les sons accompagnaient Joséphine à la place fatale, retentissaient déjà, et le désespoir s'empara de son âme. La vie lui parut insupportable, il résolut de se donner la mort au moyen d'une corde qui se trouvait par hasard en sa possession.

Il était, comme nous l'avons dit, occupé à assujétir cette corde à un clou planté dans un pilier, lorsque tout-à-coup la plus grande partie de la ville s'abîma avec un bruit tel qu'on eût dit que le firmament s'écroulait, et que tout être vivant périssait enseveli sous ses décombres.

Jeronimo Rugera demeura immobile, plein d'effroi, comme si tout son être eût été brisé ; il se retenait avec force contre ce même pilier qu'il avait peu auparavant voulu rendre témoin et acteur de sa mort. Le terrain tremblait sous ses pieds, tous les murs de sa prison étaient ébranlés, tout le bâtiment menaçait de couvrir la rue de ses ruines, et sa rencontre avec la maison située vis-à-vis, qui tombait dans le même instant, formant une voûte accidentelle, put seule empêcher sa destruction totale.

Jeronimo, tremblant, s'avança d'un pas chancelant vers l'ouverture que le choc des deux bâtimens avait occasionée dans le mur de la prison ; ses genoux pliaient sous lui, ses jambes refusaient de le porter. À peine fut-il dehors, que toute la rue entière, déjà fortement ébranlée, tomba à une seconde secousse en un monceau de ruines. Ne sachant comment il pourrait se retirer de cette destruction générale, il s'éloigna rapidement au milieu des décombres, et tandis que de tous côtés il voyait la mort sur son passage, il s'avança vers la porte de la ville, la plus prochaine. Là une maison s'écroulant encore, ses débris roulant au loin le chassèrent dans une rue voisine ; les flammes s'élançant dans les airs lui offrirent un horrible spectacle, qui le força encore de fuir ; le fleuve Mapocho, lancé hors de ses rives, roulait au-devant de lui ses flots dévastateurs. D'un côté, c'était un monceau de morts ; là, des voix se faisaient encore entendre sous les débris ; plus loin, des malheureux, au milieu des flammes, poussaient des cris de désespoir ; des hommes et des animaux étaient emportés pêle-mêle au milieu des flots, tandis que de courageux sauveurs voyaient leurs efforts vaincus par la fatigue

et le nombre ; la pâleur de la mort régnait sur toutes les figures, et des bras s'élevaient vers le ciel pour implorer du secours.

Quand Jeronimo arriva vers la porte et lorsqu'il eut atteint une petite colline située à quelque distance, il tomba presque sans vie.

Après être resté ainsi évanoui pendant près d'un quart-d'heure, il revint à lui, et le dos tourné à la ville, il se releva à demi. Il ne pouvait se rendre compte de son état, et un doux ravissement s'empara de lui, lorsqu'une brise de la mer vint ranimer tout-à-fait ses sens, et que ses yeux, recouvrant la vue, purent se promener sur les environs enchanteurs de Saint-Iago. Seulement cette dévastation qui se faisait remarquer de toutes parts chagrinait son cœur ; il ne pouvait concevoir ce qui avait pu l'occasioner, ainsi que sa délivrance. Le souvenir de l'horrible instant auquel il devait la vie ne se représenta à son esprit que lorsque, se retournant, il vit la ville en ruines. Il se jeta la face contre terre pour remercier Dieu de ce merveilleux prodige. Oubliant tous les coups de la fortune qui avaient d'abord brisé son courage, il pleura de joie de pouvoir encore une fois jouir du bonheur de vivre ; mais l'anneau qu'il portait à l'un de ses doigts lui rappela tout-à-coup Joséphine, et avec elle sa prison, la cloche qu'il avait entendue, et l'instant qui avait précédé celui de la destruction générale. Une profonde angoisse remplit de nouveau son cœur. La prière le calma cependant un peu, et l'être qui domine au-dessus des nuages lui parut alors redoutable.

Se mêlant à la foule qui, occupée à sauver ses richesses, sortait des portes de la ville, il s'informa de la fille d'Asteron ; mais personne ne put lui donner de sûrs renseignemens. Une femme qui, chargée d'une foule d'objets et de deux enfans, courbait jusqu'à terre son dos fatigué, lui dit en passant, comme si elle l'avait elle-même vu :

« Ô mon Dieu ! elle a eu la tête tranchée ! »

Jeronimo se détourna, et ses calculs ne lui laissant malheureusement pas de doute, il dut croire son amante exécutée, et se retira dans un petit bois pour s'abandonner à sa douleur. Il désirait, dans son désespoir, que la nature se bouleversât encore une fois autour de lui : pourquoi avait-il échappé à la mort, qu'il cherchait, et qu'il avait vu faire tant de ravages à ses côtés ? Après avoir versé d'abondantes larmes, il sentit une faible lueur d'espérance renaître en son cœur, et se mit à parcourir ce champ de désolation dans toutes les directions possibles. Chaque retraite fut visitée par lui ; tous les fugitifs répandus sur les sentiers passèrent à son inspection ; il portait ses pas partout où le vent agitait un vêtement de femme ; mais aucun ne recouvrait la tendre fille d'Asteron.

Le soleil était déjà sur le point de disparaître, et avec lui son dernier

espoir, lorsque, étant arrivé sur un rocher, il aperçut au-devant de lui une vaste vallée dans laquelle un petit nombre de gens seulement avaient cherché un asile. Il parcourut, incertain sur ce qu'il devait faire, ces groupes épars, et il allait se retirer, lorsqu'une jeune femme, assise près d'une source, et occupée à laver un enfant dans les flots de cette onde pure, attira son attention. Son cœur battit avec violence à cet aspect ; plein d'un pressentiment qui n'était pas trompeur, il s'élança au bas des rochers en s'écriant :

« Ô mère de Dieu ! toi sainte Vierge ! » et il reconnut Josepha qui, troublée de cette exclamation, s'était levée. Avec quelle pure félicité ils s'embrassèrent, ces infortunés qu'un miracle du ciel avait sauvés ! Josepha, conduite au supplice, se voyait déjà bien près de la place fatale, lorsque tout-à-coup le renversement des maisons voisines était venu dissiper le cortége qui l'entourait. Ses premiers pas la dirigèrent involontairement vers la porte la plus voisine ; mais recouvrant bientôt toute sa raison, elle était revenue dans la ville, et s'était rendue au couvent où était resté son malheureux petit enfant abandonné. Elle trouva le couvent déjà tout en feu, et l'abbesse, à laquelle, dans ces momens terribles qui devaient être les derniers pour elle, elle avait confié le soin de son enfant, était justement devant le portail, occupée à crier pour qu'on lui portât du secours. Josepha, sans éprouver de crainte, se précipita, par la rampe qui était ouverte, dans ce bâtiment dont tous les murs menaçaient de s'écrouler sur elle, et, comme protégée par une légion d'anges, elle reparut bientôt saine et sauve, portant entre ses bras l'enfant que le ciel lui avait donné de sauver d'une mort certaine. Elle voulut serrer contre son cœur l'abbesse qui lui donnait sa bénédiction, lorsqu'une partie de la maison, tombant avec un fracas épouvantable, l'écrasa avec toutes les religieuses, de la manière la plus horrible. Josepha frémit à cet affreux spectacle ; elle ferma les yeux de l'abbesse, et, pleine d'un effroi mortel, elle s'enfuit avec son cher enfant. Elle avait encore fait peu de chemin, lorsqu'elle rencontra le corps de l'archevêque, qu'on rapportait tout meurtri et défiguré par les décombres de l'église. Le palais du vice-roi était tombé ; le tribunal où son jugement avait été prononcé était en feu, et à la place où s'élevait naguère la maison de son père se trouvait un lac dont s'exhalaient en bouillonnant des vapeurs roussâtres.

Josepha rassembla toutes ses forces pour se soutenir. Étouffant la douleur qui dévorait son âme, elle s'éloigna courageusement de rue en rue avec son précieux fardeau, et déjà elle était près de la porte, lorsqu'elle vit les ruines de la prison où Jeronimo avait été enfermé. À cet aspect, elle se sentit défaillir, et voulut s'asseoir sur un angle de pierre ; mais, au même instant, elle en fut chassée par la chute d'un bâtiment qui tomba avec un grand bruit derrière elle. Elle embrassa son enfant, essuya les larmes qui inondaient ses paupières, et courut

vers la porte sans plus regarder la destruction qui l'entourait. Lorsqu'elle se vit en pleine campagne, elle comprit que tous ceux qui s'étaient trouvés dans des maisons écroulées n'avaient pas nécessairement péri. Au premier chemin de traverse qu'elle trouva, elle s'arrêta, et demeura calme pour attendre si celui qui lui était le plus cher après son enfant ne viendrait point. Son attente fut vaine, il ne vint pas. La foule augmentait à chaque instant, et elle ne cessait de la parcourir en tous sens pour tâcher de le découvrir. Enfin, versant un torrent de larmes, elle avait pris le parti de se retirer dans une sombre vallée ombragée de sapins, où elle pourrait prier pour son âme ; et c'était là qu'elle avait retrouvé son amant et le bonheur. Cette vallée s'était changée en un nouvel Eden. Josepha fit tout ce récit non sans une vive émotion ; puis, quand elle l'eut achevé, elle présenta son enfant à Jeronimo pour l'embrasser.

Jeronimo le prit, le serra contre son cœur avec une affection toute paternelle, et comme, effrayé par ce visage inconnu, il poussait des cris perçans, le couvrant de baisers, il ferma sa petite bouche de ses lèvres.

Cependant la nuit la plus belle descendait sur la terre, accompagnée d'une douce rosée, silencieuse et empreinte d'une lueur argentée, telle, en un mot, qu'un poète peut la rêver. De tous côtés, le long du ruisseau qui arrosait la vallée, des hommes se couchaient au clair de la lune, se préparant des lits de mousse et de gazon, pour reposer après un jour si terrible. L'on entendait toujours les gémissemens des malheureux ; l'un regrettait sa maison ; l'autre, sa femme et son enfant ; un troisième avait tout perdu, parens, amis, fortune. Jeronimo et Josepha se retirèrent dans un bosquet près de là pour ne pas être troublés dans leur bonheur par ces plaintes pénibles à entendre. Ils trouvèrent un superbe grenadier dont les branches, chargées de fruits, s'étendaient au loin. Le rossignol faisait entendre ses accens si doux. Jeronimo s'étendit sur l'herbe, et Josepha, l'enfant couché sur son sein, s'étant mise auprès de lui, ils reposèrent ainsi doucement. L'ombre des arbres se jouait déjà sur eux, et la lune pâlissait devant les premiers rayons de l'aurore, avant qu'ils fussent endormis. Ils avaient une infinité de choses à se dire sur le couvent et la prison, sur ce qu'ils avaient souffert l'un pour l'autre ; leur émotion était vive et profonde en pensant à la misère générale qui avait causé leur délivrance. Ils résolurent, sitôt que les tremblemens de terre auraient tout-à-fait cessé, d'aller à la Conception, où Josepha avait une amie intime ; puis de là, avec les petits secours qu'elle recevrait d'elle, de s'embarquer pour l'Espagne, où demeuraient les parens de Jeronimo, et d'y couler tranquillement des jours heureux. Après ces beaux projets, ils s'endormirent au milieu des plus tendres baisers.

Quand ils s'éveillèrent, le soleil était déjà élevé au-dessus de

l'horizon, et ils remarquèrent près d'eux plusieurs familles occupées à préparer leur déjeûner près du feu. Jeronimo réfléchissait justement au moyen de se procurer quelques alimens, lorsqu'un jeune homme bien vêtu, portant un enfant dans ses bras, s'approcha de Josepha, et lui demanda si elle lui refuserait de donner un instant le sein à cette pauvre petite créature, dont la mère gisait blessée au pied d'un arbre. Josepha fut un peu émue en voyant une figure de connaissance ; mais lui, remarquant son trouble, continua :

« Ce n'est que pour quelques instans, dona Josepha, et cet enfant n'a rien pris depuis l'heure fatale qui a fait notre malheur.

– Un autre motif m'imposait le silence, don Fernando ; dans ces temps horribles, personne ne refuse de partager ce qu'il possède. » Puis elle prit l'enfant et le plaça sur son sein, après avoir remis le sien propre à son père.

Don Fernando fut très-reconnaissant de cette complaisance. Il leur demanda s'ils ne voulaient pas s'approcher du reste de la société qui préparait un petit déjeûner près du feu. Josepha accepta cette invitation avec plaisir, et le suivit vers sa famille, où elle fut reçue de la manière la plus tendre et la plus aimable par les deux belles-sœurs de Fernando, qu'elle connaissait pour de très-dignes personnes. Dona Elvire, épouse de don Fernando, qui, cruellement blessée aux pieds, était couchée sur le gazon, accueillit aussi avec une grande amitié Josepha portant son enfant entre ses bras.

Jeronimo et Josepha sentaient des pensées bizarres s'agiter dans leurs cœurs. En se voyant traités avec tant de confiance et de bonté, ils ne savaient ce qu'ils devaient penser du passé ; la place des exécutions, la prison et la cloche, leur semblaient un rêve. On eût dit que la terrible secousse qui avait ébranlé tous les cœurs, les avait tous réconciliés. Le souvenir ne pouvait se reporter plus loin dans le passé. Dona Elisabeth seulement, qui avait été le matin invitée à aller voir passer le cortége chez une de ses amies et avait refusé, fixait sur Josepha des regards étonnés ; mais l'événement qui avait causé le malheur général ramenait bientôt sur le présent son âme qui s'en était un instant éloignée.

On raconta en détail le bouleversement de Saint-Iago. Après la première secousse, la ville avait été remplie de femmes qui bientôt furent écrasées sous les yeux de leurs maris. Les moines, le crucifix à la main, s'étaient élancés dans les rues en s'écriant que la fin du monde arrivait. Des gardes ayant voulu, sur l'ordre du vice-roi, faire évacuer une église, on avait répondu : « Il n'y a plus de vice-roi du Chili. » Au milieu des momens les plus horribles, ce gouverneur s'était vu obligé de faire dresser des potences pour mettre un frein à l'avidité des pillards. Un innocent malheureux, se sauvant d'une maison dévorée

par les flammes, avait été arrêté par le propriétaire et pendu.

Dona Elvire demanda à Josepha comment elle s'était sauvée dans ce jour affreux. Josepha lui raconta les principaux événemens de sa fuite et eut le bonheur de voir des larmes de sympathie couler à son récit. Dona Elvire lui prit les mains dans les siennes, les serra tendrement, et interrompit sa triste relation par les marques du plus tendre intérêt. Josepha se crut déjà dans le séjour immortel des bienheureux. Un sentiment qu'elle ne pouvait étouffer lui présentait ce jour qui venait de passer, laissant tant de misère au monde, comme un bienfait plus grand que tout ce qu'elle devait déjà au ciel. Et en effet, au milieu de cette misère, dans laquelle tous les biens terrestres des hommes avaient été détruits, et où la nature entière avait été ébranlée, l'esprit humain semblait être demeuré debout comme une fleur au milieu des champs. De tous côtés, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on voyait des hommes de tous les états couchés les uns auprès des autres. Des princes et des gueux, des dames et des paysannes, des administrateurs et des journaliers, des moines et des religieuses souffraient tous les mêmes maux, se portaient secours mutuellement, partageaient avec amitié ce qu'ils avaient pu sauver pour l'entretien de leur existence, comme si le malheur commun qui les avait accablés en eût fait une seule famille.

À la place de ces conversations futiles, qui occupent ordinairement les loisirs du monde, on entendait le récit d'actions extraordinaires ; des hommes que jusqu'alors la société avait méprisés, s'étaient montrés doués d'une grandeur d'âme vraiment romaine ; on citait mille exemples de fermeté, de mépris du danger, d'abnégation de soi-même et de dévoûment admirable ; dans cet instant terrible l'on avait risqué sa propre vie avec le même sang-froid que s'il s'agissait d'un bien de peu de valeur qu'on peut facilement recouvrer. Mais il n'y avait pas une personne à qui il ne fût arrivé quelque touchante aventure, ou bien qui n'eût montré quelque passion généreuse, en sorte que dans tous les cœurs la douleur était mêlée d'un certain sentiment de satisfaction ; et en somme, si le bien général avait diminué considérablement d'une part, il était hypothétique qu'il n'avait pas moins été accru de l'autre.

Jeronimo, après avoir long-temps prêté une silencieuse attention à ces récits et à ces remarques, prit à part Josepha, et l'emmenant avec vivacité sous l'ombre du grenadier, il la fit asseoir auprès de lui.

« Cet accord unanime des cœurs, lui dit-il, m'ôte toute envie de retourner en Europe ; si le vice-roi est encore vivant, j'irai me jeter à ses pieds : il s'est toujours montré favorable à ma cause ; j'ai le plus grand espoir d'obtenir mon pardon et de rester ici avec toi. » En disant ces paroles, il la serra contre son sein et imprima un doux baiser sur sa bouche.

« La même pensée, répondit Josepha, s'est présentée à mon esprit ; je ne doute pas non plus que mon père ne me pardonne, s'il vit encore. Mais, malgré cette nouvelle résolution, je crois que nous ferons bien de nous rendre à la Conception et d'implorer de là notre pardon, parce qu'en tout cas nous serons près du rivage, et d'ailleurs la distance de Saint-Iago n'est pas longue ; si la réponse est favorable, nous serons bientôt de retour. »

Jeronimo approuva la sagesse de cette mesure, et après s'être encore un moment promenés dans les allées du bosquet, ils rejoignirent le reste de la société.

Cependant le soleil de midi dardait déjà ses rayons brûlans, et les pauvres fugitifs commençaient à peine à sentir leur courage renaître après une nuit passée sur le sol recouvert de gazon. Mais tout-à-coup se répandit la nouvelle que dans l'église des Dominicains, la seule qui fût restée debout, le prélat du couvent allait lui-même célébrer une grand'messe pour implorer du ciel l'éloignement de nouvelles calamités. La foule se mit aussitôt en mouvement de toutes parts et se précipita comme les flots d'un torrent vers la ville. Dans la société de don Fernando, on agita aussi la question de savoir s'il convenait de se joindre aux autres. Dona Elisabeth rappela avec quelque frayeur l'événement arrivé la veille dans l'église.

« Sans doute, ajouta-t-elle, on réitèrera cette fête, et l'on pourra d'autant mieux alors se livrer aux élans de la reconnaissance, que le mal sera plus éloigné.

– Jamais, dit Josepha en se levant avec une sorte d'enthousiasme, jamais plus qu'aujourd'hui je ne me sentis disposée à me prosterner la face contre terre devant le Créateur ; car jamais je ne le vis déployer sa puissance incompréhensible et toute grande comme dans ce jour désastreux. »

Dona Elvire appuya avec vivacité l'opinion de Josepha. Il fut donc résolu qu'on entendrait la messe, et toute la société se leva pour partir. Dona Elisabeth elle-même voulut se lever, mais une vive douleur et de fâcheux pressentimens, qui s'emparaient de son esprit malgré elle, la forcèrent de demeurer. Josepha lui offrit de prendre encore une fois son petit enfant qui pleurait, et Elisabeth y ayant consenti, don Fernando partit avec Josepha ; Jeronimo, portant le petit Philippe, conduisait dona Constance. Les autres membres de la société, qui s'étaient joints à eux, suivaient, et, dans cet ordre, ils se dirigèrent vers la ville.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'église des Dominicains, l'orgue faisait entendre une superbe harmonie, et une foule innombrable se précipitait dans l'enceinte sacrée. Les flots du peuple s'étendaient au

loin devant le portail sur la place de l'église, et le long des murailles, au-dessus des tableaux, étaient suspendus de jeunes enfans le bonnet à la main, dans l'attente la plus anxieuse.

Tous les lustres resplendissaient de lumières dans l'église ; les piliers jetaient au loin une ombre épaisse, et les vitraux, peints en rose, donnaient à tout cet intérieur l'apparence d'un beau coucher du soleil, quand les derniers rayons de cet astre colorent d'une teinte de feu les nuages épars. Et dès que l'orgue eût cessé de se faire entendre, le silence le plus parfait régna au milieu de cette foule. Jamais des hommages plus vrais, une piété plus sincère, ne s'élevèrent d'aucune église, tels que ceux qui, de l'église de Saint-Iago, s'adressaient alors au ciel ; et nul cœur n'était en ce moment plus profondément ému que ceux de Josepha et Jeronimo.

La cérémonie commença par un sermon prêché par l'un des plus anciens chanoines, qui l'avait composé en toute hâte. Il débuta par louer Dieu, et le remercier de ce qu'il restait encore des hommes vivans capables de lui rendre les hommages qui lui sont dus. Il décrivit ensuite ce qui était arrivé par sa volonté puissante : la justice mondaine ne saurait être plus sévère ; puis, rappelant la crevasse qui s'était formée dans le dôme de l'église comme un avant-coureur de cet affreux tremblement de terre, il répandit la terreur parmi tous les assistans. Se laissant emporter par l'éloquence sacrée, il tonna contre la corruption des mœurs, compara Saint-Iago avec Sodome et Gomorrhe ; et il bénit la patience infinie de Dieu, qui ne l'avait pas encore entièrement effacée du nombre des cités. Mais combien ne fut pas terrible l'effet de ce sermon sur les cœurs déjà ébranlés de nos deux fugitifs, lorsque le chanoine cita occasionellement le scandale arrivé dans le couvent des Carmélites ; nomma une infamie la pitié qu'avait montrée le monde, et, dans un mouvement oratoire de la plus grande force, voua à la damnation éternelle ceux qui en avaient été les auteurs !

« Don Fernando ! s'écria dona Constance, en serrant le bras de Jeronimo.

– Taisez-vous, répondit tout bas don Fernando ; taisez-vous, dona ; feignez de vous évanouir, afin que nous ayons un prétexte pour sortir de cette église. »

Mais avant que dona Constance eût le temps d'effectuer cette sage mesure, une voix, interrompant le prédicateur, s'écria avec force :

« Éloignez-vous, citoyens de Saint-Iago, ces misérables impies sont là. »

Une autre voix, pleine d'effroi, s'écria : « Où ?

– Ici, » reprit un troisième ; et plein d'une sainte fureur, il saisit

Josepha par les cheveux avec tant de force, qu'elle serait tombée si Fernando ne l'eût retenue par le bras.

– Êtes-vous fou ? s'écria-t-il ; je suis don Fernando Ormez, fils du commandant de la ville, que vous connaissez tous.

– Don Fernando Ormez ! reprit, en se plaçant devant lui, un cordonnier qui avait travaillé pour Josepha, et la connaissait aussi bien que ses petits pieds ; qui est le père de cet enfant ? » et il se tourna vers la fille d'Asteron comme pour obtenir une réponse.

Don Fernando pâlit à cette question ; il regardait tantôt Jeronimo, tantôt l'assemblée, pour voir s'il n'y découvrirait personne de sa connaissance. Josepha, hors d'elle-même, s'écria :

« Ce n'est pas mon enfant, maître Pedrillo, comme tu le crois. » Puis, regardant Fernando avec l'expression d'une angoisse mortelle : « Ce jeune seigneur est don Fernando Ormez, fils du commandant de la ville, que vous connaissez tous.

– Qui de vous, citoyens, demanda le cordonnier, connaît ce jeune homme ? »

Au même instant, une foule de voix répétèrent :

« Qui connaît Jeronimo Rugera ? Que celui qui le connaît s'avance. »

Cependant le petit Juan, effrayé par le tumulte, se mettant à pousser de grands cris, don Fernando le prit des bras de Josepha.

« C'est lui le père, s'écria aussitôt une voix.

– C'est bien Jeronimo Rugera, dit un autre.

– Voilà ces impies, ajouta un troisième ; tuez-les ! lapidez-les ! lapidez-les ! s'écrièrent de toutes parts les chrétiens assemblés dans le temple de Jésus.

– Arrêtez ! hommes inhumains, interrompit alors Jeronimo ; si c'est Jeronimo Rugera que vous cherchez, le voici ; délivrez cet homme, il est innocent. »

La foule, furieuse, s'arrêta frappée de l'assurance de Jeronimo ; plusieurs mains lâchèrent Fernando. Un officier de la marine, d'un rang supérieur, sortant alors du milieu du peuple, demanda :

« Don Fernando Ormez, contre qui dois-je vous protéger ?

– Vous le voyez, don Alonzo, contre une troupe d'assassins. J'aurais été perdu si ce digne jeune homme n'avait apaisé la foule en se donnant pour Jeronimo Rugera. Si vous avez quelque pouvoir, protégez-le, ainsi que la jeune dame qui se tient à ses côtés. Quant à ce misérable, ajouta-t-il en saisissant Pedrillo, c'est lui qui est le premier

moteur de tout ce tumulte.

– Don Alonzo Ouvreja, s'écria le cordonnier, je vous le demande la main sur la conscience : cette jeune fille n'est-elle pas Josepha Asteron ? » Don Alonzo, qui connaissait très-bien dona Josepha, garda le silence, et plusieurs voix s'écrièrent : « C'est elle, c'est-elle ; tuez-la. » Josepha, remettant alors entre les bras de Fernando le petit Philippe, que Jeronimo avait jusque là porté, lui dit :

« Allez, don Fernando, sauvez vos deux enfans, et abandonnez-nous à notre sort. »

Don Fernando prit les deux enfans, et jura qu'il mourrait plutôt que de souffrir qu'on portât la main sur quelqu'un de sa société. Il prit le bras de Josepha, après avoir obtenu l'épée de l'officier, et dit à Jeronimo de le suivre avec Constance. Ils arrivèrent heureusement hors de l'église, leur fermeté ayant imposé du respect à la foule ; ils se crurent sauvés. Mais à peine furent-ils au milieu du peuple, qui se pressait sur la place, qu'on entendit une voix s'écrier avec rage :

« Citoyens, voilà Jeronimo Rugera, car je suis son père ; » et un coup de massue l'étendit sur le pavé à côté de dona Constance.

« Jésus Maria ! » s'écria dona Constance en fuyant vers son beau-frère.

« Misérable fille, honte du couvent ! » et tandis que ces mots retentissaient, un second coup de massue la jeta sans vie sur le corps de Jeronimo.

« Malheureux ! s'écria un inconnu ; c'était dona Constance Xérès !

– Pourquoi nous trompez-vous ? répondit le cordonnier ; cherchez la coupable et montrez-la-nous ! »

Don Fernando devint furieux en voyant tomber le corps de Constance ; il agita son épée avec force, et il eût sans doute puni l'assassin, si par un bond celui-ci n'eût évité ses coups donnés au hasard. Cependant il ne pouvait résister seul à la foule qui l'entourait. Josepha, le quittant alors, s'écria : « Adieu, don Fernando ; ayez soin des enfans ; » et se jetant au-devant de la foule, pour terminer cette lutte : « Tigres avides de sang, me voici, tuez-moi. » Maître Pedrillo la renversa d'un coup de massue. Puis, tout couvert de son sang, qui avait jailli avec force :

« Envoyez son bâtard la rejoindre en enfer ! » s'écria-t-il, tandis que ses yeux brillaient d'une manière hideuse, et que ses regards cherchaient une nouvelle victime.

Don Fernando, héros véritable, était alors le dos appuyé contre l'église. De son bras gauche il portait les enfans, dans sa main droite était son épée. Sept de ces sanguinaires sauvages étaient couchés morts

à ses pieds ; le chef de cette bande infernale était lui-même blessé. Mais Pedrillo ne se lassa point qu'il n'eût réussi à saisir par les pieds l'un des enfans, qu'il mit en pièces, en le lançant avec force contre un pilier de l'église. Alors tout rentra dans le silence, et la foule se dispersa. Don Fernando, voyant son petit Juan, dont la cervelle avait jailli sur le pavé, se sentit excité d'une douleur affreuse ; levant les yeux vers le ciel, il demeura comme frappé de la foudre. L'officier de la marine, s'approchant de lui, chercha à lui offrir des consolations, l'assurant que c'était un malheur inévitable, et que son inaction, dont il se repentait vivement, avait été commandée par les circonstances. Don Fernando n'avait aucun reproche à lui faire, il le pria seulement de l'aider à rendre les derniers devoirs à ces malheureuses victimes.

Dans l'obscurité de la nuit on les transporta dans la demeure de don Alonzo ; Fernando les accompagna, emportant avec lui le petit Philippe. Il passa la nuit chez don Alonzo, rêvant aux moyens d'instruire son épouse de toutes ces horreurs. Lorsqu'il lui en fit le récit quelque temps après, cette digne dona répandit des larmes abondantes sur le triste sort de son enfant et de ces malheureuses victimes du fanatisme religieux. Don Fernando adopta le petit étranger, et dans la suite, lorsqu'il considérait Philippe, et réfléchissait à la manière dont il avait eu cet enfant, il lui semblait presque qu'il dût s'en réjouir.

LA FÊTE-DIEU,

OU

LE POUVOIR DE LA MUSIQUE.

LÉGENDE

À la fin du XVI^e siècle, lorsque les Iconoclastes désolaient les Pays-Bas, quatre frères, dont trois étaient étudians à Wittemberg, et le quatrième prédicateur à Antwerpen, arrivèrent dans la ville d'Aachen pour y recueillir l'héritage d'un vieil oncle inconnu.

Après quelques jours passés à converser sur les événemens remarquables qui venaient d'avoir lieu dans les Pays-Bas, nos quatre frères, ayant appris que les nonnes du couvent de Sainte-Cécile, situé aux portes de la ville, se disposaient à célébrer la Fête-Dieu, échauffés par le fanatisme, par la jeunesse et par l'exemple, résolurent de donner à la ville d'Aachen le spectacle d'un iconoclaste.

Le prédicateur, qui avait déjà conduit plus d'une entreprise semblable, réunit le soir avant ce grand jour un nombre considérable de jeunes protestans de tous les états, avec lesquels il passa la nuit à boire, à manger et à maudire le papisme. Lorsque le jour commença à paraître sur les créneaux de la ville, ils s'armèrent de haches et de toutes sortes d'autres instrumens destructeurs, puis sortirent pour exécuter leur projet inique, après être convenus d'un signal auquel ils devaient commencer à jeter des pierres contre les vitraux de l'église représentant les saintes figures de la Bible, et ensuite poursuivre leur ouvrage jusqu'à ce qu'il ne restât pas une pierre de la cathédrale à sa place.

L'abbesse, ayant été avertie dès le point du jour, par un ami, du danger qui menaçait l'église, envoya prier l'officier de l'Empire qui commandait la ville, de lui accorder une garde pour le moment de la cérémonie. Mais celui-ci, ennemi du papisme, et déjà voué en secret à la nouvelle croyance, la lui refusa sous le prétexte qu'elle se créait des fantômes, et que son couvent ne courrait pas l'ombre d'un danger.

À l'heure où devait commencer la solennité, les nonnes se rendirent à la messe, tremblantes et saisies de crainte ; elles n'étaient protégées que par le sacristain septuagénaire, qui gardait les avenues de l'église

avec quelques bedeaux armés.

Les nonnes de ce couvent étaient alors renommées pour le tacte, le sentiment et la précision avec lesquels elles jouaient de toutes sortes d'instrumens. L'abbesse avait ordonné que l'on jouât une messe très-remarquable d'un maître italien inconnu, qui avait produit une grande sensation toutes les fois qu'on l'avait exécutée dans quelque solennité. Mais par malheur, la sœur Antoine, qui devait diriger l'orchestre, tomba malade ; elle fit dire à l'abbesse qu'elle ignorait complètement ce qu'était devenue la messe italienne, et qu'il ne fallait point compter sur sa direction pour l'exécution de ce jour.

Cependant les sacriléges de tous les âges et de tous les états, s'étant réunis dans l'église, avaient déjà attaqué de la manière la plus grossière les bedeaux qui gardaient les avenues, et s'étaient permis les provocations les plus indécentes contre les sœurs qui allaient et venaient, tout occupées de leur sainte affaire. Le sacristain, témoin de toutes ces choses, entra dans la sacristie, et conjura à genoux l'abbesse d'ajourner la fête, et d'aller à la ville se mettre sous la protection du commandant.

Mais l'abbesse resta inébranlable, soutenant que la fête ordonnée pour la gloire de Dieu ne devait souffrir aucun délai ; elle lui rappela son devoir, qui était de maintenir l'ordre pendant la messe et la procession solennelle qui devait avoir lieu dans l'église ; puis elle ordonna aux nonnes de choisir un oratorio, quel qu'il fut, et de commencer aussitôt.

Les nonnes, tremblantes d'effroi, se placèrent à la galerie de l'orgue, et se mirent à accorder les basses, les violons et les hautbois, lorsque l'on vit tout-à-coup paraître sœur Antonie fraîche et bien portante, mais un peu pâle, tenant sous le bras la partition de l'ancienne messe italienne dont l'abbesse avait tant désiré l'exécution.

Elle ne répondit aux questions des nonnes, toutes surprises de la voir sitôt rétablie, qu'en leur imposant silence ; et distribuant les parties à celles qui se trouvaient auprès d'elle, elle s'assit à l'orgue, brûlante d'inspiration, pour diriger ce chef-d'œuvre musical.

Alors toutes les saintes filles sentirent leurs cœurs pleins d'une céleste consolation, et le saisissement même qu'elles éprouvaient transporta leurs âmes comme sur des ailes dans les régions célestes de l'harmonie.

L'oratorio fut conduit avec un talent admirable, et, pendant toute sa durée, le plus profond silence régna dans l'église : on eut dit que les assistans étaient morts.

Les frères sacriléges et leurs alliés ne touchèrent pas même à la poussière des murs du couvent, qui, à la fin de la guerre de trente ans,

fut sécularisé en vertu d'un article de la paix de Westphalie.

Six ans après cet événement, qui était dès long-temps oublié, la mère des quatre jeunes gens quitta Hag, où elle vivait, pour venir à Aachen chercher quelques renseignemens sur ses fils.

Les dernières nouvelles qu'elle en avait eues étaient contenues dans une lettre écrite, le soir même avant la Fête-Dieu, par le prédicateur à son ami le maître d'école d'Antwerpen. Il y parlait avec beaucoup de gaîté et d'indifférence de l'entreprise formée contre le couvent de Sainte-Cécile ; la pauvre femme n'en savait pas davantage.

Après beaucoup de recherches inutiles, on se souvint enfin que, quelques années auparavant, et précisément à l'époque de la date de cette lettre, quatre jeunes étrangers, dont on ignorait le nom et la patrie, avaient été enfermés à la maison des fous établie dernièrement dans la ville par l'empereur, et que leur folie semblait avoir été causée par l'exaltation religieuse.

Tout cela ressemblait trop peu à ce que la pauvre mère connaissait de l'humeur de ses fils, pour qu'elle pût croire qu'ils fussent les individus dont on lui parlait, surtout lorsque le magistrat eut ajouté qu'ils étaient catholiques romains.

Cependant, après s'être fait décrire leurs personnes, elle se rendit tout inquiète à la maison des fous, et demanda aux directeurs de vouloir bien lui permettre de voir les quatre infortunés privés de raison qui étaient commis à leurs soins.

Mais qui pourrait décrire l'effroi dont elle fut saisie, lorsqu'approchant de la porte, elle reconnut ses quatre fils ?

Ils étaient vêtus de longs talares noirs et assis devant une table sur laquelle était un crucifix, appuyés sur leurs mains, dans l'attitude de la prière. Cette femme, perdant la force de se soutenir, se laissa tomber sur une chaise, en demandant aux directeurs ce que faisaient là ses fils. Ils lui répondirent qu'ils ne s'occupaient plus que de la gloire de Dieu et de leur Sauveur ; que depuis six ans qu'ils menaient cette vie spirituelle, ils dormaient peu, mangeaient rarement et ne parlaient jamais ; qu'ils ne se levaient de leurs siéges qu'à l'heure de minuit, et qu'alors ils entonnaient, avec des accens qui faisaient vibrer toutes les fenêtres de la maison, le *Gloria in excelsis.* Ils ajoutèrent que ces jeunes gens se portaient parfaitement bien de corps, et qu'ils avaient même une sorte de sérénité sérieuse et solennelle.

La pauvre mère, ne pouvant supporter la vue de ces infortunés, s'éloigna toute tremblante de cette maison. Elle se rendit le lendemain, pour consulter sur cette découverte, chez un M. Veit Gotthelf, célèbre marchand de draps de la ville d'Aachen, qui était nommé dans la lettre du prédicateur à son ami, comme un de ceux qui avaient pris le plus de

part au projet contre le couvent de Sainte-Cécile.

Veit Gotthelf, qui depuis lors s'était marié, avait eu plusieurs enfans et avait succédé à son père dans son riche commerce, reçut l'étrangère avec bienveillance, et après lui avoir fait promettre de ne point le nommer dans les recherches qu'elle ferait sur cette aventure, il lui parla en ces termes :

« Je vous avoue que je m'unis, il y a six ans, avec vos fils, pour l'exécution du projet que la lettre indique. Après avoir tout préparé avec la plus grande adresse, la chose échoua sans que j'aie jamais pu comprendre pourquoi. Le ciel lui-même sembla avoir pris sous sa protection le couvent de ces saintes filles. Vos fils, après avoir commencé à troubler le service par des plaisanteries, n'attendaient plus, ainsi que les trois cents bandits, armés de haches et de bâtons, qui remplissaient l'église, que le signal du prédicateur, pour réduire tout en poudre, lorsque la musique, retentissant sous les voûtes de la cathédrale, vint jeter le trouble dans leurs cœurs. Ils ôtèrent leurs chapeaux avec respect, et de temps en temps on les voyait cacher leur visage dans leurs mains avec la plus grande émotion. Après une pause touchante, le prédicateur, se tournant vers nous, nous ordonna à tous, d'une voix de tonnerre, de nous découvrir la tête. Ce fut en vain que quelques-uns des nôtres lui chuchotèrent à l'oreille que c'était le moment de donner le signal de l'iconoclaste, le prédicateur, sans répondre, se jeta à genoux, et faisant sur sa poitrine le signe de la croix, il se mit, ainsi que ses frères, en se frappant le front avec ferveur contre terre, à réciter toute la série des prières qui, peu d'instans auparavant, avaient été l'objet de ses railleries.

» À ce spectacle, la troupe fanatique, se sentant privée de son chef, resta dans l'indécision et l'inaction, jusqu'à la fin du sublime oratorio ; puis, effrayée par les arrestations que le commandant avait fait exécuter de quelques-uns de ses membres, elle ne vit rien de mieux à faire que de s'éloigner aussitôt de la maison de Dieu.

» Le soir, après avoir demandé plusieurs fois vos fils à leur auberge, où ils n'étaient point rentrés, je retournai, plein d'inquiétude, avec quelques amis, à l'église, pour m'informer d'eux à la garde que l'on avait placée autour du cloître.

» Mais comment vous exprimer mon saisissement, lorsque je vis vos quatre fils, agenouillés devant l'autel, dans la même attitude que le matin, les mains jointes et le front dans la poussière, semblables à quatre figures de marbre ? En vain le sacristain, qui était entré avec nous, les pria de vouloir bien sortir de l'église, qui commençait à devenir sombre, et les tira par leurs manteaux ; plongés dans une sorte de rêverie, ils ne l'entendaient point, et ne se levèrent que lorsque deux valets vinrent les prendre par les bras et les conduisirent hors du

portail.

» Ils nous suivirent à la ville en poussant de profonds soupirs, et en regardant sans cesse derrière eux la cathédrale, qui brillait éclairée par les derniers rayons du soleil.

» Pendant ce trajet nous leur demandâmes à plusieurs reprises ce qui les avait effrayés et ce qui pouvait avoir eu tant d'influence sur leurs cœurs ; mais pour toute réponse ils nous serraient la main affectueusement, et essuyaient les larmes qui coulaient de leurs yeux.

» Arrivés à leur hôtel, ils se construisirent une croix en bois de bouleau, et la placèrent sur un petit tas de linge entre deux chandelles sur la grande table qui était dans leur chambre, puis, sans prendre garde à la troupe de leurs amis qui les entouraient, ils s'assirent devant la table et se mirent à prier.

» À l'heure du souper, l'hôte les força à prendre place au joyeux banquet, qu'ils assaisonnèrent de larmes amères ; puis, minuit ayant sonné, vos fils se levèrent tout-à-coup de leurs siéges, et pendant que nous posions nos serviettes et que nous attendions dans l'inquiétude ce qu'ils allaient faire, ils entonnèrent avec les accens de voix les plus horribles le *Gloria in excelsis.* C'est ainsi que doivent hurler les loups et les léopards que la faim a rendus furieux.

» Les piliers de la maison en furent ébranlés, et les fenêtres, frappées de ces accens formidables, tremblaient et retentissaient comme si l'on eût jeté des poignées de sable contre leurs vitraux.

» À cette horrible musique nos cheveux se dressèrent sur nos têtes, et nous nous précipitâmes dans la rue, qui fut bientôt pleine de plus de cent personnes que ces hurlemens affreux avaient arrachées au sommeil.

» Le peuple, pénétrant dans l'hôtel, s'introduisit jusque dans la salle pour y chercher la source de ce bruit infernal qui semblait sortir des lèvres des damnés et s'élever du fond des enfers vers le Dieu du ciel. Enfin, au coup d'une heure, sans avoir pris garde à la colère de l'hôte ni aux cris de la foule qui les entourait, ils fermèrent la bouche et essuyèrent la sueur qui coulait à grosses gouttes de leur front ; puis, étendant leurs manteaux par terre, ils se couchèrent pour se reposer d'une si pénible tâche.

» L'hôte, qui voulait sauver ces malheureux, engagea le peuple à s'éloigner, en l'assurant que la nuit amènerait un heureux changement dans leur situation.

» Mais, hélas ! aux premiers chants du coq, les infortunés se levèrent pour recommencer devant leur croix la même vie de cloître.

» Ils ne voulurent accepter de l'hôte, dont le cœur était navré de

douleur à leur aspect, ni représentations, ni secours ; ils lui demandèrent seulement de permettre que leurs amis les visitassent chaque matin, et ils ne voulurent rien recevoir de ceux-ci que du pain, de l'eau, et un peu de paille pour passer la nuit.

» Alors l'hôte se vit forcé d'instruire la police de tout cela, et de la prier de le débarrasser de ces quatre jeunes gens, qui, sans doute, avaient été saisis du malin esprit. Ils furent visités par un médecin, déclarés fous, et enfermés, sur l'ordre des magistrats, dans la maison que le dernier empereur a fondée dans les murs de notre ville pour le soulagement de cette sorte d'infortunés. »

C'est ainsi que parla Veit, le marchand de draps ; puis il dit encore plusieurs choses que nous nous dispensons de transcrire, les trouvant inutiles à la clarté de notre histoire.

Trois jours à près, la pauvre femme, ayant été très-ébranlée de ce récit, désira aller voir les lieux où ses fils avaient été frappés par la colère céleste. Elle se rendit avec une amie dans les environs de l'église ; mais comme elle était en réparation et entourée de planches, elles ne purent en apercevoir que le dôme. Un grand nombre d'ouvriers chantaient gaîment en s'occupant à élever la tour d'un tiers de plus, et à garnir d'un cuivre brillant les toits et les créneaux, qui, jusque là, avaient été couverts d'ardoise.

Un sombre nuage, dont les bords étaient éclairés par le soleil couchant, après avoir promené le tonnerre sur la ville d'Aachen, vint jeter de faibles éclairs contre les sommités du dôme ; puis, se réduisant en vapeur, il s'enfuit à l'est en murmurant.

Pendant que les deux femmes considéraient ce double spectacle, une sœur sortit du couvent, et vint prier la Néerlandaise de vouloir bien se rendre à l'invitation de l'abbesse, qui désirait lui parler.

La bonne femme, quoique un peu embarrassée, ne laissa pas que de se rendre humblement à l'ordre qu'on lui communiquait, et pendant que, sur l'invitation de la nonne, son amie entrait dans une salle basse, on lui ouvrit l'escalier de la tour qui menait dans une belle galerie peinte. Elle y trouva l'abbesse, dont la tenue avait quelque chose de majestueux, assise sur une chaise à côté d'un pupitre où se trouvait une partition.

L'abbesse, après avoir ordonné à l'étrangère de s'asseoir, lui dit qu'elle avait été avertie de son arrivée à Aachen par le bourguemestre ; et après l'avoir questionnée sur l'état de ses fils avec beaucoup de bonté et d'intérêt, lui avoua le désir qu'elle avait de lire la lettre du prédicateur.

La bonne femme, qui possédait assez d'expérience pour comprendre quelles pourraient être les suites de cette démarche, hésita un instant ;

puis, vaincue par l'aspect vénérable de l'abbesse qui inspirait la confiance, elle sortit la lettre de son sein, et la lui remit en couvrant ses mains de baisers.

Pendant que l'abbesse lisait, la bonne femme jeta un regard sur la partition, et se rappelant ce que lui avait dit le marchand de draps, elle pensa que ce pouvaient bien être là les notes merveilleuses qui avaient troublé l'esprit de ses enfans, elle demanda timidement à la sœur qui se tenait derrière sa chaise, si c'était l'oratorio qui avait été chanté le jour de la fête-dieu, six ans auparavant, dans la cathédrale. La sœur lui ayant répondu affirmativement, elle se leva très-effrayée, et se plaça devant le pupitre, agitée de divers sentimens confus. Elle examina ces signes enchantés qui semblaient être pleins d'un esprit mystérieux, et elle pensa tomber par terre lorsqu'elle y reconnut le *Gloria in excelsis.*

Il lui sembla que les sons formidables qui avaient frappé ses fils venaient résonner de la même manière dans toute sa tête ; et pleine d'humilité pour la volonté de Dieu, elle pressa contre ses lèvres la feuille sacrée.

L'abbesse, ayant achevé de lire la lettre, dit en joignant les mains :

« Dieu lui-même a protégé le cloître contre la fureur de vos fils égarés ; dans ce jour mémorable, le moyen qu'il a employé est miraculeux. Ce n'est point sœur Antonie qui dirigea l'orchestre sur la galerie de l'orgue ; pendant toute la cérémonie, elle resta couchée dans sa cellule, faible et impotente. L'archevêque de Tyr, à qui j'ai fait part de cet événement, a déclaré que sainte Cécile elle-même avait conduit l'oratorio ; et j'ai reçu du pape un bref qui le confirme. »

Puis, rendant la lettre à la bonne femme, elle l'assura qu'elle n'avait eu d'autre désir en la lui demandant que de connaître les détails de ce projet impie. Elle lui offrit de l'argent et les autres secours dont elle pouvait avoir besoin pour tenter la guérison de ses fils ; et, après avoir serré la main de l'étrangère, qui refusa ses offres en pleurant et en baisant ses genoux, elle la congédia.

Ici finit la légende. La femme, dont la présence était inutile à Aachen, retourna à Hag avec un petit capital que les magistrats lui accordèrent pour remplacer les secours que ses fils ne pouvaient plus lui donner.

Quelques années après, elle rentra dans le sein de l'Église romaine. Ses fils moururent, dans un âge avancé, d'une mort douce et heureuse, après avoir chanté encore une fois, selon leur habitude, le *Gloria in excelcis.*

LES AMOURS DE SAINT-DOMINGUE.

CHAPITRE PREMIER.

Dans la partie française de Saint-Domingue, aux environs du Port-au-Prince, un nègre terrible, nommé Congo-Hoango, se distingua par sa cruauté dans le massacre des blancs au commencement de ce siècle.

Il était originaire de la Côte-d'Or en Afrique. Ayant eu le bonheur dans sa jeunesse de sauver la vie à M. de Villeneuve, son maître, il en fut comblé de bienfaits. Il obtint, non-seulement sa liberté et la possession d'une maison et d'un champ, mais encore il fut placé, contre l'usage du pays, comme fermier des vastes plantations de son maître, qui lui donna pour compagne de ses travaux une mulâtre parente éloignée de sa défunte femme. Lorsque le nègre eut atteint sa soixantième année, il était en état de se livrer au repos le plus agréable, et M. de Villeneuve couronna tous ses bienfaits en lui assignant un legs par son testament.

Mais toutes ces marques de reconnaissance et tant de générosité ne purent préserver M. de Villeneuve et sa famille de la fureur de cet homme sanguinaire.

Congo-Hoango fut un des premiers à lever l'étendard de la révolte et à profiter de la démarche inconsidérée de la Convention pour s'armer contre les tyrans de sa race. Il fusilla son maître, mit le feu au pavillon où s'était réfugiée sa maîtresse avec ses enfans et ses amis, pilla et dévasta toute la plantation, et s'y établit avec les nègres de plusieurs établissemens voisins.

De là ils attaquaient les voyageurs qui traversaient le pays durant la nuit ; ils tombaient en plein jour sur les habitations voisines, et massacraient tous les blancs qui s'y rencontraient.

Dans sa soif ardente de vengeance, il forçait la vieille mulâtre Babeka et sa fille Toni, jeune métisse de quinze ans, à prendre part à cette horrible guerre. Elles devaient attirer dans la maison les fugitifs qui passaient sur la grande route pendant son absence et les retenir par toutes sortes d'artifices jusqu'à ce qu'il revînt leur donner la mort. La couleur presque blanche de Toni et sa beauté rendaient la chose plus facile. Il lui était ordonné de n'épargner aucune caresse pour séduire *ces chiens blancs,* comme les appelait Congo.

Tout le monde sait que dans l'année 1803, lorsque le général Dessalines marcha à la tête de 80,000 nègres contre le Port-au-Prince, tout ce qui portait couleur blanche se jeta dans cette place pour la défendre, car c'était le dernier siége de la puissance française dans l'île,

et lorsqu'elle succomba tous les blancs qui s'y trouvaient furent perdus sans ressource.

Précisément à cette époque, pendant l'absence du vieux Hoango, qui était allé avec ses nègres porter au général Dessalines un convoi de poudre et de plomb, et au milieu des ténèbres d'une nuit orageuse, quelqu'un frappa à la porte de la maison.

La vieille Babeka, qui était déjà au lit, se leva, et ouvrant une fenêtre, elle demanda ce qu'on lui voulait.

« Au nom de la Vierge et de tous les saints, dit doucement l'inconnu en se plaçant sous la fenêtre, êtes-vous une négresse ? » et il étendit la main pour saisir celle de la vieille.

« Vous êtes sans doute un blanc ? répondit Babeka, puisque vous craignez moins les intempéries de cette nuit affreuse que le visage d'une négresse. Soyez tranquille, il n'y a ici que moi, vieille mulâtre, et ma fille, qui est métisse. » Là-dessus elle s'éloigna de la fenêtre comme pour descendre ouvrir la porte ; mais elle se glissa en tâtonnant jusqu'à une armoire où elle prit quelques vêtemens, puis elle se rendit à la chambre de sa fille :

« Toni, dit-elle en l'éveillant.

– Qu'y a-t-il, ma mère ?

– Vite, lève-toi et habille-toi ; voici des habits et du linge ; un blanc vient de se présenter à la porte, il demande à entrer.

– Un blanc ! répéta Toni ; est-il seul, et n'avons nous rien à craindre de sa part ?

– Non, rien, répondit la vieille en allumant une bougie ; il est seul, et tremblant de crainte que nous ne tombions sur lui. »

En parlant ainsi, et pendant que Toni mettait sa robe et ses bas, elle alluma la lampe qui était suspendue dans un des angles de la chambre, puis elle noua les cheveux de la jeune fille selon la mode du pays, les couvrit d'un chapeau, et lui mettant la lampe entre les mains, elle lui ordonna d'aller ouvrir à l'étranger.

Pendant ce délai, un petit garçon nommé Nanky, enfant naturel de Congo, qui dormait avec son jeune frère dans une des écuries, fut éveillé par les aboiemens des chiens de basse cour ; et voyant un homme seul devant l'entrée de la maison, il se hâta de suivre l'ordre qui lui avait été donné pour de semblables cas, de courir fermer la porte de la cour.

L'étranger ne comprenant point ce que signifiait cette manœuvre, demanda au jeune garçon, qu'il reconnut avec effroi pour un nègre, qui était le propriétaire de cette plantation. Apprenant qu'elle était

tombée, après la mort de M. de Villeneuve, en la possession du nègre Congo-Hoango, il se jeta sur l'enfant, et cherchait à lui arracher la clef pour se sauver, lorsque Toni sortit de la maison.

« Vite, dit-elle en le prenant par la main, vite entrez ; et en parlant ainsi elle eut soin de tourner la lampe de manière que tous ses rayons vinssent frapper sur sa jolie figure.

« Qui es-tu ? s'écria l'étranger en résistant, tandis qu'il considérait avec une surprise extrême les traits agréables de la jeune fille ; qui est-ce qui demeure dans cette maison où tu prétends que je dois entrer ?

– Personne que ma mère et moi, je te le jure par la lumière du soleil.

– Comment personne ! répéta l'étranger en retirant sa main, et en faisant deux pas en arrière ; cet enfant ne m'a-t-il pas dit qu'il s'y trouvait un nègre nommé Hoango ?

– Je vous dis que non, répondit la jeune fille en frappant du pied avec impatience ; quoique la maison appartienne à un furieux de ce nom, vous n'avez rien à craindre, parce qu'il est absent dans ce moment, et à dix milles d'ici. »

Puis, entraînant l'étranger dans la maison, elle ordonna à Nanky de ne dire à personne qu'il était arrivé un blanc.

« Eh bien ! dit la vieille, qui avait tout entendu et avait reconnu, à la lumière de la lampe, que c'était un officier, que signifie le sabre que vous portez sous le bras, prêt à vous en saisir ? Nous vous accordons un asile au péril de notre vie, ajouta-t-elle en ôtant ses lunettes ; êtes-vous venu pour récompenser ce bienfait à la manière des vôtres, par la trahison ?

– Dieu m'en préserve ! dit l'étranger en saisissant la main de la vieille et la pressant sur son cœur ; vous voyez le plus infortuné des hommes, mais il n'est ni ingrat, ni méchant. »

En parlant ainsi, il jeta un regard timide autour de la chambre, et remit son sabre dans le fourreau.

« Qui êtes-vous ? lui demanda la vieille en lui poussant une chaise avec le pied, après avoir ordonné à Toni d'aller à la cuisine préparer un repas pour leur hôte.

– Je suis un officier au service de la France, répondit celui-ci en s'asseyant auprès de la vieille ; mais je ne suis point Français. Mon nom est Gustave de Ried, et ma patrie est la Suisse. Hélas ! pourquoi l'ai-je quittée ! pourquoi suis-je venu dans ce pays maudit !

» Je viens du fort Dauphin, où tous les blancs, comme vous savez, ont été égorgés. Mon but est d'atteindre le Port-au-Prince avant que le

général Dessalines ait réussi à s'en rendre maître.

– Vous venez du fort Dauphin ! s'écria la vieille, et vous avez pu, malgré la couleur de votre visage, accomplir ce trajet sans recevoir la mort ?

– Dieu et tous les saints m'ont protégé, reprit l'étranger ; et je ne suis pas le seul, bonne femme, car je suis parti avec mon oncle, un digne vieillard, sa femme, ses cinq enfans et plusieurs domestiques.

– Eh mon Dieu ! s'écria la vieille en secouant la tête en signe de compassion, où est donc votre compagnie ?

– Je puis me confier à vous, dit l'étranger après un instant de réflexion ; sur votre visage brille un rayon de la couleur du mien. Ma famille est restée à un mille d'ici auprès de Mowenweiher, dans le bois qui longe la montagne. La faim et la soif nous forcèrent avant-hier à chercher cet abri ; en vain nous envoyâmes nos domestiques demander du pain et du vin chez les habitans des environs ; la crainte d'être pris et tués les empêcha de faire la tentative que je risque aujourd'hui au péril de ma vie. Le ciel, si je ne me trompe, continua-t-il en prenant la main de la vieille, le ciel m'a conduit chez des créatures compatissantes, qui ne partagent pas la fureur sanguinaire de tous les habitans de cette île. Ayez la complaisance de me donner quelques provisions, qui vous seront richement payées. Nous n'avons plus que cinq jours de marche jusqu'au Port-au-Prince ; si vous nous procurez le moyen de l'atteindre, nous vous regarderons toujours comme notre libératrice.

– Oui, cette fureur sanguinaire, répéta la vieille avec hypocrisie ; n'est-ce pas comme si les membres d'un même corps se livraient bataille parce qu'ils n'ont pas tous la même forme ? Est-ce ma faute si je suis née à Cuba, d'un père originaire de Santiago, et si un rayon de lumière paraît sur ma figure, et que peut ma fille, qui est née en Europe, si tout son visage en porte l'empreinte ?

– Quoi ! s'écria l'étranger, vous, dont les traits sont africains, vous seriez, ainsi que la jolie métisse qui m'a introduit ici, dans la même position que nous autres Européens ?

– Par le ciel ! répondit la vieille en prenant une prise de tabac, croyez-vous que la petite propriété que nous avons gagnée à la sueur de notre front après des années de douleur et de travail, n'ait pas tenté la cupidité de cette race infernale ? Si nous n'avions employé la ruse et l'artifice que la défense met entre les mains du faible ; si nous n'avions su profiter de l'ombre de parenté que semble annoncer la couleur de notre visage, nous fussions devenues leurs victimes !

– Est-il possible ! s'écria l'étranger, et qui vous poursuit dans cette île ?

– Le possesseur de cette maison, le nègre Congo-Hoango. Depuis la mort de M. de Villeneuve, qui tomba sous ses coups dès le commencement du massacre, nous, ses parentes et ses compagnes, nous sommes sous sa domination. Chaque morceau de pain, que nous accordons par humanité aux blancs fugitifs qui s'arrêtent quelquefois ici, nous est payé par des reproches et de mauvais traitemens. Son seul désir est d'attirer sur nous, demi-blanches, la fureur des noirs, afin de se débarrasser de nous et de s'emparer de notre petite fortune.

– Malheureuses ! s'écria l'étranger ; combien vous êtes dignes de pitié ! et où se trouve en ce moment le brigand ?

– À l'armée du général Dessalines. Nous l'attendons dans dix ou douze jours ; s'il apprenait à son retour que nous avons donné l'hospitalité à un blanc, nous serions les enfans de la mort.

– Le ciel, qui voit avec plaisir l'humanité de ses créatures, vous protégera dans ce que vous faites pour un infortuné, bonne femme ; et puisque vous avez déjà enfreint les ordres du nègre en me recevant ici, vous voudrez bien accorder un asile pour un ou deux jours à mon oncle et à sa famille.

– Jeune homme, dit la vieille avec effroi, que désirez-vous ? ne voyez-vous pas qu'il serait impossible de loger ici un si grand nombre de personnes sans être découvert et trahi par les habitans du voisinage.

– Mais, reprit l'étranger d'un ton suppliant, si je retournais aussitôt à Mowenweiher, et que j'amenasse mes parens avant le point du jour ; ensuite l'on fermerait soigneusement les portes et les fenêtres, et personne ne se douterait de notre séjour ici. »

Après avoir réfléchi quelques instans, la vieille le détourna du projet de retourner à Mowenweiher, en l'assurant qu'à son retour il serait immanquablement battu par les Noirs armés qui infestaient la grande route dès l'aurore.

« Eh bien ! dit l'étranger, contentons-nous pour le moment d'envoyer quelques vivres à ces malheureux, et j'irai les chercher seulement la nuit prochaine. Voulez-vous, bonne mère ?

– J'y consens, dit la vieille, tandis que le jeune officier couvrait de baisers ses mains ridées ; pour l'amour des Européens, pour l'amour du père de ma fille, je ferai cela en votre faveur. Écrivez demain matin à vos parens de venir vous rejoindre ici ; le jeune homme que vous avez vu dans la cour portera votre lettre, et leur servira de guide s'ils acceptent votre invitation. »

Cependant Toni était revenue de la cuisine avec un souper pour l'étranger ; elle demanda à sa mère, d'un air malin, si le jeune officier était guéri de son effroi, s'il était enfin persuadé que le nègre Hoango

était absent, et qu'il n'avait à craindre, ni le poison, ni le poignard.

« Mon enfant, dit la mère en soupirant, le brûlé sent le feu, comme dit le proverbe ; ce monsieur eût agi follement s'il était entré dans la maison sans s'être préalablement informé de la couleur de ses habitans.

– Oh ! dit la jeune fille, j'ai tenu la lampe de manière qu'elle éclairait tout mon visage ; mais il a l'imagination si pleine de Maures et de Nègres, qu'il eût pris de même pour une Africaine la plus jolie dame de Marseille ou de Paris. »

L'étranger passant son bras autour de la taille de Toni, lui dit avec douceur que l'ombre de son chapeau l'avait empêché de voir la couleur de sa peau. « Si j'avais pu te voir comme à présent, ajouta-t-il en la pressant fortement contre son sein, j'aurais voulu, si ton âme avait été celle d'une Négresse, recevoir de toi la coupe empoisonnée. »

La vieille, qui avait rougi à ces mots, le pria de s'asseoir, et Toni, se plaçant à table près de lui, resta les bras pendans à le regarder manger.

L'étranger lui ayant demandé quels étaient son âge et sa ville natale, la vieille répondit qu'elle lui avait donné le jour à Paris il y avait quinze ans, pendant un voyage qu'elle avait fait en Europe avec madame de Villeneuve. Elle ajouta que le nègre qu'elle avait épousée depuis avait voulu que Toni portât le nom de son père, qui était un riche marchand de Marseille nommé Bertrand.

« L'avez-vous connu en France ? demanda Toni à l'officier.

– Non, répondit-il ; j'ai passé peu de jours à Marseille avant mon départ pour les Indes, et je n'ai connu personne de ce nom.

– D'après les nouvelles que j'ai eues dernièrement, dit Babeka, il paraît que son ambition et son esprit inquiet ne lui ont pas permis de se plaire longtemps à son commerce ; il s'est mêlé des affaires de la révolution, et il est parti, dans l'année 1795, avec une ambassade française pour la cour du grand sultan, d'où il n'est jamais revenu. »

L'étranger, prenant la main de Toni, lui dit que sa naissance était noble et riche, et qu'elle pouvait espérer de se trouver un jour sous la protection de son père, et dans une position plus heureuse.

« C'est impossible, reprit la vieille avec un soupir. M. Bertrand refusa, lors de ma grossesse, de se reconnaître père de cet enfant. Je n'ai point oublié le serment qu'il eut l'audace de prononcer devant les juges en ma présence ; une fièvre bilieuse en fut pour moi la suite, et, bientôt après, une soixantaine de coups de fouet que me fit donner M. de Villeneuve, et dont j'ai conservé une éthisie pour le reste de mes jours. »

Toni, la tête appuyée sur sa main d'un air pensif, demanda à l'étranger qui il était, d'où il venait et où il allait.

Celui-ci, après un instant d'embarras causé par l'amertume que la vieille avait mis à son récit, lui répéta ce qu'il avait déjà dit à Babeka. Ensuite il raconta plusieurs événemens de l'assaut du fort Dauphin ; comment, à l'heure de minuit, à un signal convenu, les Nègres avaient commencé à massacrer les blancs, après avoir mis le feu à tous les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, afin d'ôter à leurs victimes le moyen de fuir en Europe ; comment sa famille avait à peine eu le temps de se sauver hors de la ville avec ses effets les plus précieux, et de se mettre en route pour le Port-au-Prince.

« J'ai vu des actes inouïs de la cruauté des Nègres, ajouta-t-il, et, entre autres, l'horrible vengeance d'une jeune esclave. Lorsque le soulèvement a commencé, elle souffrait de la fièvre jaune qui, pour surcroît d'infortune, régnait au fort Dauphin. Elle avait servi trois ans auparavant un colon de la race blanche, qui, voyant qu'elle ne voulait pas se soumettre à ses ordres la maltraita durement et la vendit à un créole. Ayant appris, le jour du massacre général, que son ancien maître s'était réfugié dans une écurie voisine de sa demeure, elle envoya son frère l'inviter à passer la nuit avec elle. Le malheureux blanc, qui ne savait point qu'elle fut attaquée de la contagion, et plein de reconnaissance de ce qu'elle voulait sans doute le sauver, se rendit auprès d'elle et se précipita dans ses bras. Elle lui prodigua les plus tendres caresses ; puis, se levant tout-à-coup avec l'expression d'une colère concentrée, elle le chassa de chez elle en lui disant : « C'est une pestiférée qui porte déjà la mort dans son sein, que tu viens de presser sur ton cœur ; va, et donne la fièvre jaune à tous ceux qui te ressemblent ! »

La vieille exprima l'horreur que lui inspirait ce récit par de fréquentes exclamations ; et l'officier ayant demandé à Toni si elle serait capable d'une pareille action, la jeune fille répondit avec trouble et en baissant les yeux, qu'elle ne le croyait pas.

« Quelle qu'ait été la conduite des blancs envers leurs esclaves, continua l'étranger, il me semble impossible qu'elle puisse avoir mérité une trahison si lâche et si barbare. Certainement le Dieu juste doit se déclarer pour nous dans cette guerre. » Après avoir prononcé ces mots avec exaltation, il se leva, s'approcha de la fenêtre, et considéra le ciel couvert de nuages épais flottans sur la lune et les étoiles ; puis, ayant surpris des signes d'intelligence entre la mère et la fille, il se sentit saisi d'un frisson, et revenant près d'elles, il leur demanda de lui montrer la chambre où il devait passer la nuit.

La mère prit une lumière, et conduisit l'officier dans la chambre qui lui était destinée. Après avoir ordonné à Toni de rester auprès de lui pour lui préparer un bain, elle lui souhaita une bonne nuit, et sortit.

L'étranger plaça son sabre dans un coin de la chambre, et posa sur

la table les deux pistolets qu'il portait à la ceinture. Tandis que Toni mettait du linge blanc au lit, il regarda tout autour de lui, et jugeant au luxe et au bon goût qui régnaient dans cet appartement qu'il avait dû appartenir au maître de la plantation, son cœur se remplit d'une horrible crainte ; il eût préféré cent fois être encore avec sa famille au milieu des bois, exposé à la soif et à la faim.

Cependant la jeune fille avait apporté un baquet d'eau chaude embaumée de fleurs odorantes. L'officier s'assit, et tandis que Toni, accroupie devant lui, s'occupait à le déchausser, il admirait la beauté de sa taille svelte, ses cheveux noirs tombant en boucles épaisses jusque sur ses épaules, et l'expression de la grâce la plus parfaite qui se jouait sur ses lèvres, sur ses joues et sur ses longues paupières baissées. Il aurait juré, malgré la couleur brune de sa peau, qu'il n'avait vu de sa vie une plus belle créature.

Il se souvint d'une ressemblance éloignée, il ne savait pas bien avec qui, dont il avait déjà été frappé en entrant dans la maison. Au moment où la jeune fille se relevait, il saisit sa main, et voulant éprouver son cœur, il lui demanda, en la serrant sur son sein, si elle avait un époux.

« Non, » murmura Toni, tandis que ses grands yeux noirs se baissaient avec la plus aimable modestie ; puis elle ajouta, sans s'éloigner de l'étranger, que le jeune Konolly, un Nègre du voisinage, avait demandé sa main trois mois auparavant ; mais qu'on la lui avait refusée parce qu'elle était encore trop jeune.

« Mais, dit l'étranger, ne sais-tu pas le proverbe qui dit qu'une jeune fille de quatorze ans et sept semaines est en âge de se marier ? Quel âge as-tu, Toni ?

– Quinze ans.

– Eh bien ! reprit l'étranger, peut-être manquait-il de fortune pour te faire vivre comme tu l'aurais désiré ?

– Oh non ! dit Toni sans lever les yeux sur lui, et en jouant avec une petite croix d'or qu'il portait sur son cœur ; au contraire, Konolly est devenu très-riche par la dernière révolution. Son père est maintenant possesseur de toutes les plantations de ses anciens maîtres.

– Pourquoi donc l'as-tu refusé, demanda l'étranger en soulevant les boucles épaisses qui couvraient le front de la jeune fille ; est-ce qu'il ne te plaisait pas ? »

Ici elle secoua la tête en souriant, et l'étranger lui ayant demandé tout bas si c'était peut-être qu'un blanc pouvait seul mériter son amour, elle se jeta contre son sein pour cacher la rougeur de son visage.

L'étranger, séduit par tant de naïveté et de grâce, la nomma sa chère petite, et il sentit toutes ses craintes s'évanouir. Il était impossible qu'une si belle enveloppe cachât une âme capable de trahison. Les pensées qui l'avaient rendu inquiet s'enfuirent comme une troupe d'oiseaux effrayés ; il se reprocha même d'avoir pu soupçonner son cœur un seul instant, et, en signe de réconciliation, il posa un baiser sur le front de cette créature pleine de charmes.

La jeune fille, croyant entendre quelqu'un, se leva et s'approcha de la porte, puis, voyant qu'elle s'était trompée, elle revint avec gaîté vers l'officier, qui la considérait avec la plus grande attention. Il avait appuyé son front sur sa main d'un air pensif, et il dit en étouffant un soupir :

« Toni, tu me rappelles une personne que j'ai beaucoup aimée. »

Voyant qu'il avait perdu toute sa sérénité, Toni lui prit la main avec affection, et lui demanda quelle était cette amie.

« Son nom était Marianne Congrève, et sa patrie Strasbourg. Je fis sa connaissance dans cette ville, où son père était marchand, peu de temps avant la révolution, et je fus assez heureux pour obtenir sa main. C'était la meilleure créature du monde, et les tristes circonstances dans lesquelles je l'ai perdue se représentent si vivement à mon souvenir, lorsque je te regarde, que je puis à peine retenir mes larmes.

– Quoi, dit Toni en le pressant tendrement dans ses bras, elle ne vit plus.

– Elle est morte, reprit l'étranger, et c'est alors que j'ai appris à connaître toute la force et la beauté de son âme. Dieu sait, continua-t-il avec amertume en posant sa tête sur l'épaule de Toni, que je poussai l'étourderie jusqu'à me permettre, dans un lieu public, des observations sur le détestable tribunal révolutionnaire ; on me dénonça, on me poursuivit. Ne pouvant me trouver, parce que j'avais eu le bonheur de me cacher dans les faubourgs, mes persécuteurs, qui avaient soif de sang, se rendirent à la maison de Marianne, et sur son attestation pleine de vérité qu'elle ne savait où j'étais, on l'entraîna à ma place sur le lieu de l'exécution. À peine cette nouvelle me fut-elle parvenue que je courus à la ville, et fendant la presse je m'écriai : « Me voici, hommes inhumains, c'est moi qui dois être votre victime !…

» Marianne, qui était déjà sur l'échafaud, répondit aux juges auxquels j'étais malheureusement étranger : « Je ne connais pas cet homme. » Alors aux fanfares des trompettes et aux roulemens des tambours, le fer tomba et sa tête charmante roula sur la terre. Je ne sais ce que je devins. Quelque temps après, en revenant à moi, je me trouvai dans une maison étrangère. Ma tête était troublée, et bientôt je quittai le pays. »

À ces mots, l'étranger cédant à l'émotion qui agitait son cœur, se leva et se retira vers la fenêtre en cachant son visage dans son mouchoir.

Toni, qui se sentait remplie pour la première fois d'un sentiment humain, le suivit, et obéissant à la force de la sympathie, elle se jeta à son cou et mêla ses larmes aux siennes. Leurs âmes s'entendirent, et l'amour le plus vif enivra leurs cœurs.

CHAPITRE II.

Vers le matin, l’étranger sachant qu’il était sauvé, et qu’il y avait plus à craindre dans cette maison pour la jeune fille que pour lui-même, la supplia de retourner dans sa chambre avant que sa mère s’aperçût de son absence. Il mit à son cou la croix d’or qu’il avait reçue de Marianne, et la nomma sa fiancée.

Mais Toni, sans lui répondre, fondait en larmes et restait assise sur le lit, cachant son visage dans les coussins. En vain il la nomma son épouse chérie, et lui promit de la demander le lendemain à sa mère. En vain il lui dépeignit la petite propriété libre et indépendante qu’il possédait au bord de l’Aar, la demeure simple et commode qui serait désormais la sienne, ses vignes, ses champs et son vieux et respectable père, qui la recevrait avec amour et reconnaissance comme la libératrice de son fils.

Voyant qu’elle restait immobile et que ses sanglots augmentaient toujours, il la prit entre ses bras et la porta dans sa chambre, puis, après lui avoir juré que son amour pour elle ne finirait jamais, et lui avoir prodigué mille tendres caresses il regagna son appartement.

Dès que le jour eut paru, la vieille Babeka se rendit auprès de sa fille, et lui dit le plan qu’elle avait formé pour la perte de l’étranger et de sa famille.

Le nègre Hoango devait revenir au bout de deux jours, pendant lesquels il s’agissait de retenir le jeune Gustave de Ried et d’empêcher ses parens de venir, sous prétexte que la route était infestée des troupes du général Dessalines. « Nous leur enverrons des vivres, ajouta-t-elle, afin qu’ils ne s’éloignent pas, et au retour de Congo, ils seront pris et pillés. » Elle observa que la réussite de ce projet était d’une grande importance, cette famille emportant probablement avec elle de grandes richesses, et elle encouragea sa fille à l’aider de toutes ses forces dans la conduite de cette entreprise.

Toni, à demi levée sur son lit, s’écria en rougissant d’indignation qu’il serait trop lâche et cruel de violer ainsi l’hospitalité accordée à un malheureux qu’elles avaient attiré dans la maison.

Elle prétendit que sa tête était sacrée, et que si sa mère ne voulait renoncer à ses affreux projets, elle allait de ce pas informer l’étranger du danger qui le menaçait.

« Toni ! » dit la vieille en regardant fixement sa fille, et la surprise

l'empêcha de continuer.

« Ah ! reprit celle-ci en baissant la voix, que nous a fait ce jeune homme pour que nous le trahissions indignement ? Il n'est pas même Français, et tout annonce en lui qu'il est rempli d'humanité et de noblesse ; certainement il n'a jamais été coupable d'aucune cruauté à l'égard des Noirs ses esclaves.

La vieille, hors d'elle-même, des nouveaux sentimens de sa fille, lui demanda avec des lèvres tremblantes ce que leur avait fait le jeune Portugais assommé peu de jours avant à coup de massue devant la porte-cochère, et les deux Hollandais fusillés par les Nègres, et tous les Français qui avaient trouvé la mort dans leur maison.

« Par la lumière du soleil, s'écria Toni, vous avez raison de me rappeler toutes les horreurs auxquelles j'ai dû prendre part ; mon âme en est maintenant révoltée, et pour obtenir du Ciel le pardon de tout ce qui s'est passé ici jusqu'à ce jour, je vous déclare que j'aimerais mieux souffrir dix fois la mort que de permettre qu'il fût touché à l'un des cheveux de ce jeune Suisse.

– Eh bien ! dit la vieille avec l'expression de la plus profonde hypocrisie, l'étranger partira ; mais au retour de Congo-Hoango tu auras à répondre de ta sotte pitié. »

À ces mots elle quitta la chambre, et Toni, loin d'être rassurée par cette apparence de soumission, se hâta de la suivre, dans la crainte qu'elle n'envoya sommer les Nègres des environs de se jeter sur l'étranger et sur ses parens. Elle la rejoignit dans la chambre à manger, où elle était occupée à préparer le déjeûner. Se précipitant à ses genoux, elle la supplia de lui pardonner les folles instances qu'elle s'était permises en faveur de l'étranger ; elle se disculpa en l'assurant qu'elle était à demi éveillée et troublée par un songe trompeur ; que maintenant qu'elle avait repris ses esprits, elle désirait autant qu'elle-même la juste vengeance que Congo saurait exercer contre cet ennemi de sa race.

Après un instant de silence, la vieille s'écria : « Par le ciel ! cette explication lui sauve la vie pour aujourd'hui. La nourriture que tu allais lui porter est empoisonnée ; » et se levant, elle jeta par la fenêtre une tasse de lait qu'elle avait posée sur la table.

Ensuite elle releva la jeune fille, qui était restée à genoux comme pétrifiée par l'horreur que lui inspirait sa mère, et lui demanda ce qui avait pu troubler ainsi son esprit pendant la nuit. Mais Toni avait le cœur trop plein pour parler ; elle était encore dans un état d'anéantissement, les yeux baissés et la tête penchée, lorsque l'étranger entra et les salua amicalement. Il remit à la vieille le billet qu'il venait d'écrire à son oncle, et la pria de le lui faire parvenir comme elle le lui

avait promis.

« Monsieur, dit Babeka en le posant sur le buffet, nous devons vous prier de vous tenir caché dans votre chambre, la route est pleine de Nègres de l'armée du général Dessalines, et cette maison, ouverte à tout venant, ne vous offre aucune sûreté si vous n'avez soin de tenir vos fenêtres et votre porte exactement fermées.

– Comment ! dit l'étranger, le général Dessalines !…

– Ne me demandez rien ici, » interrompit la vieille en le poussant hors de la chambre. Puis, ayant appelé Nanky, elle lui ordonna de la suivre dans la chambre de l'étranger avec un panier de vivres qui était sur la table. Toni marcha lentement derrière elle.

« Oui, dit la vieille, après avoir fermé la porte, les feux du général Dessalines ont été vus cette nuit à l'horizon, et tous les environs sont remplis de nègres armés. » S'apercevant qu'elle avait jeté l'étranger dans un tourbillon de craintes et d'inquiétudes, elle lui promit de faire tout au monde pour le sauver ; et se tournant vers Nanky, elle lui dit de porter le panier de vivres dans le bois de Mowenweiher, qu'il connaissait bien ; de le remettre aux blancs qu'il y trouverait, et de leur dire que l'officier, M. Gustave de Ried, se trouvait chez des amis de sa race, qui avaient eux-mêmes tout à craindre de la part des nègres, mais qui étaient disposés à tenter tous les moyens de leur sauver la vie.

L'étranger, ayant donné à l'enfant une bague qu'il portait au doigt, le chargea de la remettre au chef de la famille, M. Strœmli, pour lui prouver la vérité de son message.

Tandis que la vieille accompagnait l'enfant, l'étranger, passant un bras autour de la taille de Toni, lui demanda tout bas si ce n'était pas le moment de faire part à Babeka de ses intentions sur elle.

« Non, lui répondit Toni en se dégageant ; si vous m'aimez, ne lui en dites pas un mot. »

La vieille étant rentrée, Toni s'échappa de la chambre, courut au buffet prendre la lettre de l'étranger, et marcha sur les traces de Nanky, décidée à s'exposer à la mort, s'il le fallait, pour sauver son ami ; car le jeune officier suisse n'était plus pour elle un hôte ordinaire, c'était son fiancé, l'objet de tout son amour.

« Nanky, dit-elle au jeune bâtard, ma mère a changé son plan à l'égard de la famille Strœmli. Prends cette lettre, elle est adressée au chef de la famille, et contient l'invitation de venir chercher un abri pour quelques jours dans notre habitation. Sois prudent, et fais tout ton possible pour que la chose réussisse. Congo Hoango te récompensera à son retour.

– Bon, bon, ma cousine, répondit le jeune nègre ; et dois-je servir de guide à la compagnie ?

– Cela va sans dire, puisqu'ils ne connaissent pas le pays. Il se peut que, vu les troupes qui infestent la route, tu ne puisses te mettre en route avec les étrangers qu'à minuit, et alors tu ne seras de retour qu'au premier rayon de l'aurore. Peut-on se fier à toi ?

– Reposez-vous sur Nanky, répondit l'enfant ; je sais pourquoi vous attirez les blancs fugitifs, et le nègre Hoango sera content de moi. »

CHAPITRE III.

Lorsque Toni se retrouva avec sa mère dans la chambre à manger, le premier soin de cette dernière fut de chercher la lettre de l'officier. Posant sa main sur son front, comme si elle cherchait à se rappeler quelque chose, elle demanda à Toni si elle savait où était cette lettre.

« L'étranger l'a déchirée en notre présence dans sa chambre, dit la jeune fille d'un ton décidé.

– Il me semble, dit Babeka en regardant fixement sa fille, que je l'ai reçue des mains de l'officier et posée sur le buffet. » Mais comme elle était fort sujette à des manques de mémoire, elle n'insista pas davantage. Cependant elle ne cacha point tout le mécontentement que lui causait cette perte ; car elle pensait que cette pièce eût été d'une grande utilité au nègre Hoango pour attirer dans leur maison la famille Strœmli. À dîner et le soir elle entreprit plusieurs fois d'apprendre du jeune Suisse le sort de la lettre ; mais Toni fut assez adroite pour détourner chaque fois la conversation, de manière que la vieille ne put obtenir aucun éclaircissement à cet égard.

Lorsque la nuit fut venue, Babeka ferma la porte de l'étranger, et, après avoir concerté l'artifice par lequel elle pourrait le lendemain se rendre maîtresse d'une lettre semblable à celle qui s'était perdue, elle se mit au lit et ordonna à Toni d'en faire autant.

Celle-ci, qui attendait ce moment avec la plus vive impatience, se retira dans sa chambre, et, se prosternant devant l'image de la Vierge, elle la pria de lui donner le courage et les moyens de sauver le jeune homme du piége où elle l'avait elle-même attiré dans un but cruel et barbare. Elle pria son Dieu avec la plus ardente ferveur de vouloir bien lui pardonner ses crimes passés, en considération de la démarche dangereuse qu'elle allait faire pour tenter de sauver l'étranger, avec lequel elle partirait pour l'Europe si elle réussissait.

Singulièrement fortifiée par cette prière, elle saisit le paquet de clefs qui ouvraient toutes les portes de la maison, et s'achemina lentement et sans lumière jusqu'à la chambre de l'étranger.

Elle ouvrit doucement la porte et s'approcha du lit où il reposait. La lune éclairait son visage frais et brillant de jeunesse, et le vent de la nuit, pénétrant par les fenêtres ouvertes, se jouait sur son front dans les boucles de ses cheveux. Se baissant tendrement sur lui, Toni l'appela en respirant sa douce haleine ; mais il dormait profondément, un songe agréable semblait l'occuper, et le nom de la jeune fille sortit deux fois

de ses lèvres brûlantes. N'ayant pas le courage de l'arracher à de douces illusions, et dans la pensée qu'il ne tarderait pas à s'éveiller lui-même, elle s'agenouilla devant son lit et couvrit ses mains d'ardens baisers.

Mais qui pourrait peindre l'effroi qui s'empara de son âme peu d'instans après, lorsqu'elle entendit dans la cour un bruit d'armes et de chevaux, et qu'elle reconnut distinctement la voix de Congo Hoango !

La vieille Babeka était déjà descendue ; elle instruisait le nègre de tout ce qui s'était passé pendant son absence, lui indiqua la chambre de l'étranger, et ajouta que Toni, qu'elle soupçonnait fortement de perfidie, y était sans doute occupée à préparer sa fuite.

Le nègre, qui avait plus d'une fois éprouvé la fidélité de la jeune fille, répondit que c'était impossible, et criant avec colère : « Colly, Omra, prenez vos fusils ; » il monta l'escalier avec ses nègres.

Toni, qui avait tout entendu, resta quelques instans comme frappée de la foudre, puis elle pensa à éveiller l'étranger ; mais réfléchissant que la fuite était impossible, et qu'il périrait immanquablement en voulant se défendre seul contre les nègres, elle chercha ce qu'elle pourrait faire pour ne point paraître perfide aux yeux de Congo. Dans cette angoisse inexprimable, une corde suspendue à la muraille s'offrit à ses regards ; elle s'en saisit, en lia les pieds et les mains de l'officier, sans faire attention qu'il s'agitait et se débattait ; elle le fixa fortement au lit, et, posant un baiser sur les lèvres de son amant, elle courut au-devant du nègre Hoango.

Celui-ci, qui n'avait point voulu ajouter foi aux insinuations de la vieille contre Toni, resta stupéfait à sa vue, et s'arrêtant, il dit d'une voix terrible : « Infidèle ! »

Babeka, voyant la porte de l'étranger ouverte, dit que la perfide l'avait sauvé, et qu'il fallait courir dans toutes les avenues de la plantation pour arrêter sa fuite.

« Qu'y a-t-il ? demanda Toni à la vieille avec l'expression de la plus grande surprise.

– Ce qu'il y a ? répondit Congo en la saisissant par les cheveux et l'entraînant dans la chambre.

– Êtes-vous fou ? interrompit Toni en regardant le nègre d'un air suppliant ; l'étranger est dans son lit, où je l'ai fortement lié, et par le ciel, ce n'est pas la plus mauvaise des actions de ma vie. »

À ces mots elle se dégagea des mains du nègre, et s'assit sur une chaise en feignant de pleurer.

« Par quel mensonge m'as tu séduit, » s'écria le nègre en se tournant vers la vieille ; puis il s'approcha du lit, et demanda au jeune Suisse qui

il était et où il allait ; mais celui-ci, tout en cherchant à se dégager de ses liens, ne répondit que par ces mots prononcés d'une voix plaintive : « Ô Toni, Toni ! »

Babeka, prenant la parole, fit au nègre tout le récit qui lui avait été fait la veille par l'étranger.

« Chère enfant, dit Hoango à Toni qui restait assise dans l'attitude du plus profond chagrin, me pardonneras-tu mon indigne soupçon ?

– Mais pourquoi avoir lié l'étranger, dit la vieille, puisqu'il ne savait rien du danger qui le menaçait ?

– Pourquoi ? s'écria Toni, pleurant véritablement de rage et de désespoir ; parce que tu n'as ni yeux, ni oreilles ; parce qu'il savait parfaitement tout ce qu'il avait à redouter ici, et qu'il m'avait demandé de lui procurer les moyens de fuir, ce qu'il aurait fait au point du jour si je ne l'avais lié. »

Le nègre, caressant et consolant la jeune fille, ordonna à Babeka de se taire, puis, faisant avancer deux tireurs, il ordonna que la loi contre les blancs fût aussitôt accomplie.

Mais Babeka, le tirant à part, le pria de l'écouter pour l'amour du ciel, et lui fit comprendre que l'étranger leur serait d'un grand secours pour attirer toute la famille Strœmli dans l'habitation. Le nègre, approuvant ses motifs, se contenta de faire resserrer les liens de l'étranger, et de laisser auprès de lui deux de ses gens armés. Peu à peu chacun se retira pour goûter le repos.

CHAPITRE IV.

Cependant Toni, qui s'était mise au lit pour mieux tromper le nègre, se releva dès que le silence régna de nouveau dans l'habitation, et, sortant par une porte secrète, elle prit la route par laquelle devait arriver la famille Strœmli. Son cœur était suffoqué par le plus amer désespoir. Les regards pleins de mépris que lui avait jetés son amant avaient pénétré comme des lames tranchantes dans le fond de son âme. Il se mêlait à son amour un sentiment profond de tristesse et d'amertume, et elle ne désirait plus que de mourir en faisant un dernier effort pour le sauver.

Après avoir attendu quelques instans cachée derrière un pin, elle entendit la voix de Nanky, et elle aperçut, à l'aide du premier rayon de l'aurore, la petite troupe qui s'avançait sous les arbres de la forêt. Elle était composée de M. Strœmli, de sa femme et de ses cinq fils, dont les aînés, Aldebert et Gottfried, n'étaient âgés que de dix-sept et dix-huit ans, de trois domestiques et de deux servantes avec un nourrisson.

Toni s'approchant doucement, fut aussitôt reconnue de Nanky, qui la conduisit vers le chef. « Noble monsieur, dit-elle en interrompant ses salutations, le nègre Hoango est revenu inopinément avec sa troupe. Vous ne pouvez approcher de l'habitation sans le plus grand danger ; votre neveu, qui s'y trouve prisonnier, est perdu si vous ne vous armez aussitôt pour venir le délivrer.

– Dieu du ciel ! » s'écria avec effroi chaque membre de la famille ; et madame Strœmli, déjà affaiblie par la fatigue et la souffrance, tomba sans connaissance dans les bras de ses femmes.

Toni, prenant à part M. Strœmli et les hommes de sa suite, leur raconta, en versant des larmes de honte et de repentir, tout ce qui s'était passé entre elle et l'officier, et elle ajouta avec passion qu'elle voulait employer sa vie et sa mort à le délivrer de la situation où elle l'avait elle-même entraîné.

« Mes armes ! s'écria M. Strœmli en s'approchant d'un mulet qui en était chargé, et prenant son fusil. Le cousin Gustave a sauvé la vie à plusieurs d'entre nous, » ajouta-t-il en distribuant des fusils à ses fils courageux et à ses fidèles domestiques.

Les femmes furent renvoyées à Mowenweiher sous la conduite de Nanky, à qui l'on avait lié les mains par précaution ; et M. Strœmli, se plaçant à la tête de sa petite troupe, suivit Toni.

Dès qu'ils furent parvenus à la porte de derrière, Toni montra à M. Strœmli la chambre où reposaient Congo et Babeka ; et tandis qu'il s'y rendait sans bruit avec sa suite, elle entra dans l'écurie où dormait le second bâtard de Congo. Connaissant toute la tendresse que le nègre avait pour ses deux enfans, elle le prit dans l'intention de s'en servir, ainsi que de Nanky, pour racheter la vie de l'étranger, et réussit à le porter, sans être vue, dans l'intérieur du bâtiment.

M. Strœmli, ayant pénétré avec ses gens dans la chambre de Congo, le trouva debout, ainsi que Babeka. Ajustant son fusil, il déclara qu'ils étaient morts s'ils ne se rendaient ; mais le nègre, pour toute réponse, détacha un pistolet de la muraille et le déchargea contre M. Strœmli. Toute la suite de ce dernier, à ce signal, tomba sur le nègre ; Hoango, après avoir tiré un second coup qui renversa un des blancs, fut blessé à la main, pris et lié fortement, ainsi que Babeka, aux pieds d'une grande table.

Les nègres, éveillés par le bruit, se précipitèrent hors des écuries, et, malgré la défense opiniâtre des blancs, qui leur envoyaient des balles par les fenêtres, ils tentaient d'enfoncer la porte de la maison, lorsque Toni, tremblante, arriva avec l'enfant. M. Strœmli, levant sur lui son couteau de chasse, dit à Congo qu'il allait égorger cet enfant s'il n'ordonnait à ses nègres de se retirer.

Hoango, dont la force était épuisée par la blessure qu'il venait de recevoir, et inquiet pour la vie de son enfant chéri, cria aux nègres, en agitant son mouchoir, qu'ils pouvaient rentrer dans leurs écuries parce que sa vie ne courait aucun danger.

Les nègres, ne comprenant pas trop pourquoi ils recevaient un tel ordre, se retirèrent en murmurant, et le calme se rétablit.

M. Strœmli dit à Congo qu'il n'avait d'autre dessein que de délivrer son neveu, et de partir avec lui pour le Port-au-Prince ; que, s'il ne mettait point d'obstacle à leur départ, il ne lui ferait aucun mal, et lui renverrait ses enfans dès qu'il serait en sûreté.

Toni, s'approchant de sa mère avec la plus grande émotion, saisit sa main pour prendre congé ; mais celle-ci, la repoussant avec horreur, la nomma une lâche traîtresse, et appela sur elle la malédiction du ciel.

« Je ne vous ai point trahis, s'écria Toni. Je suis blanche, je suis fiancée au jeune homme que vous retenez prisonnier ; j'appartiens à la race de ceux que vous persécutez, et c'est devant Dieu que j'aurai à répondre de ma conduite. »

Alors M. Strœmli, ayant promis à Congo qu'il laisserait ses deux enfans Nanky et Seppi à Sainte-Luze, où il pourrait les faire prendre au bout de quelques jours, prit le bras de Toni, qui, combattue par divers sentimens, ne pouvait s'empêcher de pleurer amèrement, et sortit avec

elle, accompagnée des malédictions de Babeka.

Pendant ce temps, Aldebert et Gottfried, par l'ordre de leur père, avaient pénétré dans la chambre de leur cousin, et s'étant rendus maîtres des deux hommes qui le gardaient, ils délivrèrent Gustave de ses liens. Après l'avoir embrassé, ils lui présentèrent ses armes, et le prièrent de les suivre auprès de leur père. Mais l'officier, assis sur son lit, leur serrant affectueusement la main, resta silencieux et dans l'attitude d'un chagrin inexprimable.

Dans ce moment, M. Strœmli entra avec l'enfant et Toni. À cette vue, Gustave pâlit, et saisissant un des pistolets que lui présentaient ses cousins, il ajusta la jeune fille. Le coup ayant porté dans son sein, elle poussa un cri, fit quelques pas en avant, et tomba aux pieds de son amant.

« Insensé ! » s'écrièrent M. Strœmli et ses deux fils, et ils coururent à elle pour la secourir. Mais elle les repoussa, et leur montrant son assassin :

« Dites-lui, murmura-t-elle, dites-lui… » et sa voix mourut sur ses lèvres.

Les jeunes gens, se rapprochant de leur cousin qui était resté immobile, lui demandèrent s'il ne savait pas que Toni était sa libératrice, et qu'elle devait partir avec eux tous pour le Port-au-Prince.

Alors, jetant un regard sur sa victime nageant dans son sang, il dit qu'elle l'avait lâchement trahi et livré à Congo dans la nuit.

« Oh ! s'écria Toni en élevant sa main vers lui et le regardant avec amour, je t'ai lié pour… » mais elle ne put continuer, et retomba privée de forces entre les bras de M. Strœmli.

« Pourquoi ? » demanda Gustave, pâle et en s'agenouillant devant elle.

Après un instant de silence, pendant lequel chacun avait espéré qu'elle parlerait encore, M. Strœmli dit à son neveu qu'elle l'avait livré à Congo parce que c'était le seul moyen qui lui restât de conserver sa propre vie et de sauver la sienne.

« Quoi ! s'écria Gustave en cachant son visage dans ses mains, ce que vous me dites est-il vrai ? » et passant son bras autour du corps de Toni, il la pressa sur son cœur brisé.

« Ah ! dit Toni, tu n'aurais pas dû te méfier de moi ; » et elle expira.

M. Strœmli, appelant un vieux domestique qui, dans plus d'une occasion, lui avait servi de médecin, lui ordonna de retirer la balle du sein de l'infortunée, et de lui donner tous les secours possibles ; mais il était trop tard, son âme était déjà partie pour un séjour plus heureux.

Tandis que M. Strœmli s'occupait avec ses fils de ces tristes soins, Gustave, s'emparant d'un second pistolet, le déchargea dans sa bouche. Tous les soins se tournèrent sur lui ; mais ils furent inutiles, son crâne était fracassé. Ses parens, accablés par ce nouveau malheur, restèrent à gémir sur le corps des deux infortunés jusqu'à ce que les rayons du soleil, venant frapper leur vue, les avertirent qu'il fallait songer au départ.

Ils enlevèrent les deux cadavres, et les placèrent sur une planche pour les emporter, ne voulant point les laisser exposés aux insultes des nègres, et le triste convoi se mit en route pour Mowenweiher.

M. Strœmli, l'enfant dans ses bras, marchait devant ; ses deux plus forts domestiques le suivaient, portant les cadavres sur leurs épaules ; le blessé venait ensuite, appuyé sur un bâton ; Aldebert et Gottfried, armés de fusils, fermaient la marche.

Les nègres, les voyant si faibles, firent mine de vouloir saisir leurs armes ; mais Hoango, que l'on avait délié, vint au haut de l'escalier, et leur ordonnant de rester tranquilles, il cria à M. Strœmli : « À Saint-Luze.

– Oui, répondit celui-ci, à Saint-Luze ; » et la petite troupe atteignit les bois sans être poursuivie.

Après avoir échangé les anneaux des deux fiancés, la famille désolée les enterra à Mowenweiher.

M. Strœmli fut assez heureux pour atteindre, au bout de cinq jours, Saint-Luze, où il laissa les enfans, selon sa promesse. Il combattit encore sur les remparts de Port-au-Prince ; et, lorsque la ville fut tombée au pouvoir du général Dessalines, il se sauva avec l'armée française à bord de la flotte anglaise, et il atteignit enfin avec sa famille la Suisse, sa patrie. Il acheta une petite propriété au pied du Righi, et, en 1807, on voyait encore, dans les bosquets de son jardin, le monument qu'il avait fait élever à son neveu Gustave et à la fidèle Toni.

L’ENFANT TROUVÉ.

Antonio Piachi, riche propriétaire à Rome, était souvent obligé de faire de longs voyages pour les affaires de son commerce. Il laissait alors sa jeune femme Elvire, sous la protection de ses parens. Dans l’un de ces voyages, il emmena avec lui à Raguse son fils Paolo, enfant de onze ans, que lui avait donné sa première femme. Il se trouva que justement alors une maladie pestilentielle régnait et répandait l’effroi tant dans la ville que dans toutes les campagnes environnantes. Piachi, que cette nouvelle trouva déjà en voyage, s’arrêta dans le faubourg pour s’enquérir de la nature de ce mal. Là il apprit que la contagion devenait de jour en jour plus terrible, et qu’on allait, à cause de cela, fermer les portes ; son amour paternel l’emportant alors sur ses affaires, il prit des chevaux et partit pour retourner sur ses pas.

Lorsqu’il fut en rase campagne, il remarqua un enfant près de sa voiture, qui tendait vers lui des mains suppliantes, et semblait être dans une cruelle angoisse. Lui ayant demandé ce qu’il avait, l’enfant répondit naïvement qu’il était infecté, et que des archers le poursuivaient pour l’enfermer dans un hospice où son père et sa mère étaient déjà morts. Il le supplia, au nom de tous les saints, de le prendre avec lui, et de ne pas le laisser reconduire dans la ville. Puis saisissant la main de Piachi, il la serra contre ses lèvres, la couvrant de ses pleurs et de ses baisers. Dans le premier mouvement de sa surprise, Piachi voulut repousser loin de lui le jeune malheureux ; mais celui-ci, changeant tout-à-coup de couleur, tomba sans connaissance sur le terrain ; alors la pitié l’emporta dans le cœur du vieillard ; il prit le jeune enfant dans sa voiture, et l’emmena, sans trop savoir ce qu’il en ferait.

À la première station qu’il fit, il se concertait avec les gens de l’auberge sur la manière dont il pourrait s’en débarrasser, lorsque, sur l’ordre de la police qui eut vent de cette affaire, il fut arrêté et ramené sous escorte avec son fils et Nicolo (ainsi se nommait l’enfant malade), à Raguse. Toutes les représentations de Piachi contre l’indignité de cette mesure ne servirent à rien. Arrivés à Raguse, ils furent tous les trois conduits à l’hospice, où à la vérité Piachi demeura en bonne santé et Nicolo se guérit, mais où le jeune Paolo fut atteint du même mal dont il mourut après trois jours.

Les portes furent alors rouvertes, et Piachi, après avoir fait ensevelir son enfant, obtint de la police la permission de voyager. Plein d’une douleur profonde, il montait déjà en voiture, versant un torrent de

larmes sur la place vide à côté de lui, que quelques jours auparavant occupait Paolo, lorsque Nicolo, le bonnet à la main, vint lui souhaiter un bon voyage.

Piachi, combattant alors son chagrin, lui demanda, d'une voix entrecoupée de sanglots, s'il ne voulait pas venir avec lui.

L'enfant, après s'être fait répéter cette question, qu'il ne comprenait pas d'abord, s'inclina et répondit :

« Oh, oui ! bien volontiers. »

Piachi avant demandé au directeur de l'hospice si l'on permettrait à cet enfant de le suivre :

« C'est un enfant de Dieu, lui répondit-il en souriant ; personne ne le réclamera. » Piachi le fit donc monter dans sa voiture, et l'emmena à Rome à la place de son fils.

Arrivé hors des portes de la ville, il considéra pour la première fois avec attention le jeune enfant. Il était d'une beauté assez remarquable : ses cheveux noirs tombant en boucles se jouaient sur son front et ombrageaient un visage sérieux, dont l'expression ne changeait point. Piachi lui fit plusieurs questions auxquelles il répondit très-brièvement. Silencieux et rentré en lui-même, il promenait des regards pensifs tout autour sur la campagne. De temps en temps il tirait de sa poche une poignée de noix, et tandis que Piachi, tout entier à sa douleur, essuyait les larmes qui inondaient ses yeux, il les cassait entre ses dents avec une vivacité un peu sauvage.

À Rome, Piachi, après avoir fait à Elvire le récit de ce qui était arrivé, le présenta à sa jeune épouse, qui ne put retenir d'abondantes larmes en pensant à ce pauvre Paolo qu'elle avait tant aimé ; cependant, tout étranger qu'il fut, elle serra Nicolo contre son cœur, lui donna le lit où Paolo couchait, les habits qu'il avait portés. Piachi l'envoya à l'école, où il apprit à lire, à écrire et à compter ; et cet enfant ayant gagné toute son affection, peu de temps après il l'adopta comme son propre fils, avec l'approbation d'Elvire, qui ne pouvait pas espérer d'avoir des enfans du vieillard. Plus tard il congédia un commis dont il avait à se plaindre, et ayant mis Nicolo à sa place dans son comptoir, il eut la satisfaction de voir qu'il saisissait et conduisait avec une intelligence remarquable toutes les nombreuses affaires dans lesquelles ses relations étendues l'avaient entraîné.

Une seule chose déplaisait à Piachi, ennemi déclaré de toute bigoterie : c'étaient ses relations avec les moines carmélites, qui flattaient et caressaient le jeune homme, dans l'espoir de participer un jour à la grande fortune que lui laisserait son père adoptif. Pour sa mère, elle ne lui reprochait qu'un penchant prématuré et violent pour le sexe féminin.

Déjà à l’âge de quinze ans il fut, grâce à ces moines, en proie à la séduction d’une certaine Xaviera Tartini, maîtresse de l’évêque ; et quoique les vives représentations de ses parens l’eussent engagé à rompre cette liaison, Elvire eut plusieurs raisons de croire qu’il n’y avait point renoncé tout-à-fait. Cependant Nicolo s’étant marié dans sa vingtième année avec Constance Parquet, jeune et aimable génoise, nièce d’Elvire, qui était élevée à Rome sous ses yeux, le mal parut être coupé à sa racine. Les parens furent unanimes dans leur satisfaction, et pour lui en donner une preuve, ils lui remirent la majeure partie de la superbe et vaste maison qu’ils habitaient. Enfin, lorsque Piachi fut entré dans sa soixantième année, il fit pour lui la dernière et la plus belle chose qu’il put faire : il lui fit une donation de toute la fortune qui formait le fonds de son commerce, à l’exception d’un petit capital qu’il se réserva ; et il se retira des affaires, pour jouir du repos avec sa fidèle et sage Elvire, qui formait peu de désirs et ne recherchait point le monde.

Elvire avait dans le caractère une certaine teinte de mélancolie qui lui était toujours restée depuis un événement arrivé dans son enfance. Philippo Parquet, son père, teinturier en draps, qui jouissait d’une agréable aisance, habitait une maison située, comme l’exigeait sa fabrique, vers les bords escarpés de la mer ; de longues poutres fixées dans le fronton, et sur lesquelles étaient étalés les draps, s’avançaient à une certaine distance sur la mer. Dans une malheureuse nuit, le feu prit à la maison, et comme si elle eût été de bitume et de soufre, en un instant ce n’était plus qu’un volcan de flammes impétueuses. La jeune Elvire, alors âgée de treize ans, poursuivie de tous côtés par cet élément destructeur, se sauva de chambre en chambre, d’escalier en escalier, et finit par arriver sans savoir comment sur l’une de ces poutres. La pauvre enfant, suspendue entre le ciel et la mer, ne savait absolument pas comment se sauver. Derrière elle la maison embrasée, dont les flammes poussées par le vent embrasaient déjà les poutres de leurs étreintes funestes ; devant elle, la mer vaste, immense, effrayante. Se recommandant à tous les saints, et de deux maux voulant choisir le moindre, elle était sur le point de se jeter dans les flots, lorsqu’un jeune Génois de race patricienne, paraissant auprès d’elle, jeta son manteau sur les poutres, la saisit entre ses bras, et se laissant glisser avec autant de force que d’adresse le long d’une des pièces de drap, l’entraîna dans la mer, d’où ils furent retirés par des gondoliers qui se trouvaient près de là ; et au milieu des acclamations du peuple, on les porta sur le rivage. Mais le jeune héros, en entrant dans la maison incendiée, avait reçu une grave blessure à la tête par la chute d’une pierre ; et ne pouvant plus maîtriser la douleur, il tomba sans connaissance sur la terre. Le marquis son père le fit transporter dans son hôtel, où les médecins les plus distingués furent appelés, et lui administrèrent tous

les secours de leur art, lui faisant plusieurs opérations difficiles et dangereuses. Mais tout fut inutile. Il ne se leva que rarement, appuyé sur Elvire, que sa mère avait fait venir auprès de lui. Après une maladie douloureuse de trois années, durant laquelle cette jeune fille ne quitta pas le chevet de son lit, il lui serra encore une fois la main avec tendresse, et mourut.

Piachi, qui était en relation d'affaires avec la maison de ce seigneur, et avait fait chez lui la connaissance d'Elvire, que deux ans après il avait épousée, se gardait bien de le nommer devant elle, ou de rien rappeler qui y eût rapport, car il savait combien étaient susceptibles la délicatesse et la sensibilité de son cœur. La moindre circonstance qui y eût rapport à l'époque où ce jeune homme se dévoua et mourut pour elle, lui faisait verser d'abondantes larmes, et rien absolument ne pouvait la consoler. On la laissait alors dans la solitude, parce que l'on avait éprouvé que c'était le seul moyen de calmer sa douleur. Personne autre que Piachi ne pouvait savoir la cause de cette singulière et subite altération, car jamais un mot ne sortait de sa bouche à ce sujet. Elle passait pour très-nerveuse, et l'on attribuait cette tristesse à cette affection, qui, disait-on, lui était demeurée depuis une fièvre violente dont elle avait été fort malade peu après son mariage.

Un jour, Nicolo avait été au carnaval avec cette Xaviera Tartini, que son père lui avait fait promettre de ne jamais revoir, et sans que son épouse le sût, sous le prétexte d'être invité par un ami. Il revint masqué, dans le costume d'un cavalier génois, tandis que tout le monde reposait dans la maison.

Piachi s'étant subitement trouvé indisposé, Elvire, pour le soulager, s'était levée afin d'aller chercher un flacon dans la chambre à manger. Justement, tandis que, montée sur une chaise, elle cherchait dans une armoire au milieu de plusieurs carafes, Nicolo ouvrit la porte, une lumière à la main, et traversa la salle muni de son chapeau à plumes, de son manteau et de son épée. Sans voir Elvire, il s'avança vers la porte qui conduisait à sa chambre à coucher, et trouva avec quelque surprise qu'elle était fermée, lorsqu'Elvire, comme frappée d'un coup de foudre, tomba derrière lui sans vie sur le carreau, avec les verres et les flacons qu'elle portait. Nicolo, pâle d'effroi, se retourna et voulut se précipiter vers l'infortunée ; mais le bruit qu'avait fait sa chute ne pouvant manquer d'attirer le vieillard, il ne jugea pas à propos de s'offrir dans ce moment à sa vue, et pensa qu'il valait mieux fuir pour éviter toute question ; il lui arracha en toute hâte un trousseau de clefs qu'elle portait avec elle, et en ayant trouvé une qui ouvrait sa porte, il rejeta le trousseau dans la salle et disparut. Bientôt après, lorsque Piachi, malgré l'indisposition qu'il ressentait, se fut levé, l'eut secourue et appelé tous les domestiques, Nicolo vint aussi, enveloppé dans sa

robe de chambre, s'informer de ce qui était arrivé. Mais Elvire, hors d'elle-même, tremblante d'effroi, ne pouvait parler, et nul autre qu'elle et lui ne pouvant donner le mot de cette énigme, toute cette affaire demeura dans le mystère le plus profond. On transporta Elvire dans son lit, où elle demeura plusieurs jours tourmentée d'une fièvre violente. La force de son tempérament l'emporta cependant, et il ne lui resta de cet accident qu'une dose un peu plus forte de mélancolie.

Une année s'écoula ainsi. Constance, la femme de Nicolo, accoucha ; mais elle et l'enfant qu'elle mit au monde moururent. Cet événement, désastreux en lui-même, l'était doublement, en ce qu'il donnait libre carrière aux deux passions de Nicolo, à sa bigoterie et à son penchant pour les femmes. Sous le prétexte de chercher des consolations, il passait des journées entières dans le couvent des Carmélites, et l'on savait bien que même, durant la vie de sa femme, il l'avait peu aimée. Constance n'était pas encore enterrée, qu'Elvire, entrant le soir dans la chambre de Nicolo pour lui parler des préparatifs de la cérémonie funèbre, y trouva une jeune fille qu'elle reconnut pour la servante de Xaviera Tartini. À cette vue elle ferma les yeux et se retira sans rien dire. Piachi, ni personne au monde, n'en sut rien ; Elvire se rendit seulement auprès du corps de Constance qui avait tant aimé Nicolo, et, s'agenouillant, elle pleura. Par hasard, Piachi, rentrant dans sa maison, rencontra la jeune fille, et devina aussitôt ce qu'elle venait y faire ; moitié par ruse, moitié par force, il obtint d'elle la lettre qu'elle portait. Il se rendit dans sa chambre pour la lire, et y trouva la demande d'un rendez-vous après lequel soupirait Nicolo, qui désirait que Xaviera Tartini lui en indiquât le lieu et l'heure. Piachi s'assit et répondit avec une écriture contrefaite au nom de Xaviera.

« Cette nuit même, dans l'église de la Madelaine. »

Il la cacheta avec un sceau étranger, et la fit porter à Nicolo, comme venant d'une dame étrangère.

La ruse réussit complètement ; Nicolo prit aussitôt son manteau, et oubliant Constance, étendue dans le cercueil, il sortit de la maison. Piachi, profondément indigné, fixa au lendemain la cérémonie des funérailles, et faisant emporter le corps, accompagné seulement d'Elvire et de quelques parens, il le fit conduire en silence et au milieu des ténèbres dans l'église de la Madelaine, qui était prête pour le recevoir.

Nicolo, enveloppé de son manteau, était sous les voûtes de l'église, et à son grand étonnement, il vit avancer un convoi dont il connaissait les figures. S'approchant du vieillard qui suivait le cercueil, il lui demanda ce que cela signifiait, qui l'on emportait ainsi ? Mais celui-ci, un livre de prières à la main et sans lever la tête, répondit seulement :

« Xaviera Tartini. » Puis comme si Nicolo n'eût pas été présent, le cercueil fut déposé, encore une fois découvert, béni par tous les assistans, et tout disparut dans l'obscurité.

Cette rencontre, qui était pour lui un sujet de honte, éveilla dans le sein de ce malheureux une vive haine contre Elvire ; car il croyait devoir à elle seule l'affront que le vieillard venait de lui faire en public. Durant plusieurs jours Piachi ne lui adressa pas une seule fois la parole ; mais Nicolo ayant encore besoin de sa bonté et de sa générosité pour régler la succession de Constance, il se jeta un soir aux pieds du vieillard, saisit sa main, et, d'un air contrit et repentant, lui jura qu'il renonçait pour toujours à Xaviera ; mais il n'avait pas l'intention de tenir cette promesse ; au contraire, l'opposition qu'on lui montrait ne faisait qu'augmenter son penchant et lui apprenait à circonvenir l'attention du vieillard.

Jamais Elvire ne lui avait paru plus belle que dans le moment où ouvrant la porte de sa chambre et y trouvant la jeune fille, elle l'avait subitement refermée. Le mécontentement qui s'exprima par une légère rougeur répandue sur ses joues, avait jeté un attrait infini sur sa physionomie douce et rarement affectée. Il lui semblait incroyable qu'avec tant d'attraits elle n'eût pas la fantaisie de parcourir ce sentier dont elle lui avait écrasé les fleurs d'une manière si cruelle. Il brûlait du désir, dans le cas où il en serait ainsi, de faire au vieillard le même affront qu'elle lui avait fait à lui-même, et il ne chercha plus que l'occasion de mettre ce projet en œuvre.

Un jour, tandis que Piachi était hors de la maison, il se rendit à la chambre d'Elvire, et entendit, à sa grande surprise, qu'on y parlait. Il appliqua aussitôt ses yeux contre la serrure pour chercher à voir ce qui se passait dans la chambre. Dieu du ciel, que vit-il ? Elvire comme en extase aux pieds de quelqu'un qu'il ne pouvait voir, et il entendit prononcer avec amour le nom de Colino. Il courut aussitôt, sans trahir son dessein, se mettre à la fenêtre du corridor, d'où il pourrait surveiller l'issue de la chambre. Déjà au bruit de la serrure qui s'ouvrit doucement, il crut que tout allait s'éclaircir, lorsqu'au lieu de l'inconnu qu'il s'attendait à voir, Elvire, elle-même, seule, la figure calme et sereine, sortit de la chambre en jetant sur lui un doux regard. Elle portait un paquet de linge sous le bras ; et après avoir fermé sa chambre à clef, elle descendit tranquillement la rampe. Ce calme, cette apparente indifférence lui parut le comble de la ruse et de la dissimulation. À peine fut-elle partie que, courant chercher quelques clefs, il ouvrit secrètement la porte de cette chambre, après avoir jeté des regards scrutateurs de tous côtés aux alentours. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il trouva la chambre vide, et qu'après en avoir vainement parcouru tous les coins, il ne put absolument rien découvrir

qui eût l’apparence d’un homme, sauf l’image d’un jeune chevalier de grandeur naturelle qui se trouvait dans une niche recouverte d’un rideau de soie, et éclairée d’une singulière manière ! Nicolo eut peur, sans savoir seulement pourquoi, et les regards fixes de ce portrait soulevèrent mille sentimens, dans son cœur ; mais avant de s’être remis, de cette première crainte, il fut saisi de celle de voir revenir Elvire, et d’être surpris par elle. Il referma la porte, non sans quelque trouble, et s’éloigna.

Plus il songeait à cette singulière circonstance, plus l’image qu’il avait découverte était présente à son esprit, et plus il se sentait brûlé du désir de connaître l’explication de ce mystère, car il l’avait vue se jeter à genoux, et, sans nul doute, c’était devant cette image peinte sur la toile. Dans le trouble qui agitait son esprit, il alla à Xaviera Tartini, et lui raconta les singulières circonstances qu’il avait découvertes. Celle-ci, qui était d’accord avec lui pour perdre Elvire, exprima le désir de voir le portrait qui était dans cette chambre, car elle pouvait se vanter de connaître tous les gentilshommes d’Italie, et à moins que celui-là ne fût venu qu’une fois à Rome et y eût fait peu de figure, elle espérait pouvoir le reconnaître. Quelques jours après, Piachi et Elvire partirent pour aller à la campagne visiter un parent. À peine Nicolo sut-il cela, qu’il courut auprès de Xaviera, et, l’amenant avec une petite fille qu’elle avait eue de l’évêque, l’introduisit dans la chambre d’Elvire comme une dame étrangère qui désirait voir des tableaux. Mais quelle fut la stupéfaction de Nicolo, lorsque la petite Clara (ainsi se nommait cette enfant), au moment où il soulevait le rideau, s’écria : « Dieu, mon père ! Signor Nicolo, qui est-ce, sinon vous-même ? »

Xaviera garda un morne silence. En effet, plus elle regardait le portrait, plus elle lui trouvait une forte ressemblance avec lui, surtout lorsqu’elle se le rappelait dans le costume de chevalier que quelques mois auparavant il avait mis pour aller au carnaval avec elle. Nicolo chercha à dissimuler une vive rougeur qui couvrit ses joues.

« En vérité, ma bonne petite Clara, dit-il en embrassant la jeune fille, il me ressemble autant que toi à celui qui se croit ton père. »

Mais Xaviera, dont la jalousie venait d’être tout-à-coup fortement excitée, dit, en se regardant dans la glace : « Peu importe qui que ce soit ; » puis, saluant froidement Nicolo, elle se retira.

Lorsque Xaviera fut partie, Nicolo tomba dans la plus vive agitation. Il se rappelait avec une grande joie la singulière et vive impression que son apparition fantastique avait produite sur Elvire. La pensée d’avoir excité l’amour d’une femme citée comme exemple de vertu ne lui souriait pas moins que le désir de se venger d’elle ; et entrevoyant la perspective de satisfaire en même temps ces deux passions, qui toutes deux le tourmentaient, il attendit avec impatience le retour d’Elvire, et

le moment où un regard d'elle viendrait mettre le comble à sa conviction encore mal affermie. Une seule chose semblait ne pas s'accorder avec le reste de ses illusions, c'était le nom de Colino qu'il lui avait entendu prononcer lorsqu'il la vit à genoux devant le portrait ; ce nom était étranger ; mais, malgré cela, son cœur était bercé de douces illusions qui flattaient ses désirs.

Cependant Elvire revint de la campagne quelques jours après, et ramena avec elle une jeune parente qui désirait voir Rome. En descendant de voiture elle jeta à peine un regard fugitif sur Nicolo qui tenait la portière. Quelques semaines furent sacrifiées à la jeune convive, durant lesquelles un mouvement inaccoutumé régna dans la maison. On fit et reçut des visites, on alla voir tout ce qu'une jeune fille vive et charmante comme elle l'était avait la curiosité de connaître. Nicolo, tout occupé de ses affaires, n'étant pas invité dans ces petites réunions, sentit bientôt renaître son indisposition contre Elvire. Il se remit à penser avec colère et dépit à l'inconnu dont elle adorait en secret l'image ; et ce sentiment le maîtrisa surtout un soir après le départ tant désiré de la jeune étrangère, qu'Elvire demeura près de lui sans ouvrir la bouche ni lever les yeux de dessus son travail.

Quelques jours auparavant, le vieux Piachi avait eu l'intention de donner à un petit enfant du voisinage une boîte de lettres avec lesquelles Nicolo avait autrefois appris à lire. La servante chargée d'aller chercher cette boîte parmi d'autres vieux objets entassés dans une armoire, ne put retrouver que les six lettres qui formaient le nom de Nicolo. Ces lettres étaient depuis lors restées sur la table. Nicolo, enfoncé dans ses sombres pensées, jouait avec elles sans trop savoir ce qu'il faisait, et tandis qu'il les arrangeait et les dérangeait en tous sens, il trouva tout-à-coup, avec l'étonnement le plus extraordinaire, que ces mêmes lettres faisaient aussi *Colino*. Nicolo, à qui cette propriété logogryphique de son nom était inconnue, se vit de nouveau en proie à l'espoir le plus vif, et jeta sur Elvire un regard perçant. L'accord de ces deux noms lui parut être plus qu'un simple jeu du hasard ; il se réjouit de cette belle découverte, et, s'éloignant de la table, il laissa les lettres ainsi arrangées, espérant qu'Elvire les apercevrait en se levant. Mais son attente ne fut pas longue : Elvire ayant tourné par hasard ses yeux de ce côté-là, vit les lettres, et aussitôt, vivement émue, elle s'approcha pour les lire, puis jeta un regard sur Nicolo, qui affecta la plus profonde indifférence. Alors baissant de nouveau la tête sur son ouvrage, avec un trouble qu'on ne saurait décrire, et croyant que personne ne la regardait, elle laissa couler des larmes sur son sein, tandis qu'une douce rougeur couvrait ses joues. Nicolo, qui, sans qu'elle le vît, observait tous ces mouvemens intérieurs, fut persuadé que cet arrangement des lettres ne signifiait autre chose que son propre nom. Il la vit de nouveau mêler les lettres, et toutes ses espérances

furent au comble quand elle se leva, et, jetant de côté son ouvrage, se retira dans sa chambre à coucher. Il était sur le point de se lever pour la suivre, lorsque Piachi entra en demandant où était Elvire : « Elle n'est pas bien, répondit une femme de chambre, elle vient de se mettre au lit. » Piachi, sans montrer beaucoup de surprise, sortit pour voir ce qu'elle avait ; et comme un quart d'heure après il rentra en disant qu'elle ne paraîtrait pas au souper, Nicolo pensa avoir trouvé le mot de toute l'énigme qu'il avait découverte.

Le lendemain matin, tandis que, dans sa joie, il était occupé à chercher le moyen d'utiliser sa découverte, il reçut une lettre de Xaviera, qui le priait instamment de venir auprès d'elle, ayant quelque chose d'important à lui communiquer au sujet d'Elvire. Par le moyen de l'évêque qui l'entretenait, Xaviera était en relation intime avec les Carmélites, et Elvire allant à ce couvent pour se confesser, il ne douta pas qu'il n'eût été possible à Xaviera de découvrir sur l'histoire de ses sentimens secrets quelque nouvelle favorable à ses impétueux désirs. Mais quel fut son désappointement, quand, après la réception la plus amicale, Xaviera, le faisant asseoir auprès d'elle, lui apprit que l'objet de l'amour d'Elvire était déjà dans le tombeau depuis douze années. Aloys, marquis de Montferrat, à qui un oncle auprès duquel il avait été élevé à Paris, avait donné le surnom de Collin, changé plus tard en Italie en celui de Colino, était l'original du portrait suspendu dans la niche de la chambre d'Elvire. C'était le jeune chevalier génois qui l'avait sauvée de l'incendie et était mort de ses blessures.

Elle ajouta qu'elle le priait de ne faire aucun usage de ce mystère, qui lui avait été confié dans le couvent sous le sceau du plus profond secret. Nicolo, tandis que ses joues changeaient de couleur, lui assura qu'elle n'avait rien à craindre ; et tout-à-fait incapable, dans l'état où il était, de cacher son trouble au regard scrutateur de Xaviera, il s'excusa sous le prétexte d'avoir des affaires importantes qui réclamaient sa présence, et sortit.

La honte, le désir et la vengeance s'unirent alors pour accomplir le forfait déjà résolu. Il sentait bien que l'âme pure d'Elvire ne pouvait être séduite que par un mensonge ; et Piachi lui ayant laissé le champ libre en allant passer quelques jours à la campagne, il se prépara à exécuter son plan infernal. Il se procura tout le déguisement qu'il avait porté au carnaval, l'habit de chevalier, le manteau, le collet, le chapeau à plumes, en ayant soin de les disposer exactement comme dans le tableau, puis, se rendant à la chambre d'Elvire en son absence, il couvrit le portrait d'un voile noir, et se mit au-devant dans la même attitude. Il ne s'était pas trompé dans ses calculs. Elvire entra bientôt, et après s'être débarrassée d'une grande partie de ses vêtemens, elle vint tirer les rideaux de la niche, et l'apercevant, s'écria : « Ô Colino !

mon ami ! » puis tomba sans connaissance sur le parquet. Nicolo sortit de la cellule ; il demeura quelques instans à admirer ses attraits, sur lesquels était répandue une pâleur mortelle ; mais il se remit bientôt, et, pensant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il la transporta sur son lit. Cela fait, il alla fermer la porte, mais elle l'était déjà ; et, persuadé que, même après être revenue à elle-même, Elvire ne ferait aucune difficulté de s'abandonner à une illusion surnaturelle, il s'efforça de la tirer de son évanouissement en la couvrant de baisers. Mais Némésis, qui suit toujours le crime pas à pas, voulut que Piachi, que le malheureux croyait encore absent pour quelques jours, rentrât justement à cette heure dans sa maison. Croyant Elvire endormie, il traversait doucement le corridor ; et ayant toujours dans sa poche une clef, il entra subitement dans la chambre, sans qu'aucun bruit trahit son approche. Nicolo fut comme frappé de la foudre ; son infamie ne pouvant être excusée d'aucune manière, il se jeta aux pieds du vieillard et le supplia de lui accorder son pardon, en lui jurant qu'il ne regarderait plus jamais sa femme.

Dans le fait, le vieillard était aussi porté à tenir la chose secrète ; sans pouvoir proférer une parole, car quelques mots prononcés par Elvire, qui s'était réveillée entre ses bras en jetant un regard terrible sur Nicolo, l'avaient rendu muet, il saisit un pistolet suspendu à la muraille, ouvrit la porte, et montra à Nicolo le chemin qu'il devait suivre. Mais celui-ci, tartufe consommé, ne vit pas plutôt la tournure que prenaient les choses, qu'il se releva, et déclara que c'était au vieillard à quitter la maison, qui lui appartenait, comme le prouvaient des documens irrécusables, et qu'il était prêt à faire valoir contre qui que ce fût.

Piachi ne pouvait en croire ses sens ; comme désarmé par cette lâche perfidie, il posa le pistolet, prit son chapeau et sa canne, et se rendit sur-le-champ auprès de son ancien ami, le docteur Valerio. Arrivé dans sa chambre, il se précipita hors de lui-même sur son lit.

Le docteur, qui plus tard le garda, ainsi qu'Elvire, dans sa maison, sortit dès le lendemain matin pour obtenir l'arrestation de l'infâme Nicolo. Mais tandis que Piachi cherchait le moyen de dépouiller ce misérable des biens dont il l'avait comblé, celui-ci se rendit auprès de ses amis, les moines, avec un mémoire sur tout ce qui s'était passé, et implora leur protection contre la vengeance du vieillard. Bref, ayant promis d'épouser Xaviera, qui commençait à craindre de perdre le prélat, la méchanceté triompha, et le gouvernement, cédant à l'intercession de ce saint personnage, rendit un décret par lequel Nicolo fut déclaré vrai possesseur de tous ses biens, et Piachi désisté de tout recours contre lui.

La veille du jour où ce décret fut publié, Piachi avait rendu les

derniers devoirs à Elvire, qu'une fièvre chaude avait emportée. Exaspéré par ce double sujet de douleur, il se rendit, le décret dans sa poche, dans la maison de Nicolo, et la fureur lui donnant des forces surprenantes, il terrassa ce faible misérable, et lui écrasa la tête contre la muraille. Les gens de la maison ne l'aperçurent que lorsque tout fut terminé ; ils le trouvèrent tenant Nicolo entre ses genoux et lui enfonçant le décret dans la bouche. Cela fait, il se leva, remit ses armes, et fut conduit en prison. Bientôt après il fut jugé et condamné à être pendu.

Dans les États de l'Église, il est une loi qui défend de conduire aucun criminel à la mort avant qu'il ait reçu l'absolution. Piachi, lorsqu'on lui eut signifié son jugement, refusa obstinément de recevoir l'absolution. Après avoir épuisé tous les moyens religieux pour lui faire sentir l'indignité de son crime, on pensa que l'aspect de la mort pourrait le mettre sur la voie du repentir, et on le conduisit à la potence. Un prêtre, assis à ses côtés, lui dépeignait toute l'horreur des enfers, s'efforçant d'en pénétrer son âme ; un autre lui présentait le corps du Seigneur comme un sûr moyen de réconciliation, et lui vantait les demeures de la paix éternelle.

« Veux-tu participer au bienfait de la délivrance ? lui demandèrent-ils tous deux.

– Veux-tu recevoir la cène ?

– Non, répondit Piachi.

– Pourquoi ?

– Je ne veux pas être sauvé. Je veux me précipiter dans le fond des enfers. Je veux retrouver Nicolo, qui ne peut être dans le ciel, et assouvir sur lui ma vengeance, qui n'a pu se satisfaire dans ce monde. »

Puis il supplia le bourreau de faire son office.

On se vit donc obligé de retarder encore l'exécution, et de reconduire en prison celui que la loi protégeait.

On fit durant trois jours consécutifs la même tentative, qui eut toujours le même résultat. Le troisième jour, Piachi, voyant qu'on refusait encore de l'exécuter, maudit, avec les plus horribles blasphèmes, la loi inhumaine qui voulait l'empêcher d'aller en enfer. Il appela à son secours toute la gent infernale, jura que son unique souhait était d'être damné, et assura qu'il se jetterait au coup du premier prêtre pour aller retrouver Nicolo dans les enfers.

Lorsqu'on annonça cela au pape, il ordonna de l'exécuter sans absolution ; aucun prêtre ne l'accompagna, et on le pendit sans bruit sur la place *del Popolo*.

LE JUGEMENT DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Le duc Guillaume Breysach semblait avoir dérogé à son rang en épousant la comtesse Catherine de Heersbruck, de la maison du Haut-Huningen. Depuis lors il vivait dans la plus grande inimitié avec son frère le comte Jacob de Rothbart.

Vers la fin du quatorzième siècle, dans la nuit de la Saint-Rémighius, à son retour de Worms, où il était allé solliciter de l'empereur la légitimation de son seul enfant, le comte Philippe de Huningen, qu'il avait eu de sa femme avant le mariage, il fut atteint d'un trait en traversant le parc de son château. Transporté dans ses appartemens par les seigneurs de sa suite, il eut encore la force de lire, en présence de sa femme et des nobles ses vassaux, l'acte de légitimation qu'il avait reçu de l'empereur, et après avoir obtenu d'eux qu'ils reconnaîtraient son fils comme ayant seul le droit d'hériter de son trône, qui, selon la loi, devait passer à son frère, il nomma sa femme régente et tutrice du jeune Philippe ; puis succombant à la flèche cruelle qui lui avait percé le sein, il expira. La duchesse monta immédiatement sur le trône, et fit aussitôt prévenir le comte Jacob, son beau-frère, de ce qui venait de se passer. Mais il parut prendre les choses d'une manière toute contraire à celle qu'avaient redoutée plusieurs chevaliers qui connaissaient la violence de son caractère : Jacob de Rothbart, se consolant du tort que lui avait fait son frère, ne tenta aucune démarche pour annuler ses dernières volontés, et fit souhaiter de tout son cœur longue vie et félicité à son jeune neveu sur le trône qu'il lui enlevait.

Il reçut gaîment et amicalement l'ambassadeur de la duchesse, et lui raconta comment, depuis la mort de sa femme, dont il avait hérité des biens immenses, il vivait libre et indépendant dans son château, n'aimant plus que la chasse, les femmes de ses voisins et le vin de sa cave ; n'ayant plus d'autres projets pour l'avenir que celui de faire en Palestine un pélerinage par lequel il espérait racheter les péchés de sa jeunesse, qui malheureusement, disait-il, n'avaient fait qu'augmenter avec l'âge.

En vain ses deux fils, qui avaient été élevés dans l'espérance du trône, lui firent-ils les plus amers reproches pour son indifférence et son insensibilité ; il ne leur répondit que par des paroles moqueuses, et l'ordre de l'accompagner à la ville le jour de l'enterrement, pour suivre à ses côtés, comme c'était leur devoir, le convoi de leur oncle le duc.

Après avoir prêté hommage, ainsi que tous les grands du duché, à son jeune neveu en présence de la duchesse, il repartit pour son château, déchargé de toutes les dignités qu'il avait conservées jusqu'à ce jour, et accompagné des bénédictions du peuple, ravi de sa générosité et de sa modération.

La duchesse, très-satisfaite de ce bonheur inespéré, ne songea plus qu'à s'acquitter de son second devoir de régente, qui était de faire des recherches sur le meurtre du duc, dont toute la suite avait été témoin dans le parc. Elle examina, avec son chancelier, le seigneur Godwin de Heerthal, la flèche qui avait mis fin à la vie de son noble époux. Sans y trouver rien qui pût indiquer son possesseur, ils remarquèrent qu'elle était travaillée avec un luxe et une élégance admirables. Des plumeaux touffus et frisés étaient enchâssés dans un manche de bois de noyer mince et modelé ; le haut bout était revêtu d'un cuivre éclatant, et la pointe, aiguë comme une arête de poisson, brillait du plus bel acier. Elle paraissait sortir de la salle d'armes d'un homme riche et puissant, ennemi secret du duc, ou peut-être seulement ami de la chasse. La date gravée sur un des nœuds du bois annonçait qu'elle avait été fabriquée peu de temps auparavant. La duchesse se décida, d'après les conseils du chancelier, à l'envoyer, sous le sceau de l'État, dans tous les ateliers de l'Allemagne, afin de découvrir le maître qui l'avait tournée, et d'apprendre de lui le nom de celui qui lui en avait donné l'ordre.

Cinq mois après, le chancelier, auquel la duchesse avait confié tout le soin de ces recherches, apprit d'un armurier de Strasbourg qu'il avait fabriqué, trois ans auparavant, un faisceau de flèches semblables pour le carquois du comte Jacob de Rothbart. Le chancelier, effrayé d'un tel renseignement, le laissa secret pendant plusieurs semaines, en partie parce qu'il connaissait trop bien la noblesse que le comte avait montrée dernièrement, pour le soupçonner capable d'avoir assassiné son frère, en partie aussi parce qu'il ne voulait agir qu'avec la plus grande prudence dans une affaire qui concernait les premiers intérêts de la duchesse, et où il s'agissait de la vie de son plus grand ennemi.

Il fit des recherches secrètes, et ayant appris que le comte Jacob, qui s'éloignait rarement de son château, en avait été absent la nuit du meurtre, il pensa qu'il était de son devoir de ne plus garder le silence et d'instruire la duchesse, à la première assemblée du conseil, des deux chefs d'accusation portés contre son beau-frère.

La duchesse, qui s'estimait heureuse de se trouver dans des relations amicales avec le comte Jacob, et qui ne craignait rien tant que de blesser sa sensibilité par des démarches inconsidérées, ne donna, au grand étonnement du chancelier, aucun signe de joie à ces deux nouvelles ; au contraire, après avoir une seconde fois parcouru les papiers avec attention, elle témoigna vivement son mécontentement de

ce qu'il avait parlé d'une telle chose devant tout le conseil. Elle prétendit qu'il avait été abusé par une erreur ou un mensonge, et lui ordonna de ne faire aucun usage de ces dénonciations devant le tribunal.

La vénération exagérée et presque fanatique que le peuple avait vouée au comte depuis son exclusion du trône, lui faisait regarder ce simple rapport comme très-dangereux.

Avant que le bruit pût s'en répandre, elle envoya au comte, avec une générosité vraiment héroïque, les deux chefs d'accusation portés contre lui ; lui écrivant en même temps qu'elle le priait de prouver par toutes les réfutations nécessaires son innocence, dont elle était déjà convaincue.

Le comte était à table avec ses amis, lorsqu'il reçut le chevalier qui lui apportait le message de sa belle-sœur ; il se leva et l'accueillit avec empressement ; mais à peine eut-il lu la lettre dans l'embrasure de la fenêtre, qu'il changea de couleur, et que, donnant les papiers à ses amis, il s'écria : « Mes frères, voyez quelle horrible accusation est tramée contre moi. »

Puis, prenant la flèche des mains du chevalier, et cherchant à cacher le trouble de son âme, il ajouta, en se plaçant au milieu de ses amis consternés, qu'en effet ce trait lui avait appartenu, et qu'il ne pouvait nier son absence du château pendant la nuit de Saint-Rémighius.

Ses amis, jurant contre ces malicieuses et perfides insinuations, rejetèrent le soupçon du meurtre contre l'accusateur lui-même, et ils allaient insulter l'envoyé de la duchesse, lorsque le comte, ayant relu les papiers, se tourna vers eux, et s'écria : « Paix ! mes amis ; » puis tirant son sabre du fourreau, il le remit au chevalier, et lui dit qu'il était son prisonnier.

Sur la question de celui-ci, qui ne savait s'il avait bien entendu, et qui lui demanda s'il reconnaissait la vérité des deux accusations portées contre lui par le chancelier, le comte répondit qu'oui.

En vain les chevaliers, mécontens de cet aveu, lui représentèrent-ils qu'il ne devait rendre compte qu'à l'empereur seul de la suite des événemens qui semblaient l'accuser, le comte, persistant à vouloir prouver son innocence devant un conseil choisi par la duchesse, s'approcha de la fenêtre, et ordonna à ses gens de seller son cheval, parce qu'il allait partir avec le chevalier. Mais ses compagnons d'armes le forçant enfin à écouter leurs puissantes représentations, il se décida à rester, et consentit à ce qu'ils écrivissent ensemble un acte par lequel ils demandaient à la duchesse, comme un droit que chaque chevalier pouvait réclamer alors, un sauf-conduit contre la somme de 20,000

marcs d'argent.

La duchesse, à cette déclaration inattendue et incompréhensible pour elle, pensa que le meilleur moyen de faire cesser les bruits que cette plainte faisait élever parmi le peuple, était de remettre tout le débat entre les mains de l'empereur.

Elle lui envoya, d'après les conseils du chancelier, les papiers qui contenaient l'acte d'accusation, et le pria, comme chef du royaume, de se charger de la poursuite d'une affaire dans laquelle elle était elle-même partie. L'empereur, qui se trouvait à Bâle pour des négociations avec la confédération suisse, consentit à son désir, nomma un conseil de trois comtes, douze chevaliers et deux juges assesseurs, et, après avoir accordé au comte Jacob, selon la demande de ses amis, un sauf-conduit contre la caution de 20,000 marcs d'argent, il l'invita à venir répondre, devant les juges qu'il lui avait choisis, aux deux points de l'accusation. Il fallait qu'il expliquât comment la flèche qui, selon son aveu, lui avait appartenu, s'était trouvée entre les mains du meurtrier, et qu'il dît dans quel lieu il avait passé la nuit de Saint-Rémighius.

Ce fut le lundi après la Trinité que le comte Jacob de Rothbart se présenta à Bâle, avec une brillante suite de chevaliers, devant la barrière du tribunal. Passant sur la première question, qui était, disait-il, absolument inexplicable, il répondit de la manière suivante au second point :

« Nobles seigneurs, » et il promena sur l'assemblée ses petits yeux brillans tout gonflés par les larmes qu'ils avaient versées : « vous m'accusez, moi, dont l'indifférence pour le trône et la couronne a été publiquement reconnue ; vous m'accusez du plus horrible de tous les forfaits, du meurtre de mon frère, qui, bien qu'il eût peu d'amour pour moi, ne m'en était pas moins cher. Et l'une des preuves que vous avancez est fondée sur mon absence inaccoutumée de mon château, la nuit de Saint-Rémighius, pendant l'accomplissement du crime. Maintenant, quoique je connaisse tout ce qu'un chevalier d'honneur doit à la dame dont il est secrètement favorisé, je me vois forcé, pour satisfaire aux questions que sa majesté l'empereur m'adresse par votre bouche, de divulguer un secret qui, sans cela, je le jure, serait mort avec moi, pour ne se réveiller dans mon sein qu'au premier appel de la trompette des anges du Seigneur. Pour que vous sachiez donc qu'il n'est ni vraisemblable ni possible que j'aie pris part au meurtre de mon frère, apprenez que, dans la nuit de Saint-Rémighius, au moment même où il s'accomplissait, j'avais un secret entretien avec la fille du seigneur Winfried de Bréda, la belle Wittib Littegarde d'Auerstein, dont je possède tout l'amour. »

Il faut savoir que madame Wittib Littegarde d'Auerstein avait été considérée jusqu'à ce moment comme la femme la plus sage et la plus

irréprochable, quoique la plus belle du pays. Elle vivait tranquille et retirée dans le château de son père depuis la mort de son époux, qui avait succombé à une fièvre violente peu de mois après son mariage. Pour plaire au vieillard, qui désirait qu'elle formât de nouveaux nœuds, elle consentait quelquefois à paraître dans les fêtes et parties de chasse qui se donnaient chez les seigneurs du voisinage, et particulièrement chez le comte Jacob de Rothbart. Plusieurs seigneurs des premières familles du pays saisirent ces occasions de la rechercher, et parmi eux, elle donna bientôt la préférence au chambellan Frédérich de Trota, qui lui avait une fois sauvé la vie au péril de la sienne, en la défendant de l'attaque d'un sanglier blessé. Néanmoins, dans la crainte de déplaire à ses frères, qui étaient chargés du gouvernement de sa fortune, et malgré les pressantes sollicitations de son père, elle ne s'était point encore décidée à lui accorder sa main, lorsque l'aîné de ses frères, qui avait épousé une riche demoiselle du voisinage, devint, à la grande joie de la famille, père d'un fils qui en perpétuerait le nom. Alors Littegarde envoya à son amant, le seigneur Frédérich, une lettre baignée de ses larmes, où elle prenait congé de lui, s'étant décidée à conserver l'unité de la maison, et à se retirer, selon les conseils de son frère, comme abbesse dans un couvent de femmes situé non loin du château de son père, sur les bords du Rhin.

Ce fut précisément sur ces entrefaites, et au moment où l'archevêque de Strasbourg venait d'être instruit de ce projet, que le seigneur suzerain Winfried de Bréda reçut, de la part du conseil nommé par l'empereur, l'avis de la honte de sa fille Littegarde, et l'ordre de l'envoyer aussitôt à Bâle pour répondre à l'accusation du comte Jacob. On lui indiquait, avec les plus grands détails, le lieu et l'heure auxquels le comte prétendait s'être rendu secrètement chez dame Littegarde sur son invitation, et on lui envoya un anneau ayant appartenu à son défunt mari, que le Comte prétendait avoir reçu d'elle comme souvenir de cette nuit.

Le seigneur Winfried, déjà affaibli par les infirmités de son âge, se promenait dans sa chambre, appuyé sur le bras de sa fille, et réfléchissait tristement au destin commun à tout ce qui respire, lorsqu'il reçut le message du tribunal. À peine eut-il lu la lettre qu'il tomba frappé d'apoplexie. Ses fils, qui étaient présens, le relevèrent et firent aussitôt appeler le médecin ; mais tous les secours de l'art furent inutiles, et l'on ne put le rappeler à la vie. Littegarde, qui s'était évanouie dans les bras de ses femmes, n'eut pas même l'amère consolation de le convaincre de son innocence avant qu'il partît pour l'éternité.

Ce malheureux événement causa un grand effroi aux deux frères, et la faute honteuse de leur sœur, qui paraissait l'avoir produit, les anima

contre elle d'une colère inexprimable. Ils savaient parfaitement que le comte de Rothbart lui avait fait la cour pendant toute l'année précédente, et que maintes fêtes et tournois avaient été donnés par lui en son honneur. Ils se rappelèrent aussi que leur sœur avait prétendu que la bague qui maintenant se trouvait en la possession du comte s'était perdue à la promenade précisément le jour de la Saint-Rémighius. De manière qu'ils ne doutèrent pas un seul instant de sa culpabilité.

En vain les conjura-t-elle de l'écouter, Rodolphe, enflammé de colère, lui demanda quelle preuve elle pouvait donner de son innocence ; et comme elle répondait en tremblant qu'elle n'avait à alléguer que la pureté de toute sa vie, sa femme de chambre, par un malheureux hasard, s'étant absentée cette nuit même pour aller visiter ses parens, il la repoussa de son pied, et, salissant son sabre, il lui ordonna, en appelant les chiens et les valets, de quitter à l'instant l'appartement et le château.

Littegarde, pâle et froide comme du marbre, se releva en demandant le temps nécessaire aux préparatifs de son départ ; mais son frère, hors de lui, et repoussant d'un coup de sabre sa femme qui se jetait à ses pieds pour implorer sa clémence, répéta : « Hors du château à l'instant ! » Alors la malheureuse Littegarde, plus morte que vive, quitta la chambre, et descendit dans la cour, où son frère lui fit porter un paquet de linge avec quelque argent, puis il ferma sur elle la porte du château en l'accablant de ses malédictions.

Ce passage subit du faîte d'un bonheur presque sans nuages dans l'abîme d'une misère infinie et sans ressources, était beaucoup plus que ne pouvait supporter la pauvre femme. Ne sachant où elle devait aller, elle suivit le sentier qui descendait au travers des rochers, afin de chercher un abri pour la nuit qui s'approchait ; mais avant qu'elle eût atteint l'un des villages épars dans la vallée, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba privée de sentiment.

Une heure après, lorsqu'elle revint à elle, il faisait nuit, et plusieurs habitans des environs étaient réunis autour d'elle, car un enfant qui jouait sur les rochers l'ayant aperçue, avait aussitôt couru chez ses parens les informer de cette singulière apparition ; et ceux-ci, qui avaient reçu plus d'un bienfait de la main généreuse de Littegarde, apprenant avec effroi dans quel état elle se trouvait, se hâtèrent de venir la secourir.

Les soins de ces bonnes gens lui ayant rendu les forces, et la vue du château fermé derrière elle ranimant tous ses souvenirs, elle demanda à deux femmes qui voulaient la reconduire au château, d'avoir la complaisance de lui procurer un guide pour l'aider à continuer sa course. En vain elles lui représentèrent qu'elle n'était point en état

d'entreprendre un voyage, Littegarde persista, sous le prétexte que sa vie serait en danger jusqu'à ce qu'elle eût quitté les limites du comté.

La foule qui s'augmentait toujours autour d'elle, voyant qu'elle se disposait à continuer seule sa route malgré les ténèbres de la nuit, se décida à céder à son désir, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque malheur, et lui donna un guide et une voiture.

Littegarde demanda qu'on la conduisît à Bâle ; mais à peine arrivée au village, elle changea sa décision et ordonna à son conducteur de se diriger vers la seigneurie de Trotenburg, car elle sentait bien qu'elle ne pouvait paraître seule et sans avocat devant le tribunal de Bâle, contre un antagoniste aussi puissant que le comte Jacob de Rothbart, et il lui parut que personne n'était plus digne d'être appelé à défendre son honneur que son vaillant ami, toujours brûlant d'amour pour elle, le noble chambellan Frédérich de Trota.

Il était environ minuit, et des lumières brillaient encore dans le château lorsqu'elle y arriva, épuisée de fatigue. Elle envoya un domestique de la maison annoncer son arrivée à la famille ; mais avant qu'il eût fait son message, Bertha et Cunégonde, les sœurs de Frédérich, qui étaient occupées dans l'antichambre, s'approchèrent de la porte, et reconnaissant leur amie Littegarde, elles la firent descendre de voiture en la saluant amicalement, et la conduisirent, non sans quelque surprise, auprès de leur frère, qui, assis à une table, employait toute son attention à débrouiller les diverses pièces d'un procès.

Mais comment peindre l'étonnement qu'il éprouva lorsque, distrait par le bruit qu'il entendait derrière lui, il se retourna et vit Littegarde, pâle et défaite, véritable image du désespoir, se jeter à ses genoux.

« Ma chère Littegarde, s'écria-t-il en la relevant, que vous est-il arrivé ? »

Littegarde, après s'être assise, lui raconta tout ce qui s'était passé, puis elle le pria de la faire accompagner jusqu'à Bâle, et de lui indiquer quelque avocat qui put paraître devant le tribunal nommé par l'empereur, et la justifier de cette honteuse accusation. Elle ajouta qu'elle n'eût pas été plus surprise de se voir accusée d'une telle chose par un Parthe ou un Perse qui ne l'aurait jamais vue, que par le comte Rothbart, qu'elle avait toujours détesté, soit à cause de sa mauvaise réputation, soit à cause de sa figure étrange, et pour lequel elle avait toujours montré la plus grande froideur.

« C'est assez, ma chère Littegarde, » s'écria le seigneur Frédérich ; et prenant sa main, il y appliqua ses lèvres avec l'expression de l'amour le plus respectueux ; « ne perdez pas vos paroles en justifications inutiles à votre ami. La voix qui s'élève pour vous dans mon cœur est plus forte que toutes les assertions, et même que toutes les preuves que vous vous

disposez à donner de votre innocence devant les juges de Bâle. Puisque vos frères vous ont abandonnée, permettez que je vous en tienne lieu ; accordez-moi la grâce de vous servir d'avocat. Je veux rétablir tout l'éclat de votre honneur devant le monde entier. »

Ensuite il conduisit Littegarde, qui, touchée de tant de noblesse, versait des larmes de joie et de reconnaissance, auprès de dame Hélèna sa mère, et la lui présenta comme une amie que des dissensions de famille forçaient à chercher pour quelque temps une demeure dans son château. On lui prépara aussitôt une des ailes du vaste manoir ; les sœurs de Frédérich remplirent les armoires qui s'y trouvaient de linge, de vêtemens, et de tout ce dont elle pouvait avoir besoin, avec le luxe et la magnificence dignes de leur rang.

Trois jours après, Frédérich de Trota, sans avoir dit de quelle manière il comptait se présenter devant les juges, partit pour Bâle avec une suite nombreuse.

CHAPITRE II.

Cependant, soit que les frères de Littegarde tinssent vraiment leur sœur pour coupable, ou qu'ils fussent seulement animés par le désir de la perdre, ils répondirent au tribunal de Bâle qu'ils la regardaient comme une infâme, méritant la punition des lois. Ils ajoutèrent avec la plus vile fausseté qu'elle s'était enfuie volontairement du château, n'ayant rien à dire pour sa justification, et que sans doute elle courait le monde avec un nouvel aventurier pour mettre le comble à sa honte.

Pour sauver l'honneur de leur famille humiliée, ils firent effacer son nom de la table généalogique de la maison de Bréda, et ils voulaient la frustrer de toute sa part à l'héritage de leur père ; mais les juges de Bâle s'opposèrent à une motion qui leur semblait s'éloigner beaucoup des devoirs qu'ils avaient à remplir.

Le comte Jacob, à cette nouvelle, donna les preuves les plus fortes de l'intérêt que lui inspirait Littegarde : on apprit qu'il avait envoyé plusieurs chevaliers la chercher de tous côtés pour lui offrir un asile dans son château. Ses juges n'ayant plus aucun doute sur la vérité de son témoignage, résolurent unanimement de retirer la plainte qui l'accusait du meurtre de son frère.

Cette tendre pitié qu'il avait montrée pour l'infortunée dans son malheur, lui regagna toute la bienveillance du peuple ; on excusait maintenant ce que l'on avait premièrement blâmé avec aigreur, et livrer au mépris du monde une femme dont il possédait l'amour ne sembla plus, dans des circonstances si extraordinaires, et où il s'agissait de la vie et de l'honneur, qu'une explication indispensable et pleine de franchise des événemens de la nuit de Saint-Rémighius. En conséquence, le comte Jacob de Rothbart fut invité, par l'ordre de l'empereur, à paraître encore une fois devant le tribunal pour y recevoir en public et les portes ouvertes la solennelle justification du soupçon du meurtre de son frère.

Le héraut venait de lire d'une voix éclatante la lettre écrite par les seigneurs de Bréda, et le président du tribunal allait commencer son discours, lorsque Frédéric de Trota, s'approchant de la barrière, demanda, selon le droit commun, à tous les spectateurs impartiaux, à jeter un coup d'œil sur la lettre.

On consentit à son désir, et la lettre lui fut remise, tandis que tous les yeux se tournaient sur lui. Mais à peine l'eût-il regardée, que, la déchirant du haut en bas, il la froissa dans ses mains et la jeta avec son

gant au visage du comte Jacob de Rothbart, en déclarant qu'il le tenait pour un infâme menteur, et qu'il était prêt à prouver l'innocence de dame Wittib Littegarde par le jugement de Dieu.

Le comte pâlit, et relevant le gant, il s'écria : « Aussi vrai que Dieu est juste dans le jugement par les armes, je veux te prouver dans un combat singulier, la vérité de ce que j'avance sur dame Littegarde ! Nobles seigneurs, ajouta-t-il en se tournant vers les juges, informez l'empereur de l'opposition du chambellan, et décidez ensuite l'heure et le lieu où nous devrons nous rencontrer l'épée à la main. »

Les juges ayant envoyé une députation à l'empereur, celui-ci, très-incertain sur l'innocence du comte en voyant que le chambellan de Trota se déclarait le défenseur de Littegarde, fit dire à cette dame de se trouver à Bâle le jour de Sainte-Marguerite, sur la place du château, où cet inconcevable mystère serait éclairci par le jugement de Dieu dans le combat qui aurait lieu en sa présence entre le seigneur Frédéric de Trota et le comte Jacob de Rothbart.

Le jour de la Sainte-Marguerite, à midi, une foule immense se pressait dans la ville de Bâle, et chacun allait prendre place sur les banquettes rangées autour de la place du château pour les spectateurs du combat. À l'appel trois fois répété des deux hérauts, les deux seigneurs Frédéric de Trota et Jacob de Rothbart entrèrent dans la lice.

Presque toute la chevalerie de la Souabe et de la Suisse était placée sur la rampe du château, et sur le balcon ; on y voyait l'empereur lui-même avec sa femme et les princes et princesses ses enfans.

Pendant que les juges disposaient tout pour le combat, dame Hélèna et ses deux filles Bertha et Cunégonde, qui avaient accompagné Littegarde à Bâle, se présentèrent à l'entrée de la place, et prièrent les gardes qui s'y trouvaient de leur permettre de parler à dame Littegarde qui, selon l'usage établi, était assise sur un échafaud au milieu de la barrière.

Quoique ces nobles dames fussent persuadées de la pureté de Littegarde et pleines de respect pour elle, cependant l'anneau produit par le comte Jacob, et l'absence extraordinaire de la femme-de-chambre durant la nuit de Saint-Rémighius, les jetait dans un trouble inexprimable ; elles résolurent d'éprouver encore une fois la conscience de l'accusée avant l'instant décisif, en lui représentant tout l'aveuglement et le sacrilége qu'il y aurait, si son âme était oppressée d'une faute, à laisser chercher la vérité par le moyen sacré des armes.

Littegarde, se levant à l'approche de la mère et des sœurs de Frédéric, leur demanda ce qui les amenait auprès d'elle en un pareil moment.

« Ma chère fille, dit dame Hélèna, voulez-vous épargner à une mère,

qui n'a d'autres consolations dans sa vieillesse que son fils bien-aimé, le chagrin de pleurer sur sa tombe ; voulez-vous renoncer au combat qui va commencer, et vous retirer dans un de nos châteaux situé au-delà du Rhin, et que nous vous donnons avec joie et reconnaissance ? »

Littegarde, après l'avoir regardée quelques instans, se jeta à ses genoux : « Noble et respectable dame, s'écria-t-elle, la crainte que Dieu ne se déclare pas pour moi dans l'heure décisive qui va prouver mon innocence, se serait-elle emparée du cœur de votre noble fils ? Oh ! dans ce cas, je le conjure de poser l'épée qu'il prend sans confiance, et de quitter le lieu du combat sans quelque prétexte ; mais qu'il m'abandonne à mon destin, qui est dans la main de Dieu, sans m'accabler d'une inutile pitié.

– Non, dit Hélèna touchée, mon fils ne sait rien ; il croit fermement à votre innocence, et il est prêt, comme vous le voyez, à combattre son adversaire ; cette offre que je viens de vous faire, je l'ai imaginée avec mes filles pour chercher à prévenir tout malheur.

– Eh bien ! dit Littegarde en couvrant de baisers et de larmes la main de la vieille dame, laissez-le accomplir sa promesse. Aucune faute ne pèse sur ma conscience, et lors même qu'il irait au combat sans casque et sans cuirasse, il n'aurait rien à craindre, Dieu et les anges le protégeraient. » À ces mots, elle se releva et conduisit Hélèna et ses filles sur un siége placé derrière celui qui lui était destiné.

À un signal de l'empereur le héraut appela au combat les deux chevaliers, qui s'avancèrent l'un vers l'autre l'épée et le bouclier à la main. Frédéric blessa le comte du premier coup, la pointe de son sabre pénétra entre le bras et la main au défaut de la cuirasse. Mais le comte, effrayé par le mal qu'il ressentait, s'éloigna et regarda sa blessure dont le sang sortait abondamment, quoiqu'elle fût très-légère. Une conduite si contraire aux règles, fit élever un murmure parmi les chevaliers assemblés sur la rampe ; et le comte, comme s'il était en pleine santé, reprit le combat avec de nouvelles forces. Les deux adversaires se frappaient sans cesse comme deux nuages orageux dont le contact produit l'éclair, et qui sans se mêler jamais tournent l'un autour de l'autre au bruit du tonnerre qu'ils portent dans leurs flancs. Le seigneur Frédéric restait ferme sur le terrain comme s'il eût pris racine ; il parait tous les coups que le comte cherchait à lui porter. Le combat, dont chacun attendait la fin avec anxiété, durait depuis près d'une heure, lorsqu'un nouveau murmure s'éleva parmi les spectateurs. Frédéric, au moment où il semblait devoir triompher de son ennemi affaibli et fatigué, s'embarrassa le pied avec son éperon et tomba à genoux sur la poussière ; le comte, profitant avec aussi peu de générosité que de courtoisie de cet accident, enfonça son sabre dans le flanc de son adversaire. Frédéric cependant se releva en poussant un cri ; il replaça

son casque sur ses yeux et parut vouloir continuer le combat ; mais tandis que sa vue se couvrait de ténèbres et que son corps chancelait, le comte lui enfonça sa flamberge dans le sein. Alors il retomba en abandonnant son épée et son bouclier.

Le comte, tandis que la trompette sonnait la victoire, posa le pied sur la poitrine du chambellan, et dame Hélèna suivie de ses filles se précipita dans la lice sur le corps de son cher fils, en présence de toute la foule des spectateurs parmi lesquels s'élevaient des accens de pitié et d'effroi. « Ô mon Frédéric ! » s'écria-t-elle ; puis se tournant vers Littegarde, privée de ses sens et que des archers entraînaient en prison : « Misérable, ajouta-t-elle, tu avais le sentiment de ta faute, et tu as pu souffrir que le plus noble des amis prît les armes pour une cause injuste ! »

Puis elle souleva son fils bien-aimé à l'aide de ses filles, et l'ayant débarrassé de sa cuirasse elle chercha à arrêter le sang qui coulait de la blessure de son noble sein ; mais des archers vinrent, par l'ordre de l'empereur, s'assurer de la personne du chambellan, que l'on transporta en prison, où il fut remis aux soins de quelques médecins et où sa mère et ses sœurs reçurent la permission de l'accompagner et de rester auprès de lui jusqu'à sa mort, dont personne ne doutait.

Cependant les médecins déclarèrent bientôt que ses blessures, quoique dans des parties délicates, n'étaient point mortelles et qu'il en guérirait sans en conserver aucune incommodité. Dès qu'il eut repris ses sens, il demanda à sa mère ce qu'était devenue Littegarde, et ne put retenir ses larmes lorsqu'il apprit qu'elle était dans la solitude d'une prison, livrée au plus affreux désespoir. Caressant ses sœurs avec tendresse, il les pria d'aller la voir et de la consoler.

Dame Hélèna, affligée de ses instances, lui demanda d'oublier cette vile et indigne créature, qui n'avait pas craint d'exposer au jugement de Dieu le seul ami qui lui restât.

« Ah ! ma mère, dit le chambellan, quel est le mortel, eût-il la sagesse de tous les temps, qui puisse expliquer la sentence pleine de mystère que Dieu a prononcée par ce combat ?

– Quoi ! s'écria dame Hélèna ! n'est-elle pas assez claire ? n'as-tu pas succombé sous le glaive de ton adversaire ?

– C'est vrai » répondit Frédéric : j'ai succombé pour un instant. Mais le comte m'a-t-il vaincu ? n'ai-je pas déjà repris mes forces comme la fleur raffraîchie par le zéphir, et ne serai-je pas bientôt en état de recommencer le combat avec une double vigueur.

– Insensé ! s'écria sa mère, et ne sais-tu pas que la loi défend à celui contre lequel l'arrêt s'est prononcé de reparaître jamais dans aucune affaire de ce genre ?

– C’est égal, reprit le chambellan avec calme ; que m’importe cette institution des hommes ? Un combat qui n’est point suivi de la mort d’un des adversaires ne doit point être regardé comme décisif.

– Mais, dit sa mère, ces lois que tu méprises sont en vigueur, elles règnent, quelque déraisonnables qu’elles puissent être, et vous livrent, elle et toi, comme des criminels, à toute la rigueur d’un jugement.

– Hélas ! c’est précisément ce qui fait mon désespoir. L’appui sur lequel elle comptait s’est brisé, et moi qui voulais montrer son innocence au monde entier, je l’entraîne dans l’abîme. Un malheureux faux pas causé par la chaîne de mon éperon livre son corps aux flammes et son souvenir à une honte éternelle. Ah ! certainement Dieu a voulu par là me punir des péchés de ma vie ! »

En parlant ainsi, des larmes vinrent baigner ses yeux, et il se tourna vers la muraille en se couvrant de son drap ; sa mère et ses sœurs, dans un triste silence, s’agenouillèrent devant son lit et mêlèrent leurs larmes aux siennes.

Le gardien de la tour ayant apporté le repas des prisonniers, Frédéric lui demanda des nouvelles de Littegarde. Il apprit par ses réponses brèves et entrecoupées qu’elle était couchée sur un tas de paille et n’avait pas prononcé une parole depuis le jour où on l’avait conduite en prison. Pénétré du plus amer chagrin, il chargea cet homme de dire à la dame que, par une disposition miraculeuse du ciel, il marchait à grands pas vers la guérison, et il le pria de lui demander la permission de lui faire une visite, avec le consentement du châtelain, lorsqu’il serait rétabli. Mais le gardien lui répondit, après avoir hésité un instant, qu’elle était comme une folle, sans voir et sans entendre, et qu’elle avait écrit au châtelain de défendre qu’on lui laissât voir qui que ce fut, surtout le chambellan de Trota.

Frédéric ne pouvant calmer son inquiétude, rendue plus violente encore par le retour de ses forces, se décida à se rendre, avec la permission du châtelain, auprès de Littegarde. Bien certain de son pardon, il entra dans sa chambre avec sa mère et ses sœurs, sans s’être fait annoncer.

Qui pourrait dépeindre l’effroi de l’infortunée Littegarde, qui, le sein à demi découvert et les cheveux épars, se leva de dessus sa couche de paille au bruit que fit la porte en s’ouvrant, lorsque, au lieu du gardien qu’elle attendait, elle vit entrer son noble et digne ami, portant toutes les traces de la souffrance et soutenu par ses deux sœurs.

« Loin de moi ! s’écria-t-elle avec l’accent du désespoir, en se jetant sur sa couche ; loin de moi, si vous avez dans le cœur une étincelle de pitié !

– Comment, ma chère Littegarde ! » répondit Frédéric en se

penchant sur elle avec la plus vive émotion, et il saisit sa main.

« Loin de moi ! répéta-t-elle en tombant à genoux. Oh ! ne me touche pas, ou je deviendrai folle ! Tu me remplis d'horreur ; le feu dévorant me ferait moins de mal que toi !

– Moi, je te cause de l'effroi ! Oh ! comment ton Frédéric l'a-t-il mérité ?

– Au nom de Jésus ! s'écria-t-elle en se traînant à ses pieds, quitte cette chambre, mon bien-aimé, et laisse-moi ; j'embrasse tes genoux, je baigne tes pieds de mes larmes ; je te prie en rampant de m'accorder cette seule grâce ; quitte cette chambre aussitôt, et laisse-moi ! »

Frédéric vivement ébranlé, lui demanda pourquoi sa vue lui était si pénible.

« Elle m'est insupportable, répondit Littegarde en cachant son visage dans ses mains ; l'enfer et toutes ses horreurs serait pour moi un spectacle plus doux que ton beau regard tourné vers moi avec amour et bonté.

– Dieu du ciel ! s'écria le chambellan, que dois-je penser du trouble de ton âme ? Le jugement de Dieu a-t-il parlé vrai ; serais-tu coupable de ce dont le comte t'accuse !

– Coupable et damnée pour le temps et l'éternité, dit Littegarde en se frappant le sein avec violence : Dieu est vrai ; mais va, mes sens s'égarent, mes forces se brisent ; laisse-moi seule à ma douleur et à mon désespoir ! »

À ces mots, le chambellan tomba évanoui, et tandis que Littegarde couvrait sa tête d'un voile, et retournait sur sa couche, Bertha et Cunégonde coururent à leur frère pour le rappeler à la vie.

« Que tu sois maudite ! s'écria Hélèna, maudite dans ce monde et dans l'autre, non pas pour la faute que tu as commise, mais pour l'inhumanité avec laquelle tu as entraîné à sa perte mon fils innocent ! Malheureuse que je suis, continua-t-elle, pourquoi n'ai-je su pas plus tôt le récit du prieur des Augustins, qui m'a dit quelques jours après le combat, que le comte s'était confessé à lui, et lui avait juré sur l'hostie la vérité de ce qu'il a déclaré devant les juges. Il lui a montré la porte du jardin par laquelle il a pénétré dans la nuit convenue jusqu'à la chambre où elle l'attendait sur des coussins magnifiques. Un serment fait dans un pareil moment ne peut contenir au mensonge. Ah ! si j'en avais eu connaissance avant le combat, j'aurais dissipé l'aveuglement de mon fils, et je l'aurais empêché de se jeter dans cet abîme. Mais, viens, ajouta-t-elle en baisant doucement Frédéric, l'expression de notre colère est encore un honneur dont elle n'est pas digne ; éloignons-nous, et que les reproches que nous lui épargnerons causent

son désespoir.

– Le misérable ! reprit Littegarde en se levant, je me souviens que mes frères et moi nous allâmes chez lui trois jours avant la Saint-Rémighius ; il donnait une fête à mon honneur, et mon père, qui voyait avec plaisir célébrer les charmes de ma jeunesse, m'engagea à accepter son invitation. Le soir, après le bal, lorsque je montai à ma chambre à coucher, je trouvai sur ma table un billet sans signature, écrit par une main étrangère et qui contenait une déclaration d'amour. Mes frères étant venus pour parler de notre départ, je leur fis voir cet étrange billet. Ils reconnurent aussitôt la main du comte, ils furent transportés de colère, et l'aîné voulait à l'instant même aller le trouver dans sa chambre ; mais le plus jeune lui représenta que le comte avait eu la prudence de ne pas signer le billet. Alors, indignés d'une manière d'agir si peu courtoise, nous partîmes dans la nuit même avec la résolution de ne plus jamais honorer son château de notre présence. C'est là la seule relation qui ait existé entre moi et cet homme faux et indigne, ajouta-t-elle en pleurant.

– Quoi ! dit le chambellan en considérant son visage inondé de larmes, tes paroles sont pour moi une musique céleste. Ah ! répète-les, ajouta-t-il, après une pause en se mettant à genoux devant Littegarde et en serrant sa main, tu ne m'as pas trahi pour ce misérable ? tu es pure de la faute dont il t'accuse ?

– Comme l'enfant qui vient de naître, murmura-t-elle en posant ses lèvres sur la main de son amant.

« Ô Dieu tout puissant ! je te remercie, s'écria Frédérich en embrassant les genoux de Littegarde. Tes paroles me rendent la vie ; la mort ne m'effraie plus, et l'éternité qui se présentait tout-à-l'heure à ma pensée, semblable à une mer de misère sans bornes, m'apparaît maintenant comme le règne de la félicité éclairée par mille brillans soleils.

– Ô malheureux ! dit Littegarde en s'éloignant, comment peux-tu croire ce que ma bouche prononce ? Insensé ! le jugement de Dieu n'est-il pas contre moi ? N'as-tu pas été vaincu par le comte dans ce combat mystérieux qui devait décider de mon sort ?

– Ma bien-aimée Littegarde, s'écria le chambellan, préserve tes sens du désespoir ; combats le sentiment qui pèse sur ton âme comme un lourd rocher ; soutiens-toi, ne chancelle point, lors même que le ciel et la terre s'écrouleraient autour de toi. Choisissons de deux idées qui troublent nos esprits la plus vraisemblable, et plutôt que de te croire coupable, figure-toi que j'ai vaincu dans le combat. Dieu, mon maître, ajouta-t-il en joignant les mains au-dessus de sa tête, préserve aussi mon âme de toute erreur ! Il me semble que je n'ai point été blessé par

le glaive de mon adversaire, et que, tombé dans la poussière, j'ai déjà senti que j'existais encore. Pourquoi la sagesse céleste serait-elle forcée de montrer la vérité dès le premier instant de son assistance ? Ô Littegarde ! mourons ensemble, et passons ensemble de la mort à l'éternité ; crois fermement à ton innocence, et le soleil le plus serein brillera sur le combat que j'ai soutenu pour toi ! »

Dans ce moment le châtelain entra, et prévenant dame Hélèna, qui pleurait appuyée sur la table, qu'un si long entretien pourrait être nuisible à son fils, ils reprirent le chemin de leur prison, mais non sans que Frédérich eût reçu et donné encore bien des paroles de consolation.

CHAPITRE III.

Cependant le tribunal formé à Bâle par l'empereur prononça, contre le chambellan de Trota aussi bien que contre son amie Littegarde de Auerstein, la sentence réservée par les lois aux coupables qui invoquaient le jugement de Dieu. Ils furent condamnés à périr par le feu. On envoya une députation de conseillers informer les prisonniers de leur arrêt, qui aurait été exécuté aussitôt, vu le parfait rétablissement du chambellan, si l'empereur n'avait conservé contre le comte Jacob quelque méfiance qui lui faisait désirer sa présence.

Mais celui-ci, comme par miracle, souffrait encore d'une manière bien remarquable de la légère blessure qu'il avait reçue au commencement du combat ; l'état d'irritation de ses humeurs aggravait le mal de jour en jour, et les talens réunis de tous les médecins de la Souabe et de la Suisse n'y apportaient aucun soulagement. Un venin rongeur, inconnu jusqu'alors, pénétrant de la manière la plus funeste jusqu'à l'os, se répandit dans tout le système de la main, et l'on se vit obligé, au grand effroi de ses amis, de la couper, et ensuite le bras. Mais ces amputations, loin de guérir le mal, ne firent que l'augmenter encore ; les médecins déclarèrent enfin qu'il n'y avait plus d'espoir, et que le comte mourrait avant la fin de la semaine. En vain le prieur du cloître des Augustins, qui croyait reconnaître dans tout cela la main de Dieu, le supplia-t-il de lui avouer la vérité. Le comte jura de nouveau, sur le Saint-Sacrement, de la sincérité de sa déclaration, et il voua son âme à la damnation éternelle, s'il avait accusé injustement Littegarde.

Malgré l'irrégularité de sa vie, on avait deux raisons pour ajouter foi à ses attestations. D'abord on lui connaissait une espèce de piété, qui n'aurait pu lui permettre un faux serment dans un tel moment ; et puis le gardien qui veillait à la tour du château de Bréda avait avoué que le comte était vraiment entré dans le château la nuit de Saint-Rémighius. Il ne resta plus au prieur qu'à croire à l'erreur du comte, qui sans doute avait pris pour Littegarde une personne inconnue.

Le comte, long-temps avant de porter ses vues sur Littegarde, avait vécu avec Rosalie sa femme de chambre, sur un très-mauvais pied. Pendant toutes les visites qu'il faisait au château en qualité de seigneur, il attirait cette jeune fille légère et sans principes dans sa chambre à coucher.

Lorsque Littegarde reçut le billet qui la décida, ainsi que son frère, à ne plus retourner chez le comte, la jalousie de cette jeune fille

s'alluma ; avant de suivre sa maîtresse, elle écrivit au comte, en son nom, que la colère de ses frères ne lui permettait pas de le voir pour le moment ; mais qu'elle l'invitait à venir dans son appartement au château de son père, la nuit de Saint-Rémighius. Celui-ci, plein de joie sur le succès de sa déclaration, écrivit aussitôt à Littegarde une seconde lettre, où il la priait de lui donner quelqu'un de sûr pour le conduire jusqu'à sa chambre. La femme de chambre, profondément artificieuse, s'était arrangée de manière à recevoir elle-même cette réponse qu'elle prévoyait ; par une seconde fausse lettre, elle lui fit savoir qu'elle l'attendrait à la porte du jardin. C'est pourquoi le soir de cette nuit elle avait demandé à Littegarde la permission d'aller dans son pays visiter sa sœur malade. Elle partit en effet après midi avec un petit paquet sous le bras, et s'achemina vers le village où demeurait sa sœur. Mais, au lieu d'accomplir son voyage, elle revint à la nuit sous le prétexte d'un orage qui l'effrayait ; et pour ne point troubler sa maîtresse, son projet étant de se remettre en route de grand matin, elle alla se coucher dans une des chambres vides de la tour peu habitée du château. Le comte, qui, après avoir acheté du gardien de la tour l'entrée du château, trouva à la porte du jardin une personne voilée, ne se douta point du tour qu'on lui jouait ; la jeune fille lui donna un baiser sur la bouche, et le conduisit par plusieurs escaliers dans la partie inhabitée du château, où elle avait choisi un appartement magnifique dont elle avait eu soin de fermer les fenêtres. Là, après lui avoir dit à demi voix de se taire à cause du voisinage de la chambre de ses frères, elle s'assit à ses côtés sur un lit de repos. Le comte, séduit par ses charmes, resta jusqu'au jour, et lui donna en la quittant un anneau qu'il avait reçu de sa femme le jour de ses noces. Rosalie lui mit au doigt celui de Littegarde, qu'elle avait su dérober pendant le jour. Craignant vraisemblablement d'être découverte, Rosalie ne lui fit plus rien dire, et elle éluda un nouveau rendez-vous qu'il lui demandait. Plus tard, la jeune fille, soupçonnée de vol, fut renvoyée chez ses parens qui habitaient les bords du Rhin. Au bout de neuf mois elle devint mère, et racontant tout le secret de son jeu avec le comte Jacob de Rothbart, elle le déclara le père de son enfant. Heureusement qu'elle n'avait point vendu l'anneau du comte, et que ses parens, à cette preuve irrécusable de la vérité de son récit, se décidèrent à recourir à la justice pour établir les droits de l'enfant.

Les juges de l'endroit étant instruits de la cause qui se plaidait à Bâle, envoyèrent dans cette ville un conseiller chargé d'une lettre de Rosalie, contenant l'aveu de toutes ses intrigues ; l'énigme qui occupait toute la Souabe et la Suisse se trouva ainsi expliquée.

Ce fut précisément au jour fixé pour le supplice de Frédérich et de Littegarde, que ce conseiller se présenta devant le comte Jacob, qui se livrait au désespoir que lui causaient ses douleurs affreuses.

« C'est assez, s'écria-t-il après avoir lu la lettre et reconnu l'anneau qu'elle renfermait ; je suis las de la lumière du jour. Qu'on me prépare une litière, ajouta-t-il en se tournant vers le prieur, et conduisez-moi sur la place du supplice, afin que je ne meure point sans avoir empêché une injustice. »

Le prieur, profondément frappé par cet ordre, le fit aussitôt mettre à exécution, et il accompagna l'infortuné, qui portait un crucifix dans ses mains, jusque sur la place, où la foule, appelée par le son lugubre des cloches, se pressait autour du bûcher auquel étaient fortement liés Littegarde et Frédérich.

« Arrêtez, s'écria le prieur au balcon de l'empereur ; avant de mettre le feu à ce bûcher, écoutez un mot de la bouche de ce pécheur.

– Quoi ! s'écria l'empereur en se levant de son siége, le jugement de Dieu n'a-t-il pas prouvé la justice de sa cause, et peut-on croire encore à l'innocence de Littegarde ? »

En prononçant ces mots, il descendit avec trouble du balcon, et s'approcha du malade, suivi de cent chevaliers et de tout le peuple qui avait quitté les banquettes.

« Elle est innocente, répondit le comte en se soulevant avec l'aide du prieur : Dieu l'a décidé aux yeux de tous les bourgeois de Bâle dans le jour mystérieux du combat ; car mon adversaire, après avoir reçu trois blessures mortelles, est plein de vigueur et de santé, tandis que le seul coup de sa main, qui semblait à peine avoir effleuré ma peau, a bientôt attaqué le principe de ma vie, et j'ai succombé comme le chêne battu par la tempête. Mais voici encore d'autres preuves : c'est Rosalie, sa femme de chambre, qui me reçut au château dans la nuit de Saint-Rémighius, et moi, misérable, dans l'aveuglement le plus complet, je crus tenir dans mes bras celle qui n'avait jamais répondu que par le mépris à toutes mes prévenances. »

L'empereur, à ces mots, envoya un chevalier délier le chambellan, ainsi que Littegarde, qui, privée de ses sens, était appuyée sur Hélèna.

« Maintenant chacun des cheveux de leur tête est gardé par un ange, » s'écria-t-il au moment où Littegarde, conduite par son amant, s'approcha de lui au milieu de la foule qui les considérait avec étonnement et respect. Il les baisa tous deux au front, et jetant sur les épaules de Littegarde l'hermine de sa femme qu'il tenait, il prit son bras, en présence des chevaliers, pour la conduire dans son palais. Pendant que les habits de condamné du chambellan se changeaient en un manteau de chevalier et en un chapeau à plumes, il se tourna vers le comte malade, et plein d'un sentiment de pitié pour celui que le combat avait conduit à sa perte, quoiqu'il ne l'eût point mérité par le crime et le mensonge, il demanda au médecin placé à côté du lit s'il

n’y avait aucun espoir de salut.

« Non, répondit Jacob, en retombant sur la poitrine du médecin avec d’horribles convulsions, et j’ai mérité la mort que je souffre, car sachez, à présent que je n’ai plus rien à redouter de la justice du monde, sachez que je suis le meurtrier du noble duc Guillaume de Breysach ; l’assassin qui le perça d’un trait sorti de mon arsenal était depuis six semaines payé par moi pour cette action qui me livrait le trône. » Après avoir donné cet éclaircissement, il retomba sur la litière, et son âme s’enfuit chargée de ses forfaits.

« Ah ! s’écria la régente, qui se trouvait sur le balcon du château avec la suite de l’empereur, tel était le pressentiment de mon noble époux, et il l’exprima avant sa mort par des paroles entrecoupées.

– Que le bras de la justice accomplisse son devoir sur ce cadavre, » dit l’empereur ; et il ordonna qu’il fut brûlé sur le bûcher qui, par sa faute, avait risqué de devenir l’instrument du supplice de deux innocens ; et tandis que les flammes rouges et ardentes s’étendaient au loin, poussées par le vent du nord, il conduisit Littegarde au château.

Il la réintégra dans ses droits à l’héritage de son père, que lui avaient enlevés ses frères dans le but peu généreux de s’en emparer, et trois semaines après, le mariage des deux amans fut célébré au château de Breysach. La régente, très-satisfaite de la manière dont les choses avaient tourné, fit cadeau à Littegarde, comme présent de noces, d’une grande partie des biens du comte. L’empereur, après les fiançailles, mit une chaîne d’or autour du cou de Frédérich, et dès que les affaires qui l’avaient appelé en Suisse lui permirent de retourner à Worms, il fit ajouter dans tous les statuts où il était dit que le combat singulier faisait immédiatement reconnaître un coupable : *Si telle est la volonté de Dieu.*

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2015

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, MichelB, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Aujourd'hui on écrit Iéna *(note du correcteur E.L.G.)*